

L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS.

I.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

2657
L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS,

HISTOIRE

DE GEORGES DERCY

ET DE SA FAMILLE.

ouis enoit
PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

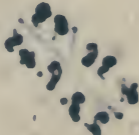


238/99
23. P. 25

PARIS,

BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N^o. 36.

1825.



PQ
2381
H6
1825
t.1

L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE JEUNESSE DE GEORGES.

EN 1802, il y avait, à l'école centrale d'Orléans, un jeune homme de dix-sept ans, Georges Dercy, plein de bonté, sans malice, que presque tous ses camarades, quelques-uns de ses maîtres, et même les domestiques de la maison, s'étaient habitués à nommer *le Niais*. C'était le fils unique d'un honnête laboureur, qui avait

d'abord été fermier des autres, et qui, à force de travail et d'économie, était parvenu à se faire une petite propriété. En arrivant à l'école centrale, Georges avait naïvement raconté que, dès sa plus tendre enfance, ce nom de Niais lui avait été donné par son oncle, sa tante, ses cousins, tous ses parens, excepté toutefois son père et sa mère. « Soit ! » disait le père en souriant, lorsqu'il voyait son fils raillé par les autres ; « j'aime mieux qu'on le nomme *le Niais* que *le Rusé*. » — « Mon Georges », disait la mère en se fâchant, « ah ! le vrai nom qui lui convient, c'est celui du *Bon-Enfant*. » Comment les camarades de Georges ne se seraient-ils pas fait un jeu de lui continuer le fatal sobriquet ? A peine avait-il touché sa petite pension pour ses menus-plaisirs, qu'elle était dépensée en aumônes et en cadeaux ; et lorsqu'ensuite il s'agissait de se cotiser pour s'amuser, il ne lui restait pas un sou à mettre à la contribution. Vingt fois il s'était laissé

punir pour des fautes qu'un autre avait commises, et pour n'avoir pas voulu dénoncer le vrai coupable.

Que de tours lui joua surtout un certain Dauvert dont il n'était pas moins le meilleur ami ! Ce Dauvert était le fils d'un gentilhomme tourangeau un peu intrigant, un peu joueur, qui avait émigré, qui était rentré, qui avait abandonné la première éducation de son fils aux soins d'une vieille maîtresse, jadis sa servante. Après la mort du père Dauvert, des parens plus soucieux que lui de l'instruction de son fils avaient envoyé le jeune homme à l'école centrale. Malgré sa niaiserie, Georges ne manquait pas de facilité, et travaillait beaucoup ; c'était un fort bon écolier. Quoique Dauvert se piquât d'être fin et spirituel, il était un écolier fort médiocre ; mais comme il savait profiter de la simplicité, de la bonté de Georges, se faisant dicter ses devoirs par le niais, lui attribuant ses propres fredaines, le mettant en avant et se

tenant en arrière dans les entreprises périlleuses , le repoussant en arrière après le succès , et se présentant le premier pour en recueillir les fruits ! On remarquait cependant que Georges qui faisait tout ce que Dauvert voulait , quand il ne fallait que s'exposer lui-même ou se nuire à lui-même , le refusait inflexiblement s'il s'agissait d'exposer autrui , de nuire à autrui ou de faire quelque chose qui ne lui parût pas généreux. Leur vieux professeur de belles-lettres ne partageait pas l'opinion générale sur Georges ; il lui témoignait beaucoup d'estime et d'amitié , et semblait faire beaucoup moins de cas du spirituel Dauvert.

Cette année 1802 , comme toutes celles que nous avons vues depuis le commencement de la révolution , fut féconde en grands événemens : on faisait de la politique au collège , comme dans le monde , surtout dans les classes supérieures. Les écoliers sont en extase devant les exploits militaires ; tous les jeunes gens de l'école cen-

trale d'Orléans parlaient avec enthousiasme des batailles livrées par le premier consul et par ses intrépides lieutenans. Georges aussi admirait nos guerriers : « Mais, » disait-il, « je conçois que nous nous soyons » battus, quand il s'agissait de repousser » les étrangers et d'assurer notre indépen- » dance. La guerre était juste alors; mais » aujourd'hui!.... nous battre pour aller » conquérir d'autres pays! c'est injuste; et » nous en serons toujours dupes, même avec » nos victoires. » Dauvert haussait les épaules; il disait que Georges n'entendait rien à la politique, et ne se montrait pas assez sensible à la gloire nationale. Georges se permettait de blâmer plusieurs actes du premier consul; il croyait y voir des abus de pouvoir contraires à la liberté. Dauvert admirait le génie du grand homme qui savait se créer de solides appuis dans les prêtres et dans ses nouveaux nobles, parmi les jacobins et parmi les émigrés.

Vers la fin de la dernière année de leurs

études, Georges et Dauvert furent appelés par la conscription. La loi ne réclamait les jeunes Français qu'à l'âge de vingt ans; mais, plus nous remportions de victoires, plus nous avons besoin de soldats. Jusquelà Dauvert avait paru animé d'un courage martial; il brûlait de combattre. Il lui arriva tout à coup un grand malheur; il sentit sa vue s'affaiblir : bientôt elle devint si basse qu'il fut obligé de prendre des besicles. Le bon Georges 'plaignait sincèrement son cher camarade d'être contrarié dans sa vocation; car il était à craindre que, par suite de sa mauvaise vue, Dauvert ne fût jugé incapable de servir. Quelques malins prétendaient que Dauvert jouait à la fois le courage militaire et la vue basse; Georges se fâchait contre ceux qui calomniaient son ami. Dauvert fut en effet réformé pour la faiblesse de sa vue. Depuis dix-huit mois, Georges avait perdu son père; la loi l'exemptait comme fils unique d'une veuve.

Au moment où ils quittèrent l'école centrale, Georges et Dauvert se jurèrent une amitié à toute épreuve. Dauvert partit pour la Touraine, en promettant à Georges de lui écrire; Georges, qui retournait près de sa mère, lui fit la même promesse; il y fut fidèle. Il écrivit plusieurs lettres, ne reçut pas de réponse, et se lassa d'écrire.

A la mort du père de Georges, sa mère avait été nommée tutrice, et son oncle paternel, subrogé tuteur, s'était chargé d'administrer la modique fortune du pupille. Madame Dercy, qui avait fort bien secondé son mari dans l'exploitation de leur propriété rurale, craignit de n'être pas en état de la faire valoir elle seule: il fallut donc chercher un fermier, et passer un bail. La famille de Georges se composait alors de sa mère, de cet oncle son subrogé tuteur, et de deux cousins, fils de deux sœurs de son père, qui n'existaient plus; il n'avait point de parens du côté maternel. Son oncle, M. Guillaume Dercy de

Saint-Firmin, était un médecin fort occupé dans le chef-lieu d'une sous-préfecture du département du Loiret que nous ne croyons pas devoir nommer par discrétion, et pour ne pas être accusé de personnalités ; c'est un pays où, de temps immémorial, on s'est montré fort chatouilleux, fort susceptible : on s'y permet la médisance, et on ne veut pas la supporter. L'un des cousins, M. Thomas Dupré, était avoué au tribunal de première instance de la même ville ; il n'avait pas voulu se marier. L'autre, M. Auguste de La Morinière, avait une place à la sous-préfecture, et sa femme tenait la boutique la plus achalandée en lingerie, mercerie et parfumerie. Les deux cousins étaient plus âgés que Georges ; M. de La Morinière avait déjà un fils de dix ans qu'on envoya prendre la place de Georges à l'école centrale d'Orléans.

Qu'allait-on faire de Georges ? Quoique ses professeurs eussent assuré qu'il avait

bien profité de ses études, son oncle et ses cousins trouvaient que l'esprit ne lui était pas venu au collège. Le docteur Saint-Firmin donna le conseil à sa belle-sœur d'envoyer le jeune homme étudier la médecine à Paris; ce fut aussi l'avis de sa femme, madame de Saint-Firmin, qui, malgré la niaiserie de Georges, semblait prendre beaucoup d'intérêt à lui. Le docteur n'avait pas d'enfant, et il disait avec sensibilité qu'il serait heureux, lorsque Georges aurait pris ses degrés, de se retirer, ou d'aller exercer dans la capitale, en cédant sa clientèle de province à son neveu. La bonne madame Dercy remercia beaucoup son beau-frère et sa belle-sœur de l'amitié qu'ils avaient pour son fils. Georges, suivant son habitude, était prêt à faire tout ce qu'on voulait. Sans se trouver, au fond du cœur, une vocation bien prononcée pour l'état de médecin, il ne fit aucune objection, et partit avec plusieurs lettres de recommandation adressées par son oncle

aux praticiens les plus distingués de la capitale.

« Allons, Georges, mon ami », lui dirent son oncle et ses cousins, lorsqu'il leur fit ses adieux, « tâche de faire ton chemin, » déniaise-toi. » — « Mon fils ! » lui dit sa mère, « sois toujours honnête homme, et » que ta mère puisse toujours te conserver » le surnom du *Bon-Enfant*. »

CHAPITRE II.

GEORGES ÉTUDIANT A PARIS.

GEORGES fut très-bien reçu de la plupart des docteurs à qui son oncle le recommandait, surtout des célèbres professeurs de l'école. Quelques autres, fort occupés de leurs propres affaires, l'accueillirent avec indifférence, quelques-uns même avec fierté : Georges fut bien loin de s'en formaliser ; mais il ne retourna plus chez ces derniers, ne se souciant ni de les importuner, ni d'être mal reçu. Parmi les docteurs avec lesquels il se lia plus particulièrement, il y en avait un, le docteur Picot, natif de Brives-la-Gaillarde, très-vif, très-communicatif, un peu

avantageux. Encore jeune, garçon, homme de plaisir, fort élégant, ayant un cabriolet à la mode, un jokei revêtu d'une espèce de livrée, il était répandu et fort goûté dans la haute société du temps, surtout parmi les femmes de conseillers d'état, de préfets du palais, d'officiers généraux et de riches banquiers. Il avait acquis ces brillantes connaissances par le crédit d'un de ses anciens professeurs qui l'avait, pour ainsi dire, mené à sa suite. Croyant voir dans Georges, un jeune homme devant lequel il pouvait se vanter tout à son aise, et qui ne manquerait pas d'entrer en admiration de tout ce qu'il lui dirait, le docteur Picot entreprit de perfectionner l'éducation du neveu de son confrère le docteur Saint-Firmin. Tandis que le jeune Dercy étudiait avec ardeur, aux cours de la faculté, l'anatomie, la chimie, la pathologie, la thérapeutique et toutes les autres sciences nécessaires à former un bon médecin, et qui concourent à en former tant de mau-

vais, son ami Picot se plaisait à lui faire des leçons et des démonstrations, sur les moyens de faire fortune. « Le premier » moyen », lui disait-il, « est de vous at- » tacher comme élève, comme admira- » teur, comme enthousiaste, à quelque » célèbre praticien qui, par reconnais- » sance, vous aide de ses conseils, et vous » ouvre les portes des grandes maisons. » Ah ! il n'est pas donné à tout le monde » de rencontrer des circonstances heu- » reuses, et de savoir en profiter, comme » cela m'est arrivé. » Ici, M. Picot, sans confirmer précisément certain bruit qui courait sur sa liaison avec la femme de son ancien professeur, eut la fatuité de laisser entendre que la bienveillance généreuse de la femme ne lui avait pas été tout-à-fait inutile pour gagner l'amitié du mari. Georges en lui-même eut la simplicité de regarder un tel moyen de s'avancer comme peu délicat, et il se promit de n'y avoir jamais recours. Picot continua : « Dès que

» vous serez reçu docteur, il ne faut pas
» manquer, quoiqué vous n'avez pas un
» seul malade, de paraître en avoir beau-
» coup : il y a mille petites recettes, qui
» toutes ont été à l'usage de beaucoup de
» nos grands hommes d'aujourd'hui, et
» sont encore très-bonnes à employer : le
» public, quoique bien au fait, s'y laisse
» toujours prendre. D'abord, il vous faut
» la voiture, c'est obligé ; autrefois c'était
» la demi-fortune ; maintenant c'est le ca-
» briolet. Il vous faut un appartement
» au premier, des meubles élégans, une
» bibliothèque. Vous n'avez pas d'argent ?
» faites des dettes : l'argent viendra. Ayez
» un valet qui ait l'air balourd et qui soit
» fin : quand vous dînez quelque part,
» qu'il ne manque jamais d'accourir en
» toute hâte, tout essoufflé, vous cher-
» cher de la part de quelque baronne, de
» quelque comtesse, de quelque princesse,
» et alors quittez bien vite la table avant
» le dessert, sauf à prendre tranquillement

» votre café chez le limonadier voisin ; que
» votre valet aille vous demander même
» dans les maisons où vous ne dînez pas ;
» qu'il aille réveiller les voisins au milieu
» de la nuit , comme se trompant de porte
» dans son trouble, tant il est pressé de
» trouver le docteur un tel, médecin ordi-
» naire de son excellence M. l'ambassa-
» deur, ou le ministre , ou le général en
» chef d'une de nos armées. » Georges,
malgré sa facilité à croire, semblait douter
qu'on pût employer de tels subterfuges.
« Eh, mon Dieu! » lui dit Picot, « cela
» s'est fait hier, cela se fait aujourd'hui,
» cela se fera demain. » Georges fut en-
core bien plus surpris, lorsque le docteur
Picot entra dans beaucoup d'autres détails
sur la manière de prolonger les maladies
du riche , et de brusquer celles du pau-
vre , de multiplier les visites chez les hom-
mes en crédit , chez les dames élégantes
qui ont un rhume ou des maux de nerfs ,
et de se faire désirer chez les petits bour-

geois, les petits marchands, même quand ils ont de grosses fièvres ou de bonnes pleurésies. Il lui parla du secret d'acquérir une réputation d'écrivain en pillant de vieux ouvrages, et surtout en se faisant payer cher par les libraires. « C'est l'état, » disait-il, « où il est le plus important de suivre » la mode. Quand il arrive une nouvelle » découverte, considérez sur-le-champ ce » qui peut être le plus avantageux pour » vous de vous faire son chaud partisan, ou » son antagoniste implacable. Persistez sur- » tout dans votre opinion, en bravant tous » les exemples qui pourraient vous prouver » qu'elle est erronée. Faites du bruit, ayez » des amis, des prôneurs, surtout ayez des » ennemis; plaignez-vous d'eux, criez con- » tre eux, excitez-les à crier contre vous. » Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter tous les beaux conseils que le nouvel instituteur de Georges se permit de lui donner. Ces discours se tenaient à la fin d'un repas que Georges avait cru devoir of-

frir à M. Picot. Ce docteur, qui ne manquait pas de recommander la diète et le régime à ses malades, était lui-même assez intempérant. C'était le vin qui l'avait poussé à la franchise ; il avait voulu éblouir Georges ; mais il manqua son coup. Au lieu de faire admirer son esprit, il inspira une répugnance dans laquelle il entra un peu de mépris. « Oh ! grâce au ciel, » disait Georges, « tous les médecins ne ressemblent pas à celui-ci. » En effet, il trouva parmi ses professeurs et beaucoup de ses futurs confrères des modèles de bonne conduite, d'amour pour la science, d'amour pour l'humanité, des hommes de bonne foi qui ne songeaient qu'à s'instruire et à guérir leurs malades ; mais, il faut bien l'avouer, il en vit beaucoup d'autres qui, sans être aussi imprudens dans leurs aveux que M. Picot, pratiquaient ses doctrines ; et, il faut bien l'avouer encore, à quelques exceptions près, c'étaient ceux-là qui faisaient fortune.

Les confidences de son ami Picot, et le nombre de ceux qu'il voyait suivre un si bel exemple, épouvantèrent Georges. Il n'aspirait point à s'enrichir; mais il pensa qu'il ne pourrait arriver au petit état d'aisance qu'il ambitionnait, sans recourir à des moyens que son cœur repoussait, ou sans des travaux qui le tiendraient longtemps éloigné de sa mère. Il écrivit à cette bonne mère et à son oncle qu'il ne se sentait pas de goût pour la médecine, qu'il aimait mieux suivre le barreau, que peut-être alors, au lieu de remplacer dans sa petite ville son oncle le docteur, il pourrait y remplacer son cousin l'avoué; et, avec leur consentement, il cessa de suivre les cours de la faculté de médecine, prit sa première inscription en droit, et entra en qualité de quatrième clerc, chez un avoué du tribunal de première instance du département de la Seine.

Cet avoué avait acheté sa charge fort cher; mais il venait de faire un très-grand ma-

riage, et la dot de sa femme avait payé la moitié de sa charge. N'est-ce pas une ressource trompeuse que ces grosses dots dont nos jeunes avoués, notaires ou agens de change sont si avides? Presque toutes les demoiselles qui enrichissent leurs maris, n'apportent-elles pas en même temps dans leurs ménages un goût immodéré de dépense, qu'elles regardent comme un droit? La femme de l'avoué chez lequel venait d'entrer Georges, exerçait ce droit avec la plus impérieuse exigence. Quel luxe dans sa parure! Que de cachemires, que de bijoux! Comme elle aimait à changer ses diamans! Son mari bien pourvu de deux vices trop communs parmi nous, la vanité et la cupidité, approuvait les dépenses de madame, et en faisait de plus fortes encore pour son compte. On avait à Paris un appartement magnifique; madame avait un riche salon, une chambre à coucher élégante, un boudoir délicieux. On arrivait à l'étude de monsieur

par une antichambre et une vaste salle à manger ; de l'étude on passait dans un premier cabinet , de ce cabinet dans une bibliothèque où l'acajou, l'albâtre, brillaient de toutes parts ; c'était comme le temple des arts ; il y avait des gravures avant la lettre et même des tableaux originaux. On avait aux portes de la ville une campagne charmante. L'hiver on donnait des bals à Paris ; l'été on donnait des fêtes à la maison de campagne ; une foule de parasites y accourait. On faisait assaut de faste avec les confrères ; madame voulait éclipser toutes les femmes de notaires et d'avocats de sa connaissance. Quant aux femmes de magistrats , c'étaient de petites bourgeoises qu'on ne voyait pas. Comment payer tant de dépenses ? Oh ! qu'il fallait grossoyer dans l'étude , multiplier les requêtes , savoir nourrir et engraisser les procès ! comme il fallait être alerte à s'emparer des inventaires , à multiplier les vacations ! comme il fallait savoir conduire avec ha-

bileté une licitation, occuper pour plusieurs parties, s'entendre avec l'avoué poursuivant, bâtir des procédures imaginaires! et quelle aubaine qu'une expropriation forcée! avec quelle ardeur on la cherchait, on la saisissait! avec quelle intelligence on l'exploitait! Il s'en fallait que Georges comprît tout ce grimoire; mais le peu qu'il en comprenait suffisait pour le révolter.

Les premiers jours, il avait été invité avec ses camarades aux bals et aux concerts de madame; on avait dansé, on avait fait de la musique, on avait parlé littérature, spectacles, beaux-arts, bienfaisance même; monsieur et madame s'étaient exprimés en philanthropes, en enthousiastes des belles actions. Il avait conçu d'eux, et de leur société, la meilleure opinion. Lorsqu'employé aux manœuvres de l'étude, il avait reconnu par quels moyens on parvenait à fournir aux frais de ces fêtes splendides, combien il était revenu de cette

bonne opinion ! Cependant , malgré toutes les plaisanteries que , dès son enfance , il avait entendu faire contre les procureurs , il s'imaginait encore que tous ne ressembaient pas à son brillant avoué qu'il trouvait un grand fripon. Il eut occasion d'aller au Palais , de se lier avec plusieurs jeunes gens , clerks d'autres maisons. Quel fut son étonnement , quand il reconnut que , dans beaucoup d'études , les choses se passaient comme dans la sienne , quand il sut que , dans quelques-unes qui n'étaient point fastueuses , on n'en était pas moins actif à tondre et à écorcher le plaideur , que tel vieil avoué , en faisant ce qu'ils appellent de la broutille , gagnait autant que son patron sur ses grandes affaires , quand il crut voir qu'il en était à peu près de même dans tous les états où l'on s'occupe de procédures et de plaidoeries ! Certes , nous avons à Paris des avoués qui font peu de frais , des avocats qui vont au fait et ne plaident que les causes qu'ils trouvent bonnes , des huis-

siers qui rougiraient de souffler un exploit ; mais par malheur ce ne furent pas ces honnêtes gens que Georges rencontra. Il ne se donna pas la peine de chercher une autre étude. Il pensa qu'il n'y aurait rien à faire pour lui dans les diverses professions qui entourent les tribunaux, et il résolut de se livrer au commerce.

Il entra commis dans un magasin de nouveautés. C'était une boutique très-élégante : il y avait une magnifique enseigne, haute de six pieds, bien enluminée et peinte par un artiste qui avait exposé au salon. A travers de grandes glaces dépolies on voyait des rubans, des gazes, des dentelles, des cachemires, rangés avec autant de grâce que de goût, et dans un désordre apparent. De longues pièces d'étoffes de diverses couleurs pendaient en guirlandes depuis le premier étage. Six jeunes gens étaient occupés comme lui à ployer et déployer les marchandises, à satisfaire les chalands, à exécuter les ordres de la maîtresse. C'était

une petite femme , fort impérieuse , fort disgracieuse , fort révêche avec ses commis , fort affable , fort prévenante pour les dames qui descendaient de leurs équipages , et venaient faire des emplettes. Le mari ne se montrait guère au magasin ; quand il y descendait , après son déjeuner , c'était pour aider sa femme à gronder les jeunes gens. Bientôt il disparaissait ; il allait à la bourse , ou chez quelques-uns de ses confrères pour y parler nouvelles ou faire des affaires ; il rentrait pour dîner. Plein de morgue , il semblait avoir oublié que lui-même avait été commis. Le soir , il allait au spectacle , en société , ou dans un café qui le comptait parmi ses habitués. Il était ladre dans son magasin , et perdait en beau joueur de grosses sommes à la bouillotte ou à l'écarté. Il fallait que les commis se levassent de bonne heure pour ouvrir et parer la boutique ; ils ne pouvaient se coucher que fort tard , après avoir fermé , mis en ordre les objets de montre , et réglé les comptes avec madame. Ils

étaient mal nourris, mangeaient rapidement, et la petite chambre de Georges était encore plus mesquine et à un étage plus élevé que celle qu'il avait occupée chez son avoué. Cette vie n'était pas sans doute très-agréable; Georges s'en serait pourtant fort bien accommodé. Mais ce qu'il ne pouvait supporter, c'étaient toutes les petites ruses du métier dont il était témoin, et auxquelles on lui ordonnait de prendre part. Combien il rougissait, lorsque, d'après les instructions de la maîtresse, madame Dupuis, il était obligé de surfaire, quand il voyait que la marchande, tout en faisant ses politesses, trompait sur la quantité et sur la qualité! S'il osait se permettre quelques observations: « Eh! » mais, monsieur, » lui disait M. Dupuis, « c'est ce que tout le monde fait. Les veilles » de paiement, ne sommes-nous pas obli- » gés de donner à bas prix, souvent à » perte? ne faut-il pas que nous nous dé- » dommions les autres jours? N'ayez

» donc pas de ces sots scrupules , ou vous
» ne serez jamais propre au commerce. »
Ses camarades se moquaient de lui , et lui
appliquaient le fatal sobriquet qu'on lui
avait donné dans sa famille et à l'école
centrale. Cependant monsieur et madame
Dupuis se disaient les plus honnêtes gens
du monde : ils avaient trompé , rançonné
les chalans ; mais ils étaient exacts à payer
leurs billets : est-ce donc en ce point seul
que consiste la probité du négociant ?

M. Dupuis calomniait ses confrères en
disant que tous lui ressemblaient ; mais ,
par malheur encore , Georges ne rencontra
point ces négocians aussi intègres qu'ac-
tifs et intelligens , pleins d'honneur et de
loyauté , ces petits marchands laborieux ,
se contentant d'un gain légitime , ne sa-
chant ni surfaire , ni falsifier , qui , grâce
au ciel , abondent aujourd'hui dans Paris.
Georges , en jetant les yeux sur les autres
branches de commerce , vit de gros négo-
cians s'enrichir par le monopole et l'accu-

parement, des libraires gagnant sur des contrefaçons, des marchands de bois faisant corder à leur avantage, des marchands de vin préparant leurs tripotages, des pharmaciens spéculant sur leurs mémoires, tant d'autres se permettant des friponneries, tous vantant leur conscience, et quelques-uns allant à confesse.

Un des confrères du marchand de nouveautés, fit une faillite énorme. A l'instant même, voilà une foule de banqueroutes plus ou moins fortes qui se succèdent et s'engendrent mutuellement. C'est une occasion, c'est un prétexte que beaucoup s'empressent de saisir. On perd avec ses débiteurs; on fait perdre à ses créanciers. Hier, on s'est récrié contre la friponnerie des autres; aujourd'hui, on les imite et on brave les clameurs. Frappé soi-même, on frappe à son tour; c'est une bataille: que de ruses pour en sortir avec son butin! les magasins vidés pendant la nuit, les marchandises à l'abri chez un ami com-

plaisant à qui l'on a rendu le même service, des séparations de biens concertées entre mari et femme, un actif grossi par des billets sans valeur, un passif encore plus grossi par de faux créanciers. Toutes ces infamies soulevaient le cœur de Georges; monsieur et madame Dupuis y trempaient; il leur fit de brusques adieux, et alla se loger dans un modeste hôtel garni. « Eh ! grand » Dieu ! » se disait-il, » serait-il donc vrai » que dans tous les états, les honnêtes gens » fissent exception ? »

Georges était majeur; il n'avait plus de conseils à prendre que de lui-même. Il chercha quelle espèce de profession il pourrait embrasser. N'ayant rien à faire, il allait parfois au café. Un soir, en faisant sa partie de domino, il entendit un militaire qui vantait ses exploits; tous les habitués l'admiraient. Georges se sentit tout à coup animé d'un beau désir de gloire : « Qui sait, » se disait-il, « si je ne suis pas » né pour être général ? » Le militaire ra-

conta la part qui lui était échue dans des pillages et des contributions; il exprima la joie que lui causait une nouvelle guerre qui venait d'être déclarée, l'espérance qu'elle serait chaude et vive, que beaucoup de ses camarades lui feraient place; il parla du bon vin et des jolies filles qu'il se flattait de trouver en pays conquis: Georges sentit s'éteindre son ardeur martiale. Il reprit sa première répugnance pour le métier du soldat forcé d'obéir sans réflexion, sans volonté, mettant sa gloire à tuer ou à être tué, non pour le salut de la patrie, mais pour les intérêts si mal entendus des puissances de la terre.

Cependant il fallait qu'il fît quelque chose. Cultiverait-il les arts? Il avait appris le dessin, la musique; mais il était déjà bien tard pour en faire sa profession; jamais il ne pourrait s'y distinguer; et quel triste métier que celui de courir le cachet!

Tout en se livrant à ses diverses études, il s'était avisé de composer une petite comé-

die mêlée de couplets. On nous a dit que ce jeune homme, traité de niais par tous les autres, avait mis du sens et de l'esprit dans sa petite pièce; mais il était si timide, si gauche à se présenter, qu'il ne put parvenir même à obtenir que sa comédie fût soumise à un comité de lecture.

Croyant s'apercevoir que l'oisiveté n'était bonne ni à sa bourse, ni à ses mœurs, il résolut de retourner près de sa mère, de vivre comme avait vécu son père, et il quitta joyeusement Paris pour aller cultiver son champ.

CHAPITRE III.

GEORGES ET SA FAMILLE.

IL était nuit, lorsque Georges arriva dans la petite ville où demeuraient son oncle et ses cousins. Sa mère habitait trois lieues plus loin, au village où était située leur propriété. Plein d'impatience de la revoir, en descendant de la voiture publique, il alla sur-le-champ s'assurer d'un cheval pour partir le lendemain à la pointe du jour, et il courut chez son oncle le docteur.

Suivant l'habitude des médecins de province, le docteur venait de faire une longue tournée sur sa petite jument pour voir plusieurs malades, à sept, huit ou dix lieues de distance. Il avait dîné dans le

château de l'un d'entre eux, qui avait eu soin de faire préparer un bon repas pour son cher médecin. Georges embrassa son oncle et sa tante avec une franche cordialité; l'oncle et la tante ne purent s'empêcher d'y répondre avec amitié. M. de Saint-Firmin prit sa canne et son chapeau pour aller faire à pied ses visites dans la ville, et promit d'avertir en passant les autres parens que Georges était arrivé. Bientôt toute la famille se trouva réunie chez le docteur.

Les divers changemens d'état de Georges avaient peu satisfait ses parens; aux épithètes de niais, de nigaud, d'imbécile, on ajoutait celles d'homme léger, inconstant, qui ne savait se fixer nulle part. « C'est un » jeune homme qui ne fera jamais rien, » se disait-on, toutes les fois qu'il était question de lui. Ce fut bien pis, lorsque Georges eut la naïve simplicité de leur expliquer sans aucun déguisement, les motifs pour lesquels il avait successivement renoncé

aux professions dont il avait commencé l'apprentissage. Tous se crurent personnellement insultés. « Est-ce pour moi que » tu parles, en traitant les avoués de fri- » pons? » lui disait son cousin l'homme de loi. — « T'imagines-tu que tous les mé- » decins soient des charlatans sans huma- » nité? » lui disait le docteur. — « Je ne » sais comment se conduisent les mar- » chands de Paris, » lui disait La Morinière, « mais j'ose certifier que ma femme » est une marchande aussi scrupuleuse » qu'intelligente. » Georges s'aperçut de la faute qu'il venait de commettre; il se reprit, il s'excusa : « Oh! il y a des hon- » nêtes gens dans tous les états, et vous » êtes tous du nombre. » Alors ils entreprirent de justifier les actions mêmes qui avaient paru peu délicates à Georges. Le docteur soutenait qu'un honnête charlatanisme était nécessaire aux médecins. « Eh! pourquoi ménagerais-je mes » cliens? » disait l'avoué avec un rire

moitié fin, moitié candide. « Qu'a-t-on à » me reprocher, si je suis en règle? Tant » pis pour ceux qui plaident. J'en ai pitié; » mais j'en profite : c'est mon état. » La marchande pensait qu'il fallait ne pas refuser les bonnes rencontres, et tirer parti des gens qui ne savent pas marchander. « Voilà ce que c'est, » dit le docteur; « aux » conuissances requises pour une profes- » sion, il faut joindre l'adresse, la finesse, » le métier; le savoir n'est rien sans le sa- » voir-faire. » Un peu surpris des aveux indiscrets qui venaient d'échapper à ses parens : « A la bonne heure, » reprit Georges; « mais moi qui n'ai aucune des » qualités que vous préconisez, ai-je eu » tort d'abandonner des états où vous les » croyez indispensables? » M. de Saint-Firmin, en sa qualité d'oncle et d'ancien tuteur, se permit de faire à Georges des remontrances paternelles qu'il termina, en soupirant, par cette phrase : « Enfin, que » vas-tu faire? » Georges expliqua son mo-

deste projet de cultiver le champ de son père, lorsque le bail qu'il avait passé avec Claude Lallemand, son fermier, serait expiré. Tous haussèrent les épaules. « Un » jeune homme qui pouvait prétendre à » tout! » — « Qui pouvait faire honneur à » la famille! » — « Qui a reçu une si » belle éducation! » — « Végéter dans un » village! » — « Se faire laboureur! » — « Paysan! » — « Allons, » continua l'oncle, « puisqu'il le faut, puisque tu le veux, » l'occasion est favorable, et tu peux mettre » sur-le-champ ton beau projet à exécution. Ne m'avez-vous pas dit, mon neveu » Dupré, que vous aviez fait saisir la récolte de Claude Lallemand? » — « Comment! » dit Georges qui, malgré sa douceur habituelle, était quelquefois très-prompt à s'emporter, « vous avez fait saisir la récolte de mon fermier! et pour » quoi cela? de quel droit? » — « Oh! » pourquoi cela? » reprit le docteur, « parce » qu'il est en retard. De quel droit?... De-

» puis ta majorité, ne m'as-tu pas donné
» ta procuration? Moi, j'ai remis l'affaire
» entre les mains du neveu Dupré. »
— « Le pauvre homme! » dit Georges,
dans l'âme duquel la pitié succédait à la
colère, « il est en retard! il lui est donc
» arrivé quelque malheur? » — « Ce
» qu'ils disent tous...., l'année a été mé-
» diocre...., des réparations qu'il a été forcé
» de faire à ses frais, parce que je m'y suis
» refusé...., il n'a pas pu vendre...., il au-
» rait vendu à trop bas prix....; que sais-je,
» moi? » — « Mauvaises excuses, dont je
» ne suis jamais dupe, » dit Dupré. —
« Au surplus, » ajouta le docteur, « dois-tu
» t'en plaindre? Grâce à cette saisie, rien
» de plus facile, je crois, que de résilier le
» bail à l'amiable. » — « Ou en plaidant, »
reprit l'avoué. Pendant ce colloque, Geor-
ges était resté pensif. « Il suffit, » dit-il;
« demain je causerai avec mon honnête fer-
» mier; je verrai..., je réfléchirai..., je con-
» sulterai ma mère. » — « Ah! oui, ta mère!

« elle s'entend à merveille en affaires ! » —
« Pas plus que toi. » — « Encore moins que
toi. » — « Il tient d'elle, » dit l'avoué au
docteur, d'un air goguenard. Après ces
mots, toute la soirée se passa un peu froi-
lement, non pas que Georges cessât de faire
amitié à ses parens, même à l'avoué, mal-
gré la petite rancune qu'il lui gardait pour
avoir fait saisir son fermier; mais tous
avaient de l'humeur contre lui, et ne lui
parlaient que pour le railler, sans trop se
 gêner. Madame Saint-Firmin seule parut
avoir quelques égards pour son jeune pa-
rent. C'était une femme élégante qui se
piquait de bel-esprit, de belles manières,
de sensibilité. La femme d'un médecin
dans une petite ville, va de pair avec la
plus haute société. Madame Saint-Firmin
ne cessait de répéter qu'elle n'était pas fière
de cet avantage, qu'elle n'en avait pas moins
une vive tendresse pour ses parens; mais
ses parens se plaignaient souvent de ce
qu'elle mêlait toujours quelque air de pro-

tection à ses politesses ; ils l'accusaient de mépriser la famille de son mari. Il y avait quelque chose de cet air de protection dans les égards qu'elle témoignait à Georges ; on voyait qu'elle avait pour lui cette espèce de compassion qu'on ne peut refuser à un jeune homme sans esprit. Tous les autres murmuraient entre leurs dents que ce jeune innocent semblait n'être revenu dans le pays que pour dire des duretés à sa famille , et pour faire des sottises.

Oh ! quelle différence entre l'accueil sec, dur, hautain, que l'oncle et les cousins de Georges lui avaient fait, et celui que le lendemain il reçut de sa mère ! La bonne madame Dercy ne pouvait se lasser d'admirer son fils ; comme elle le trouvait grandi, bien fait, beau garçon ! Comme il lui rappelait les traits de son pauvre père ! Georges interrogeait sa mère sur sa santé, sur sa situation, sur la vie qu'elle menait. Il promettait de ne plus la quitter, il ne voulait plus respirer que pour elle. Tous

deux se regardaient, s'embrassaient, se pressaient les mains, fondaient en larmes, se répétaient vingt fois les mêmes questions, et n'attendaient pas que l'autre eût répondu pour en faire de nouvelles. La joie de madame Dercy fut encore bien plus vive, quand elle crut reconnaître, dès les premiers mots, que son fils était resté honnête et bon. Je ne sais qui des deux parla le premier de Claude Lallemand, et de la saisie de sa récolte; mais combien madame Dercy fut aise de voir que son fils était indigné de cet odieux procédé! elle ne l'avait appris que lorsqu'il avait été mis à exécution. Combien Georges fut ravi de voir que sa mère n'était pour rien dans cet acte du cousin Dupré, qu'elle en était affligée et qu'elle se proposait de lui en écrire à Paris! Georges n'eut donc pas besoin de consulter sa mère, et ils ne perdirent pas un instant pour se rendre à la ferme.

Ils trouvèrent Claude Lallemand et sa nombreuse famille dans la désolation. « Ne

» pleurez plus, » s'écria madame Dercy :
« voilà mon fils. Sèche tes larmes, mon pe-
» tit Charles, » ajouta-t-elle, en prenant sur
ses genoux le plus jeune des enfans qui pleu-
rait de voir pleurer sa mère et ses sœurs ;
« mon fils revient tout exprès pour finir les
» chagrins de ton papa. » Claude Lalle-
mand apprit à Georges que cette saisie
était venue d'autant plus mal à propos ,
qu'il avait trouvé la veille une occasion de
vendre, que, si elle lui échappait, il allait
se trouver presque ruiné ; tandis qu'au
contraire, s'il pouvait en profiter, le mar-
ché lui donnerait les moyens de se libérer,
et assurerait même le paiement du terme
qui s'approchait. « Vous voyez donc bien, »
lui dit Georges, « qu'en vous délivrant de
» la saisie, j'agis en même temps pour mes
» intérêts et pour les vôtres : vous paierez
» et je serai payé. »

Georges revenait au pays dans l'inten-
tion de faire valoir lui-même. Le bail de
Claude Lallemand n'avait plus que deux

ans à courir, Georges était bien loin d'en vouloir demander la résiliation, sans indemniser son fermier. Pour peu même que cela contrariât Claude Lallemand, il était résolu d'attendre jusqu'à l'expiration des deux ans ; mais il arriva bien autre chose. Tout en causant avec son fermier, il entendit celui-ci exprimer son désir de conserver la ferme encore une dizaine d'années, jusqu'au mariage de sa troisième fille qui n'avait que sept ans. Sa femme avait calculé que cet espace de temps leur était nécessaire, pour assurer un trousseau, une petite dot à chacune de leurs trois filles, et se ménager à eux-mêmes quelques économies pour leurs vieux jours. Georges connaissait depuis long-temps ces braves gens ; il se souvenait d'avoir vu Lallemand premier garçon de charrue chez son père ; au lieu de parler de résiliation et de son dessein de faire valoir, il fut le premier à proposer un renouvellement de bail. On sent avec quels transports cette propo-

sition fut reçue de toute la famille, quelles bénédictions on donnait à Georges ! Les enfans ne pleuraient plus, ils chantaient, ils dansaient, et la mère de Georges dansait et chantait avec eux. « Eh bien ! » se disait Georges, « je m'occuperai, je lirai ; » je n'ai pas voulu me liyrer aux arts pour » en faire mon état ; mais ils font le char- » me de la vie, quand on les cultive en » amateur. Je suis encore jeune, je peux » attendre ; je m'instruirai dans l'agricul- » ture sous mon fermier. Qui sait si, en » joignant l'expérience de sa pratique au » peu de théorie que j'ai déjà et que » je peux perfectionner, nous ne parvien- » drons pas à faire encore plus prospérer » notre terre ? Mais surtout je vivrai près » de ma mère ; je veillerai avec un soin re- » ligieux à ce qu'elle soit heureuse : ah ! que » Dieu me la conserve long-temps ! quelles » délices me sont réservées dans ce monde ! »

Le lendemain, Georges monta dans la carriole de son fermier, et tous deux se

rendirent à la ville chez le notaire. Tandis qu'on rédigeait le nouveau bail, Georges alla chez son oncle. Heureusement c'était un jour de repos pour le docteur et pour ses malades de campagne ; il était en ville. Georges lui dit qu'il le remerciait de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre de ses petits revenus, tant comme tuteur que comme fondé de pouvoir ; mais qu'à présent qu'il était majeur et résolu à ne pas quitter le pays, il ne croyait pas devoir abuser de l'amitié de son oncle, et qu'il se proposait de gérer lui-même ses affaires. « Je m'y attendais, » répondit M. de Saint-Firmin, « je devais m'y attendre. Tu me retires ta procuration : » je souhaite que tu n'aies pas à t'en repentir. » — « Mon oncle, je me ferai toujours un devoir de prendre vos conseils. » — « Oui, pour ne pas les suivre. » — « Mon oncle, je les méditerai, et je ne les repousserai jamais sans y avoir bien réfléchi. »

Georges alla chez son cousin l'avoué pour le prier de vouloir bien faire signifier la main-levée de la saisie. « Je m'y attendais, » s'écria Dupré, « j'étais m'y attendre. Tu as été demander pardon à ton fermier, et tu n'as pas manqué de rejeter sur moi tout l'odieux de cette méchante action : nous avons bon dos, nous autres avoués. Je m'en lave les mains ; agis à ta fantaisie ; s'il t'en arrive malheur, tant pis pour toi. » Georges répondit avec dbuceur, et tâcha de calmer le courroux de son cousin. Il allait le quitter, lorsqu'il vit entrer l'autre cousin, M. de La Morinière, employé à la sous-préfecture, qui venait apprendre à l'avoué une excellente nouvelle.

Une vieille servante, nommée Marguerite, avait servi long-temps chez la grand-mère des trois cousins, chez la mère de l'oncle et du père de Georges. Elle était entrée ensuite au service de M. Dercy. A la mort du père de Georges, madame de

La Morinière l'avait prise chez elle. Marguerite, ne goûtant pas beaucoup le caractère de cette dame, l'avait quittée de bonne amitié. Toute la famille avait toujours affecté de prendre beaucoup d'intérêt à cette vieille servante. On se rappelait tous les soins qu'elle avait prodigués à la grand'mère commune ; on répétait avec complaisance que c'était un devoir de ne pas l'abandonner dans ses vieux jours ; mais c'étaient surtout Georges et sa mère qui s'occupaient d'elle. La bonne femme était devenue infirme, et ne pouvait plus trouver de condition. Georges, en arrivant, n'avait pas manqué de demander des nouvelles de Marguerite ; on lui avait répondu qu'on songeait à lui procurer une douce existence, que c'était une dette pour toute la famille. Georges et sa mère se préparaient à contribuer pour leur part à l'acquittement de cette dette sacrée ; mais quel était le sort que ces rejetons généreux destinaient à l'ancienne servante de leur

aïeule ? L'employé de la sous-préfecture venait apprendre à l'avoué que, par son crédit, il avait enfin obtenu l'admission de Marguerite à l'hospice de la ville. « A l'hospice ! » s'écria Georges. — « Oui, » répondit Dupré, en se frottant les mains, « n'est-ce pas heureux et pour elle et pour nous ? elle vivra et mourra tranquille, sans qu'il nous en coûte un sou. » — « Pas même pour son enterrement, » reprit Georges d'un ton ironique. Cette nouvelle, qui comblait les autres de joie, ralluma la colère de Georges contre ses parens ; mais cette fois il sut la contenir.

En sortant de chez son cousin, Georges se fit enseigner la demeure de Marguerite. Il trouva la pauvre vieille toute en larmes ; elle savait le sort qu'on lui destinait. Elle sentait bien qu'il fallait se résigner ; mais elle y avait bien de la peine. Quelle fut sa joie, lorsqu'elle vit l'un des petits-fils de son ancienne maîtresse, celui qu'elle continuait d'appeler son bon petit Georges,

lorsqu'elle l'entendit lui proposer, au nom de sa mère et au sien, de vivre au village, dans leur maison, non comme une domestique, mais comme une bonne et ancienne amie! Elle ne cessa pas de pleurer; mais alors ses larmes étaient de joie, et elle promit que tous ses préparatifs de départ seraient bientôt faits. Georges retourna chez le notaire.

On avait eu le temps de rédiger les actes; Georges demanda pardon au notaire et à Claude Lallemand de les avoir fait attendre. Le notaire, qui avait d'autres cliens chez lui, chargea son maître-clerc de donner à Georges lecture du nouveau bail. Lorsqu'on en vint au prix du fermage, Georges parut fort surpris de trouver ce prix inférieur à celui qu'il avait toujours reçu. « Mon cher fermier, » dit-il, « je suis » loin de vous demander une augmenta- » tion; mais, en conscience, pensez-vous » qu'il soit juste de diminuer? » — « Non » sans doute, » reprit Claude Lallemand;

» mais monsieur votre oncle et monsieur
» votre cousin l'avoué avaient agi de la sorte
» au dernier bail. Nous n'avions mis que ce
» prix-là dans l'acte notarié, afin que, les
» impositions étant à votre charge, il vous
» en coûtât moins ; et, par un petit acte
» particulier, je m'étais engagé à payer
» ce qui manque sur celui-ci. » — « Je
» n'entends pas cela, » dit Georges ; « ce
» serait tromper. » — « Mais réfléchissez
» donc, monsieur Dercy, que les imposi-
» tions sont déjà bien fortes, qu'elles mena-
» cent plutôt d'augmenter que de diminuer,
» et que, s'il faut en croire toutes les bon-
» nes têtes de chez nous, il y a de l'excès,
» il y a de l'abus. » — « C'est possible, »
dit Georges ; « mais je ne veux pas mentir. »
— « Mais réfléchissez donc, monsieur
» Dercy, que cela se fait tous les jours, que
» ce sont de ces petites escobarderies inno-
» centes que tout le monde se permet. » —
« Écoutez, » reprit Georges, après avoir
réfléchi quelques momens ; « si jamais je

» me trouve dans la nécessité de faire un
» mensonge pour rendre à un autre un ser-
» vice qui , au fond , me paraîtrait jūste ,
» je vous réponds que je ne m'y déciderai
» pas avant de m'être long-temps consulté ,
» avant d'avoir bien pesé , bien examiné
» toutes les circonstances qui pourraient le
» rendre excusable à mes yeux. Mais je n'ai
» pas besoin de me consulter pour repous-
» ser un mensonge qui ne peut être utile
» qu'à moi. Ainsi , monsieur , » continua-t-il
en s'adressant au clerc , « mettez dans votre
» acte le prix que je dois recevoir ; tant pis
» si on augmente les impôts. Je prie Dieu
» qu'il en soit autrement , tant pour moi
» que pour les autres propriétaires. » Le
clerc avait écouté ce dialogue la plume en
l'air , la bouche béante , et comme tout sur-
pris ; aux derniers mots de Georges , il se
mit à écrire sans prononcer une parole ;
mais auparavant il avait levé les yeux au
ciel , et fait un léger haussement d'épaules.
Nous n'avons jamais pu savoir si ces signes

du clerc voulaient dire : « Voilà un bien » honnête homme, » ou s'ils voulaient dire : « Voilà un nigaud bien conditionné. »

Georges repartit dans la carriole avec Claude Lallemand et la vieille Marguerite. Il ne s'était pas trompé en pensant que sa mère serait charmée de donner un asile à la bonne servante. On ne peut se figurer tous les soins que Georges avait pour sa mère; sa dépense pour elle allait jusqu'à la profusion; il y mettait du luxe. Il veillait à ce qu'elle eût de belles robes, une nourriture délicate et recherchée; il ne revenait jamais de la ville sans rapporter quelques petits présens pour elle, et il était heureux quand il la voyait flattée du tribut qu'il lui offrait. Cette tendre mère n'osait plus avoir la moindre fantaisie, tant elle était sûre que son fils se gênerait, s'il le fallait, et renoncerait à ses propres fantaisies pour la satisfaire.

Lorsque ses parens de la ville apprirent la manière dont il s'était conduit chez le

notaire : « Quel imbécile ! » dirent-ils. L'avoué se fâcha : « Vous ne voyez pas ce » qui peut résulter de cette affectation de » probité qu'il se fait une gloire de mettre » dans toutes ses actions ; nous sommes » donc des fripons, nous autres qui ne » nous conduisons pas comme lui ? » Lorsqu'ils apprirent qu'il avait emmené la vieille Marguerite : « Enfin, » dit M. La Morinière, « nous avons fait ce que notre » devoir nous prescrivait ; nous avons ob- » tenu à cette femme une bonne place dans » un bon hospice : M. Georges veut payer » à lui seul les dettes de toute la famille ; » à la bonne heure ! moi, j'ai un ménage, » une maison, et mes moyens ne me per- » mettent pas..... » — « Les miens ne me » le permettent pas davantage, » dit le docteur. — « Ni à moi, » dit l'avoué ; « mais, seriez-vous encore dupes de cette » prétendue belle action ? Il y a là plus » d'orgueil que de charité. Croyez-moi, ces » imbéciles-là ne manquent jamais d'or-

» gueil. » Lorsqu'ils surent la prodigalité avec laquelle Georges volait au-devant des moindres désirs de sa mère, madame Saint-Firmin commença par s'extasier de sensibilité : « Ah ! l'on ne peut nier que ce ne » soit un excellent fils. » — « Qui vous dit » le contraire ? » reprit son mari. « Qu'il ait » soin de sa mère, c'est son devoir ; mais » ne suffirait-il pas de lui donner le néces- » saire ? N'y a-t-il pas de la folie à se gêner » pour lui fournir le superflu ? Doit-il se » ruiner pour elle ? Non content de ne pas » faire sa fortune, le voilà en train de tout » manger. » — « Et vous verrez, » dit l'avoué, « qu'un beau jour, la mère et le fils » nous retomberont sur les bras. » — « Et » peut-être aussi, » reprit La Morinière, « la vieille servante que je n'aurai plus » alors les moyens de faire entrer à l'hos- » pice. » — « Ah ! qu'on est malheureux, » s'écria madame La Morinière, « d'avoir dans » une famille un pareil homme ! c'est un » fléau ! »

Cependant l'hiver approchait ; Georges pensa que sa mère passerait cette saison bien tristement au village. Il se fit une fête de lui procurer les plaisirs de la ville ; il loua un joli appartement où il se trouvait une chambre fort commode pour la vieille Marguerite , une petite chambre pour lui, tout le reste était pour sa mère. « Allons , » dirent ses parens, « encore une sottise ! encore un surcroît de dépense ! maison à la ville , maison à la campagne ; pauvre idiot ! Il fait le seigneur. »

Deux jours avant celui où Georges et sa mère devaient quitter leur village, le pays fut affligé d'un grand désastre. A la suite de pluies abondantes, toutes les rivières avaient débordé ; plusieurs écluses du canal avaient été rompues. L'inondation avait déjà gagné les premières maisons ; on tremblait pour les habitans d'un moulin situé à trois cents pas du village. Le meunier et son garçon étaient absens ; la femme était restée seule avec deux enfans en bas

âge. On arrivait à ce moulin par une chaussée qui s'élevait entre le canal et une prairie. Dès la veille, la prairie était submergée; au point du jour, on vit avec effroi la chaussée déjà couverte d'un demi-pied d'eau, et l'on apercevait de loin la pauvre mère à sa fenêtre, ses deux enfans à côté d'elle, élevant les bras et implorant des secours. Georges avait travaillé toute la nuit avec les gens du pays, tant à élever à la hâte quelques digues qu'à ouvrir des écoulemens aux eaux. Quel fut son désespoir quand il vit le danger qui menaçait cette pauvre famille ! Les eaux grossissaient presque à vue d'œil. Point de bateaux; un seul, ordinairement attaché près du moulin, avait été emporté par le courant. Tout à coup, parmi le groupe des habitans rassemblés dans la partie de la rue qui n'était pas encore inondée, il aperçoit un voyageur à cheval; qui semblait n'éprouver d'autre chagrin que le dépit d'être arrêté dans sa route. Georges jette un coup d'œil

sur l'eau qui couvre la chaussée, puis, s'approchant brusquement du voyageur : « Monsieur, » lui dit-il, « descendez de cheval. » — « Comment ! que je descende ? » — « A l'instant. » Notre bon Georges avait dans ce moment un ton si impératif, que le voyageur tout étourdi met pied à terre ; Georges saute en selle, et enfile au galop la chaussée. « Mon fils ! » mon fils ! » lui criait sa mère. — « N'ayez pas peur, ma mère, il n'y a pas de danger. » On le voit arriver au pied du moulin ; la pauvre femme passe une corde sous les aisselles d'un de ses enfans, elle attache l'autre à un drap ; Georges, debout sur la selle du cheval, les reçoit tous les deux, les place devant lui et part, en promettant à leur mère qu'il va revenir. C'est madame Dercy qui prend les deux enfans des mains de son fils. Pour cette fois, tremblante, éperdue, elle n'ose plus l'arrêter, elle sait qu'elle l'essaierait en vain, qu'il ne l'écou-

terait pas ; elle sent qu'il n'y a pas un moment à perdre. Georges retourne chercher la meunière ; à ce second voyage, le cheval avait de l'eau jusqu'au poitrail ; il semblait nager. Grâce au ciel, ce second voyage s'exécute aussi heureusement que le premier. C'est la mère de Georges qui remet à l'autre mère ses deux enfans.

Georges avait été reçu aux acclamations de tous les habitans ; il reconduit le cheval au voyageur. Celui-ci s'était écrié : « Cet » homme-là est-il fou ? Il va noyer mon » cheval ! il va se noyer ! » Ensuite, en reprenant son cheval, il dit à Georges : « Parbleu ! vous êtes un brave ; mais j'ai » eu bien peur. Jugez-donc : d'un côté le » canal, et de l'autre, dix pieds d'eau dans » la prairie. » — « Oui, » reprit Georges, « mais rien que deux sur la chaussée, et » je la connais si bien ! je m'y promène si » souvent ! N'y a-t-il pas de loin en loin, » quelques arbres qui servaient de direction

» à ma route ? Et d'ailleurs , je sais nager ,
» je n'ai donc pas de mérite ; mais que j'au-
» rais été malheureux , si , après avoir sauvé
» les enfans , je n'étais parvenu à leur con-
» server leur mère ! »

CHAPITRE IV.

GEORGES DANS SA PETITE VILLE.

GEORGES et sa mère s'établirent à la ville. Le bruit de la belle action de Georges l'y avait précédé, et sa modestie eut beaucoup à souffrir des complimens qu'on lui adressa. Ses parens ne furent pas les derniers à le féliciter. L'intrépidité et la présence d'esprit qu'il avait déployées, l'avaient réconcilié avec eux, et les forçaient à reconnaître qu'il pouvait y avoir quelques qualités dans ce jeune homme si simple, et désintéressé jusqu'à la niaiserie. Toutefois, l'influence que cette belle action exerçait sur eux, se manifestait d'une manière différente. Elle inspirait de l'envie à

la marchande, au docteur et à l'avoué; elle inspirait de l'orgueil à la femme du docteur et à l'employé de la sous-préfecture. Les premiers étaient importunés des louanges qu'on donnait à leur jeune parent et auxquelles il étaient obligés de joindre leurs éloges; ils étaient intérieurement piqués que la voix publique plaçât Georges au-dessus du reste de la famille. La femme du docteur au contraire et M. La Morinière étaient fiers d'être les parens de Georges; il leur semblait que sa gloire rejaillissait sur les siens. C'était par suite de son extrême sensibilité que madame Saint-Firmin s'extasiait sur le noble dévouement de son cher neveu; il se mêlait un peu d'intérêt personnel à l'enthousiasme de M. La Morinière. Le sous-préfet, le maire, toutes les autorités de la ville avaient honoré Georges de leurs visites, et l'employé à la sous-préfecture se flattait que le crédit de son cousin pourrait lui valoir de l'avancement ou quelque petite gratifica-

tion. Il résulta de cette différence d'opinions, d'assez fréquentes querelles. « Eh » bien! oui, » disait l'avoué, « il s'est » montré courageux, mais c'est un coup » de tête, une inspiration du moment; » en a-t-il plus de sens et d'esprit? » — « C'est très-beau, » disait d'un ton important M. le docteur; « mais Georges » est-il le seul qui montre du courage pour » rendre service à l'humanité? et lorsque je » m'expose à des dangers, encore plus » grands peut-être, au chevet de mes ma- » lades, dans les épidémies, dans les épi- » zooties!... » — « C'est un héros! » disait madame Saint - Firmin, en interrompant son mari. « Je suis douloureusement affectée, monsieur, que vous qui » avez ordinairement une si belle âme, » vous ne rendiez pas plus de justice à un » aimable et intéressant jeune homme qui » est votre neveu et qui fut votre pupille. » Quant à moi, je me fais un plaisir, un » honneur, un devoir de le présenter à

» toutes les dames de ma connaissance ; je
» jouis délicieusement de son triomphe. »

Autrefois, dans les petites villes, tous les habitans étaient divisés en trois classes.

Il y avait la haute société composée des gentilshommes, de leurs femmes et de leurs demoiselles. Il y avait la société moyenne, composée des familles du subdélégué, des présidens et des conseillers du bailliage, de l'élection et du grenier à sel, du commandant de la maréchaussée et de tout ce qui avait une existence honorable dans la bourgeoisie. Les marchands, les marchandes, quelques soi-disant artistes, quelques honnêtes artisans, tous ceux qui vivaient de leur travail ou de leur industrie, formaient une troisième classe qu'on nommait la petite société. Le clergé séculier et régulier se partageait entre les diverses classes. Le curé, les prieurs ou gardiens des couvens de moines étaient les directeurs et confesseurs des dames de qualité ; le vicaire et les révérends des ordres bien dotés,

théatins, génovéfains, bénédictins, avaient pour pénitentes les bourgeoises chez lesquelles ils allaient passer leurs soirées ; la direction des marchandes et des ouvrières était dévolue aux prêtres habitués de la paroisse, aux récollets, cordeliers, carmes ou capucins : le médecin et sa femme étaient admis partout, même dans les couvens de femmes. Un trait commun à toutes les classes, c'était une intarissable activité de médisance. On aurait pu croire que les événemens de la révolution auraient tout changé, tout confondu ; au contraire, la médisance était restée dans toute sa force, et il était arrivé entre les différentes classes de nouvelles divisions, de nombreuses subdivisions.

Les nobles revenus d'émigration ou restés dans leurs châteaux, ne tenaient plus le haut du pavé, quand ils étaient en ville ; mais ils ne se mêlaient pas aux autres citoyens, et même ils ne se mêlaient pas entre eux ; ils étaient divisés en deux classes.

Il y avait ceux qui étaient attachés au nouveau gouvernement, et qui de loin sollicitaient l'honneur d'être chambellans; il y avait ceux qui s'obstinaient à regretter l'ancien régime; chaque petite ville avait alors son faubourg St.-Germain, où l'on se prononçait contre l'empereur Napoléon avec autant de dédain que dans les salons des ducs et des vicomtes des rues de Varennes et de l'Université. Venait ensuite la classe des hauts fonctionnaires, le sous-préfet, qui faisait plus de figure qu'anciennement le subdélégué, les juges, l'officier de gendarmerie; puis la classe des fonctionnaires dont les emplois étaient moins honorables, mais plus lucratifs, le receveur des impôts directs, le contrôleur, le receveur des droits réunis, de l'enregistrement, tous gens venant de Paris, étrangers à la ville, peu recherchés par les habitans, et ne se voyant qu'entre eux. Parmi les habitans, brillaient en première ligne, le maire et les manufacturiers, les gros fabricans qui

avaient établi leurs usines, leurs ateliers dans les anciens monastères; après eux, comme par le passé, les bourgeois de la ville toujours divisés en moyenne et basse société. Si beaucoup de Parisiens étaient venus occuper des emplois en province, presque tous les provinciaux étaient possédés comme autrefois du désir d'aller faire fortune à Paris; les dames surtout regardaient Paris comme le centre du goût, du plaisir, du vrai bonheur. Comme par le passé, à chaque cérémonie, à chaque bal, à chaque enterrement, il y avait des disputes de préséance qui entretenaient une petite guerre civile perpétuelle. Sous le despotisme de l'empire, cette petite guerre n'avait point pour principe la diversité des opinions politiques; il n'y en avait qu'une apparente : l'enthousiasme pour le grand homme. Cependant, on remarquait une haine prononcée contre tous ceux qui, depuis 1789, avaient été philosophes, patriotes, républicains; quelle qu'eût été au

temps de nos troubles leur modération ou leur effervescence, tous étaient signalés en masse, sous les noms de terroristes ou de jacobins. Plusieurs avaient été obligés de quitter le pays. En revanche, on voyait plusieurs patriotes qui, chassés d'autres villes, étaient venus s'établir dans celle-ci. Il y avait des cabinets littéraires, où on ne lisait guère; mais on y fumait, on y jouait et on se disputait : il y avait une société d'amateurs qui jouaient la comédie, et se disputaient les rôles. Les prêtres étaient en petit nombre, bien soumis, bien dévoués, bien reconnaissans pour l'auguste auteur du concordat; on prétend que ce fut le curé ou le vicaire de cette petite ville qui, soupçonné d'opinions ultramontaines, répondit naïvement : « De quoi peut-on se » plaindre? tous les dimanches, je prêche » un quart d'heure avec simplicité sur Dieu » et sur l'Évangile, trois quarts d'heure » avec enthousiasme pour l'empereur et la » conscription. »

Ce fut parmi les sociétés diverses de la ville que madame Saint-Firmin, avec un air de triomphe, promena Georges et sa mère; car Georges ne voulait aller nulle part sans sa mère. Pendant quelques jours, il fut un objet de curiosité et d'admiration; les hommes lui serraient la main, les dames s'extasiaient. On lui trouvait à la fois de la grâce et de la modestie; on aimait jusqu'à sa timidité qui contrastait avec le courage qu'il avait déployé: son cousin l'avoué en séchait de dépit. Mais bientôt il survint je ne sais quel autre sujet d'engouement; Georges fut oublié. Ce ne fut pas tout: dans les sociétés qu'il fréquentait, jamais il ne disait de mal de personne; il avait même la maladresse de prendre la défense des absens; il trouvait des excuses à tous les graves ridicules qu'on se reprochait mutuellement. S'avisait-on de critiquer le grand repas donné par madame une telle? blâmait-on la parure immodeste de la veuve d'un magistrat? soupçonnait-on quelque

intrigue entre le substitut du procureur impérial et la femme ou la sœur du président? il échappait souvent à Georges de répéter : « Même, en n'ayant rien » à se reprocher, on doit se garder de » contrôler les actions des autres. » Le moyen de se plaire avec un homme comme celui-là ! « Il ne sait pas mé- » dire. » — « Il ne veut point qu'on raille. » — « C'est qu'il n'en a pas l'esprit. » — « Pourquoi se distinguer? » — « Pourquoi » ne pas faire comme tout le monde? » — « Il a eu un moment de courage, mais de » ce courage des sots qui n'aperçoivent » pas le danger. » Madame Saint-Firmin et le cousin La Morinière ne furent pas les derniers à reconnaître tous les torts de leur parent. Georges donna encore bien plus de prise sur lui ; tout doucement il se retira de la haute société, parce que les nobles y parlaient avec dédain des bourgeois ; il ne voulut plus retourner dans la moyenne société, parce que les bourgeois s'y mo-

quaient des gentilshommes. Enfin il s'éleva un terrible grief contre lui; il s'était lié avec plusieurs honnêtes gens qu'on signalait comme d'anciens patriotes. « Eh, mon Dieu! » disait-on, « est-ce qu'il serait un jacobin? »

S'il faut parler franchement, il n'avait paru dans les cercles de la ville que pour plaire à sa mère, qui toute sa vie avait eu un grand désir de fréquenter le beau monde. Il trouva facilement le moyen de faire passer ses soirées à cette bonne mère d'une manière agréable, en lisant, à haute voix devant elle des romans et autres ouvrages amusans, en se relayant avec la vieille Marguerite qui jouait assez bien le piquet. Il leur survint bientôt un nouveau passe-temps; des comédiens ambulans arrivèrent dans la ville. Georges accompagné de sa mère et de la vieille bonne ne manqua pas une seule représentation. Les voyageurs qui séjournaient dans la ville, et allaient à la comédie, s'étonnaient

de voir ce jeune homme assis aux premières loges entre deux femmes âgées, auxquelles il paraissait faire la cour comme à des maîtresses, s'inquiétant pour qu'elles fussent commodément placées, leur faisant apporter des petits bancs par l'ouvreuse et des rafraîchissemens par le garçon limonadier, leur expliquant la scène qu'elles n'avaient pas bien entendue, et paraissant jouir plus qu'elles-mêmes du plaisir que leur causait le spectacle.

Au carnaval, toujours pour plaire à sa mère, il crut devoir traiter splendidement sa famille; il invita monsieur et madame Saint-Firmin, monsieur et madame La Morinière, le cousin Dupré, le fils de madame La Morinière, qui était en congé chez sa mère. Ce jour-là, les parens de Georges n'eurent garde de se moquer de lui; au contraire, ils lui firent toute sorte d'amitiés. Le docteur et l'avoué se grisèrent, ce qui fit bien rire madame Dercy. Le mardi gras, Georges conduisit sa mère et Mar-

guerite au bal de la comédie : c'était le rendez-vous de toute la ville ; et ce jour-là , les diverses sociétés étaient confondues. Georges s'arrangea pour danser toujours en face de la banquette sur laquelle sa mère était assise. Combien elle admirait la bonne grâce et la gaieté de son fils ! Sous je ne sais quel prétexte il quitta un moment sa mère , et revint bientôt à elle , déguisé en diseur de bonne aventure. Tandis que tous les jeunes gens , tous les messieurs de la ville s'amusaient , sous le masque , à tourmenter les dames par de piquantes épigrammes , par des méchancetés quelquefois beaucoup trop vives , Georges sous son déguisement s'amusait , et amusait sa mère en lui disant les choses les plus agréables , les plus flatteuses , en lui parlant du respect , de la tendresse , de la reconnaissance de son fils pour elle , si bien que la bonne femme , qui n'était pas très-fine , ne tarda pas cependant à le reconnaître.

Tout ce petit train de vie était fort agréable; mais le séjour de Georges à la ville, lui avait causé beaucoup de dépenses. Il se présenta une occasion de changer sa petite fortune contre une grande.

CHAPITRE V.

MADemoiselle DÉGODET.

IL y avait dans ce chef-lieu de sous-préfecture une demoiselle fort respectable qui approchait de la quarantaine, ou plutôt, suivant les malins, l'avait déjà passée. C'était mademoiselle Alexandrine Dégodet, fille d'un gentilhomme qui avait disparu dans les commencemens de la révolution, qu'on avait accusé d'émigration, et dont on avait saisi les biens. Mademoiselle Alexandrine avait été destinée au cloître. Au moment de la fuite de son père, elle venait de prendre le voile de novice; peu de temps après, il avait fallu quitter le couvent. Alors elle avait mis à profit

quelques talens qu'elle devait à sa première éducation, et sans être très-habile musicienne, elle avait vécu tant bien que mal, en donnant des leçons de chant et de piano. A peine sortie du cloître, elle avait été saisie d'une ardeur de se marier qui ne l'avait pas quittée jusqu'à l'époque où nous parlons d'elle. Elle n'avait jamais été jolie; mais elle avait été jeune. Plusieurs partis s'étaient présentés, tous excellens: l'ancien organiste de la paroisse, chef d'orchestre des concerts d'amateurs et des troupes de comédiens qui passaient; un professeur de danse échappé des coulisses de l'Opéra, pour venir donner des leçons dans l'arrondissement. Fière de sa jeunesse, tenant encore aux anciens préjugés de sa naissance, elle les avait dédaigneusement repoussés. Les années étaient arrivées; les adorateurs avaient disparu. La pauvre demoiselle Dégodet devenue tant soit peu philosophe n'aurait point refusé un mari roturier; mais ni roturiers, ni gentilshom-

mes ne se présentaient. Dans son désespoir, elle avait accueilli les vœux d'un huissier du tribunal, veuf, vieux, laid, un peu ivrogne et très-méchant, quand il avait bu. Que voulez-vous ? elle avait des talens, de l'esprit, de la littérature ; mais elle était sèche, maigre, jaune et sans fortune. L'huissier, quoique très-flatté d'avoir touché le cœur de la fille d'un ci-devant baron, hésitait encore à l'épouser. Un jour, en feuilletant les papiers de famille de la demoiselle qui avait en lui beaucoup de confiance, il reconnaît, ce qu'il soupçonnait déjà, que le père de cette chère demoiselle a bien été mis sur la liste des émigrés ; mais qu'il n'a jamais émigré, et qu'il est mort dans un village voisin. Aussitôt l'huissier se procure l'extrait mortuaire, un acte de notoriété constatant que le ci-devant baron Dégodet n'a jamais quitté le pays : les biens avaient été séquestrés ; mais ils n'étaient point vendus. L'huissier rédige et fait signer des pétitions à mademoiselle Dégodet pour

le conseil d'arrondissement, pour le conseil de préfecture, pour le ministre de l'intérieur, pour sa majesté l'empereur et roi ; il s'adresse au sous-préfet, au préfet ; il fait plusieurs voyages à Orléans ; il en fait même un à Paris. La demoiselle continuait de presser le mariage ; mais l'huisier ne voulait rien terminer avant la décision de l'affaire qu'il avait entreprise. A force de soins, de peines, de démarches et même d'assez grosses avances, quel bonheur pour lui ! ce n'est plus une pauvre demoiselle sans fortune qu'il va épouser ; c'est une riche héritière. Grâce à l'entremise d'une cousine à lui, femme du valet de chambre d'un ministre, mademoiselle Dégodet est envoyée en possession de tous les biens de sa famille. Elle avait perdu successivement deux frères et une sœur aînée ; c'est à cause de cette nombreuse parenté que, jadis, on avait songé à la faire religieuse : au moment où les biens sont rendus, elle se trouve héritière de

tous les siens. Tous les fruits perçus pendant la durée du séquestre doivent être remboursés intégralement à mademoiselle Dégodet dont le père a été faussement et à tort inscrit sur la liste des émigrés. Oh ! comme cette nouvelle rajeunissait et embellissait l'intéressante Alexandrine aux yeux du sensible huissier ! Mais quel changement ! quel coup de foudre pour lui ! Alexandrine est riche ; les adorateurs reviennent. Alexandrine est courtisée par tous les aimables jeunes gens de la ville, et tous les défauts du vieil huissier frappent actuellement ses yeux. Elle avait vu en lui un bienfaiteur, un époux, un amant ; maintenant ce n'est plus qu'un homme de loi, un homme d'affaires, un fondé de pouvoir, un mercenaire dont elle doit sans doute reconnaître les bons offices, mais qui n'est pas fait pour épouser une fille comme elle. Ah ! pourquoi le malheureux huissier a-t-il voulu retarder le mariage ? Heureusement pour le tendre amant qu'elle avait

accueilli et qu'elle dédaignait actuellement, il put se consoler en retournant à sa bouteille, et à une petite grisette que le traître avait délaissée pour mademoiselle Alexandrine.

Cette fière beauté était déjà l'objet de l'envie de toutes les autres femmes qui lui adressaient tout haut les plus affectueux complimens sur son retour de fortune, mais qui en arrière lançaient sur la fuite de sa jeunesse mille brocards d'autant plus âcrés, que plusieurs d'entre elles voyaient leurs amans déserrer leurs drapeaux pour se ranger sous ceux de mademoiselle Dégodet. Entourée d'hommages, pressée de tendres déclarations, déjà elle n'avait plus qu'à choisir entre vingt soupirans qui prétendaient à sa main. Par une bizarrerie singulière, elle voulut choisir précisément celui qui ne se mettait pas sur les rangs ; c'était Georges. Le courage a toujours été du goût des belles : au moment où Georges avait montré tant d'intrépidité, mademoiselle Dé-

godet s'était prononcée comme une de ses plus passionnées admiratrices , et son admiration ne s'était pas éteinte comme celle des autres personnes de la ville. Elle se souvenait avec enchantement de l'action magnanime du jeune homme. En le rencontrant au spectacle , dans les promenades , à l'église où il conduisait sa mère , elle ne pouvait se lasser d'admirer son air de candeur, la fraîcheur de son teint , sa piété filiale et sa bonne mine. Quelquefois ses anciens préjugés de noblesse combattaient ses inclinations ; mais l'amour et la philosophie l'emportaient. Elle eut des réunions , elle donna des soirées , elle y invita Georges et sa mère. Là , tantôt grave et prude comme une matrone , tantôt légère , étourdie , folâtre comme une jeune fille , elle cherchait à éblouir Georges par son esprit et par ses grâces , à le toucher par son innocence et sa sensibilité. Elle aimait beaucoup à jouer à des petits jeux à donner des gages , et à imposer à Georges des

pénitences. Bientôt voyant que le jeune homme ne remarquait point ses tendres agaceries, ses langoureuses œillades, voyant que, quand elle lui ordonnait pour retirer un gâge, d'embrasser une dame de la compagnie, il s'avisait bien rarement de songer à elle pour accomplir la pénitence, elle prit un grand parti; elle alla voir madame Saint-Firmin, la tante de Georges.

Mademoiselle Alexandrine se garda de dire à la femme du docteur qu'elle était éprise de son neveu; elle avait trop de vertu, trop d'usage du monde pour se jeter à la tête des gens. Elle fit entendre, en mimaudant, en rougissant, en baissant les yeux, qu'elle ne serait pas éloignée de répondre aux vœux de M. Georges; elle avait cru remarquer que M. Georges était fort timide, et cependant, combien M. Georges méritait d'être encouragé! C'en fut assez pour que madame Saint-Firmin vît ce qui se passait dans l'âme de la chère demoiselle, et qu'elle l'amenât avec adresse à parler

plus clairement. Quel bonheur pour la femme du docteur ! elle allait avoir à s'occuper d'un mariage. Avec quelle sensibilité elle reçut la confiance de mademoiselle Dégodet ! Avec quelle ardeur elle lui promit de se faire la négociatrice de cette affaire ! Sur-le-champ elle courut chez Georges. Il était absent ; mais elle trouva sa mère. Avec un air fort affairé , fort important , elle lui apprit la démarche et l'aveu de mademoiselle Dégodet ; elle lui peignit , sous les couleurs les plus favorables , l'amour dont cette tendre amante se sentait éprise pour Georges ; elle lui développa tous les avantages de cette union. La bonne madame Dercy fut étourdie , éblouie de la proposition ; elle promit d'en parler à son fils ; madame Saint-Firmin promit de revenir le lendemain savoir la réponse de Georges.

Madame Saint-Firmin s'était engagée au secret. Elle avait recommandé le secret à madame Dercy ; en sortant de chez Georges

elle courut chez madame La Morinière, et lui raconta la chose sous le secret; celle-ci la raconta sous le secret à son mari, celui-ci en dit deux mots sous le secret à son cousin l'avoué; le soir même, madame Saint-Firmin en parla, toujours sous le secret, au docteur, en sorte que toute la famille était instruite, et que le lendemain tous les pères étaient réunis chez madame La Morinière, dans le dessein, disaient-ils, de se réjouir de la bonne aubaine qui arrivait à un des leurs; et toutefois le sentiment qui dominait parmi eux, c'était encore l'envie. « Mais quel charme a donc eu ce petit » Georges, pour plaire à cette riche de- » moiselle? » — « Voilà qui n'est pas mal- » heureux pour lui. » — « Certes, je suis » enchanté du bonheur qui lui arrive, » disait l'avoué, en arrangeant sa cravate et les cheveux de son faux toupet. « Sans lui » faire tort, cependant, il me semble que » nous avons dans la ville des célibataires » et des hommes veufs qui le valent bien. »

— « Allons, allons, » reprit le docteur, « nous aurons une belle noce; voilà ce qui me fait plaisir. Je vais voir mes malades.»

— « Et moi, je vais à mon bureau, » dit La Morinière en soupirant; « c'est pour- tant bien triste d'être obligé de travail- ler, et de voir des gens sans aucune es- pèce de capacité.... Oh! on l'a dit depuis long-temps, il n'y a de bonheur que pour les sots. »

Ils avaient bien tort de porter tant d'envie à Georges; il ne fut point du tout émerveillé de la proposition. Il refusa, et il employa toute sa rhétorique à démontrer à sa mère combien un tel mariage lui convenait peu. Il disait que c'était la conformité de l'âge et des caractères et non la richesse qu'il fallait chercher en ménage, qu'il ne serait point heureux avec mademoiselle Dégodet, et qu'il craignait de ne point la rendre heureuse, si bien que la bonne madame Dercys'étonna elle-même d'avoir pu approuver un seul instant cette union. Elle

s'empessa d'aller trouver madame Saint-Firmin, pour la prier de ne faire aucune démarche, et se permit de lui dire sans ménagement que son fils, son cher Georges était trop aimable, avait trop de qualités pour ne pas trouver, quand il voudrait, un meilleur parti que mademoiselle Dégodet, c'est-à-dire, une demoiselle qui aurait autant de fortune, plus de beauté, et qui ne serait pas d'un âge à être la mère d'un jeune mari.

Quel fut l'étonnement! quelle fut l'indignation des parens de Georges, quand ils apprirent son refus! « Ah! je savais bien » qu'il manquait absolument de tact et » d'intelligence; mais je ne croyais pas » qu'il poussât la stupidité jusque-là. » — « Il attend apparemment qu'il lui vienne » une duchesse! » — « Laissez donc! la » duchesse se présenterait qu'il n'en voudrait pas. »

Georges mit les plus grands égards dans sa conduite avec mademoiselle Dégodet.

Quand il la rencontrait, il lui témoignait le plus profond respect. La fière Alexandrine, instruite des dispositions de Georges et piquée au vif, laissait percer à son aspect le plus amer dédain; quelquefois même, vive et sensible, comme elle l'était, elle ne pouvait cacher son dépit. Elle continua d'en agir ainsi jusqu'au moment où elle eut fixé son choix sur un de ses nombreux soupirans. Alors l'air de dépit fut remplacé par un air de triomphe.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRES AMOURS DE GEORGES.

QUEL était l'heureux mortel à qui mademoiselle Dégodet donnait la préférence? Depuis quelques jours, Georges avait rencontré son cousin donnant le bras à la ci-devant religieuse. Tous deux l'avaient salué avec un sourire moqueur. Un matin, M. Dupré vint voir Georges et sa mère. « Eh bien! mon pauvre Georges, » lui dit-il, « tu ne veux donc pas absolument » épouser mademoiselle Dégodet? C'est » fort bien, mon cher ami; je l'épouse, » moi. Je me serais fait scrupule de te l'en » lever; mais, puisque tu y renonces..... » Au fait, pourquoi, nous autres gens ha-

» biles, ne profiterions-nous pas des folies
» de vous autres bonnes gens? Oui, je viens
» t'annoncer mon prochain mariage; c'est
» demain qu'on publie le premier ban, et
» j'ai cru, » ajouta-t-il avec sensibilité,
« ne pas devoir perdre un moment pour
» donner la nouvelle de mon bonheur à ma
» bonne tante Dercy et à mon cher cousin
» Georges, persuadé que, loin de m'en
» vouloir, vous m'en feriez votre compli-
» ment bien sincère. » — « Oh! bien sin-
» cère, » dit Georges, en serrant affec-
tueusement la main de son cousin. — « Elle
» est encore fort bien, cette femme-là, »
reprit Dupré; « tu la trouves vieille, je la
» trouve jeune; c'est tout simple, je suis
» ton aîné. Et puis, tu n'aurais su que faire
» de cette fortune, tandis que moi... j'en
» tirerai bon parti, je t'en répons. Je ne
» suis vraiment pas à ma place dans un
» petit tribunal de province; d'ailleurs, ce
» que tu m'as dit sur l'état d'avoué, m'a
» fait faire des réflexions. C'est une triste

» chose, pour un cœur généreux, que cette
» obligation de vivre aux dépens des pau-
» vres plaideurs. Qui sait si je ne vais pas
» briller à Paris dans quelque grand em-
» ploi? N'en parle pas; cela me ferait tort
» dans le pays. Je vais de ce pas chez mon
» oncle, le docteur, de là je passe au bu-
» reau de La Morinière; ils vont être en-
» chantés comme vous; il y a tant d'union,
» tant d'amitié dans notre famille, et c'est
» une si bonne parente que je vous donne!
» Tu ne connais pas comme moi toute la
» beauté de son âme: nous nous faisons
» une donation mutuelle, par contrat de
» mariage, au dernier les biens. Elle y a
» consenti avec une grâce... un abandon...
» Tu n'aurais pas songé à cela, toi, mon
» pauvre Georges; mais moi! peste! je
» n'oublie rien. Adieu, mon cousin, adieu,
» ma bonne tante. Excellens parens que
» vous êtes! Oh! que je suis touché de
» vous voir prendre une part aussi vive à
» ma félicité! »

Madame Dercy n'était pas d'abord aussi satisfaite de la nouvelle que son fils. « Le » voilà bien fier ! » disait-elle ; « si tu avais » voulu , cependant..... » A la voix de Georges , les regrets de sa mère furent bientôt calmés ; mais il n'en fut pas de même chez les autres parens. Dans cette famille si bien unie , il ne pouvait arriver un événement heureux à l'un des membres que sur-le-champ , à l'exception de Georges , tous les autres n'en fussent jaloux. Cela ne les empêcha pas de multiplier les complimens au cher futur de la riche demoiselle.

La noce fut magnifique ; le banquet et le bal eurent lieu à la loge des francs-maçons. Georges se montra si respectueux , si affectueux pour sa nouvelle cousine , qu'à travers son air conquérant et toujours dédaigneux , il échappa quelques soupirs à la mariée dont le cœur n'était peut-être pas encore tout-à-fait guéri de sa précédente inclination ; mais les soins , les attentions , les tendres empressemens de M. Dupré

eurent bientôt dissipé ce léger nuage. Elle était radieuse, elle était émue, toute palpitante de joie et d'orgueil; sa guirlande de fleurs d'orange et son bouquet virginal étaient dans un perpétuel frémissement.

Il y avait à la noce une jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans, mademoiselle Élixa, fille de M. Berthoud, le receveur particulier des droits réunis. M. Berthoud n'habitait la ville que depuis quelques mois. Il avait été long-temps commis à cheval à Orléans. De fréquens accès de goutte ne lui permettant plus de monter à cheval, il avait sollicité une place plus tranquille qu'il avait obtenue sans être forcé de quitter le département. En arrivant, il avait loué un appartement dans la maison de mademoiselle Dégodet, qui avait cru devoir inviter à sa noce le père et la fille. Mademoiselle Élixa n'avait plus de mère. Comme on voyait M. Berthoud un peu joueur, un peu buveur, comme il était jovial et gaillard dans ses propos, on se hâta de répandre qu'il

avait été dans sa jeunesse un bon compagnon, ami des belles, fort insouciant de son ménage, qu'il ne devait ses infirmités précoces qu'à ses fredaines, et que, s'il n'eût tout mangé, il aurait pu faire fortune autrefois dans les fournitures des armées. Si la médisance s'exerçait déjà complètement sur le père, elle ménageait un peu plus la fille. Mademoiselle Élisabeth était sans doute assez jolie pour inspirer quelques soucis aux jeunes demoiselles de la ville; mais on se contentait de la traiter de simple et d'ingénue. On avait bien été tenté d'abord de la croire maligne, mordante et un peu expérimentée pour son âge, car il lui échappait des mots qui, dans la bouche d'une personne d'esprit, auraient paru tantôt âcres et méchans, tantôt un peu lestes pour une jeune fille; mais elle y mettait tant d'innocence, tant de bonne foi! elle paraissait si étonnée elle-même des sourires malicieux qu'excitaient ses discours, qu'on

crut qu'elle ne sentait pas la portée de ce qu'elle disait.

Mademoiselle Éliisa se trouva placée à table à côté de Georges. Dès le premier coup d'œil, ce jeune homme qui venait de résister à l'amour passionné de mademoiselle Dégodet, ne put s'empêcher de comparer sa voisine à la mariée. « Ah ! » se disait-il, « si c'était une personne comme celle-là » qu'on m'eût proposée, je n'aurais peut-être pas été si prompt à refuser. » La conversation de mademoiselle Éliisa confirma Georges dans l'opinion avantageuse que sa charmante figure lui avait inspirée. Elle parlait de son père avec un tendre respect. Ce qui enchanta surtout Georges, c'est qu'elle ne médit de personne, et que, pendant tout le dîner, elle ne cessa de faire l'éloge de la bonne madame Dercy. En sortant de table, elle alla s'asseoir auprès de la mère de Georges; elle lui prodigua les tendresses, les caresses et lui vanta beaucoup son fils. Elle dansa plusieurs fois

avec Georges, et celui-ci était en extase de ses grâces et de sa décence. Une jolie personne comme mademoiselle Élixa ne pouvait manquer d'être l'objet de tous les hommages ; mais Georges crut remarquer qu'elle préférait les siens à ceux des autres, et il en était bien-heureux. Le père de mademoiselle Élixa se retira de bonne heure à cause de sa goutte ; il avait prié madame Dercy et Georges de vouloir bien lui ramener sa fille qui resta. Georges, à la fin du bal, donna le bras droit à sa mère et le bras gauche à mademoiselle Élixa : quel bonheur ! Ce fut pendant ce court trajet que, malgré sa timidité, il osa demander à mademoiselle Élixa la permission de rendre visite à son père. Cette permission lui fut accordée, et la jeune personne avec la plus aimable franchise, sollicita de son côté la permission de venir quelquefois, accompagnée de sa bonne, passer la soirée chez madame Dercy, tandis que son père s'occuperait de ses

comptes avec les commis des droits. On juge combien une telle demande transporta Georges ; il dormit peu le reste de la nuit , et dans tous ses rêves, il voyait mademoiselle Éliisa.

Dès le lendemain, Georges alla voir M. Berthoud : on parut lui savoir gré de son empressement. Mademoiselle Éliisa, dans son vêtement simple et négligé, était encore plus jolie à ses yeux qu'avec la grande parure qu'elle avait à la noce. Il causa beaucoup avec M. Berthoud qui lui sembla un bon père, un homme plein de sens, fort intègre dans ses fonctions, rempli de courage et de philosophie ; car il était fort gai au milieu de ses souffrances. Georges sortit de cette première visite tout rempli d'amitié pour le père, et brûlant du plus tendre amour pour la fille.

Georges ne pouvait pas avoir de secret pour sa mère ; il lui confia l'impression que mademoiselle Berthoud avait faite sur lui. Madame Dercy, toujours disposée à pen-

ser comme son fils, approuva beaucoup cet amour. La jeune Élisabeth n'était pas sans doute aussi riche que mademoiselle Dégo-det; « Mais qu'importe la fortune! elle est » jeune, elle est aimable, elle est bonne; » le père a une fort jolie place: c'est la » femme qu'il te faut. » — « Ah! pourvu » qu'elle ne me trouve pas trop indigne » d'elle! » — « Comment! indigne d'elle? » rends-toi donc justice, mon fils; elle est » charmante, sans doute, mais tu la vaudras » bien. »

Pendant quelques jours, les visites se succédèrent. Georges allait le matin saluer M. Berthoud et sa fille; il ne restait que peu d'instans et se retirait discrètement, craignant d'être importun. Mademoiselle Élisabeth venait passer toutes les soirées chez madame Dercy; Georges admirait de plus en plus la bonté, l'esprit, la candeur de la jeune personne; sa passion devenait de jour en jour plus violente; elle perçait dans ses moindres discours; mais il n'osait la déclara-

rer, et cependant il croyait voir que mademoiselle Élisabeth l'avait deviné, et même n'était pas insensible à sa tendresse. Déjà plusieurs fois, en lui donnant le bras le soir, tandis que la servante marchait devant pour les éclairer, il avait pris la résolution de parler; il n'en avait pas eu le courage. Arrivé à la porte de M. Berthoud, il avait salué respectueusement mademoiselle Élisabeth, et il était rentré plein de dépit contre lui-même. Enfin, il pria sa mère de vouloir bien lui servir d'interprète; madame Dercy parla le soir même à mademoiselle Élisabeth. Oh! que Georges fut heureux! On laissa entrevoir qu'il n'était pas éloigné de plaire. Pressée par madame Dercy, mademoiselle Élisabeth autorisa Georges à s'adresser à son père: il ne perdit pas un moment. Dès le lendemain, il s'enhardit jusqu'à demander à M. Berthoud la main de sa fille.

Le jovial receveur des droits réunis accueillit fort bien la demande; mais il déclara gaillardement qu'il n'avait pas un sou

de dot à donner. « Eh ! monsieur, » répondit le passionné Georges, « qui vous parle » de dot, d'argent ? Votre fille n'est-elle » pas un trésor ? » — « Ah ! sur ce pied, » répliqua le bon père, « parlons. » Georges exposa franchement sa situation ; dans ce moment, son revenu suffisait à peine à sa dépense ; mais après le nouveau bail qu'il avait passé avec son fermier, quand il ferait valoir lui-même, il serait riche. En attendant, il projetait de chercher quelque place dont le traitement, si médiocre qu'il fût, le ferait vivre à son aise. « Fort bien, » fort bien, » reprit le père Berthoud, « aimez-vous, mariez-vous, mes enfans. » Il fut convenu qu'on allait écrire pour avoir l'acte de naissance da mademoiselle Éliisa, l'acte de décès de sa mère, et qu'aussitôt que ces papiers seraient arrivés, on fixerait l'heureux jour. Quelle joie pour Georges ! Il va épouser la femme qu'il adore, la fille d'un homme honnête, respectable, sa chère

et vertueuse Éliisa qui a déjà pour sa mère une tendresse filiale.

« Mais il a donc tout-à-fait perdu la tête, » disaient ses parens qui avaient appris avec toute la ville les amours de Georges. « Comment ! se prendre de passion pour une petite fille qui n'a rien ? » — « Et une fine-matoise qui lui en fera voir de belles. » C'était la marchande qui parlait ainsi ; elle continua : « Oui ! s'il faut en croire ce que m'en ont dit certaines personnes d'Orléans qui paraissent fort bien instruites, elle n'en est pas à son apprentissage. » — « Oh ! contez-moi donc cela, je vous en prie, » dit madame Saint-Firmin. Madame La Morinière reprit : « D'abord, il paraît que le père a été toute sa vie, un pauvre sujet et un-mauvais sujet. » — « On sait cela, » dit l'avoué, « un libertin, un joueur, qui a rendu sa femme très-malheureuse. » — « Parlons de la fille, » dit madame Saint-Firmin. — « Je n'affirme rien, » répliqua madame

La Morinière ; « mais on assure qu'elle a eu » une intrigue à Orléans. » — « En vérité ! » — « Avec un officier de la garnison. L'aventure a fait beaucoup de bruit , et c'est » tout à la fois à cause de sa goutte et pour » éviter le scandale que le père a sollicité » son déplacement. On ajoute qu'il a fallu » que la fille se mêlât elle-même de solliciter près du directeur et de l'inspecteur » du département... Vous entendez ? » — « J'entends. » — « Mais ce n'est pas tout : » ici même, dans notre ville, M. Frédéric, ce » jeune commis de la manufacture des récollets, qui est parti depuis deux jours pour » une grande tournée... On dit qu'il a été fort » bien avec elle. » — « Ah ! Ah ! Frédéric ? » — « Il était à votre noce, cousin Dupré ; » vous savez que c'est là que Georges s'est » émerveillé de la candeur de la petite Berthoud. » — « Vraiment, quelle candeur ! » — « Tandis qu'elle faisait l'ingénue avec » Georges, elle faisait la coquette avec Frédéric. Georges l'a reconduite jusqu'à sa

» porte; Frédéric suivait à quelque distance,
» et quand Georges a continué sa route,
» Frédéric s'est approché : la belle et lui
» ont causé plus d'un quart d'heure, et ne
» se sont séparés que quand ils ont aper-
» çu le fallot de la vieille madame d'Armin-
» court qui sortait du bal. Depuis, ils se
» sont revus; elle n'a donné congé à Fré-
» déric, et lui-même ne s'est décidé à
» voyager que depuis le jour où Georges
» a parlé de mariage. » — « Mais alors, »
dit le docteur d'un ton paternel, « pour
» l'honneur de la famille, ne devons-nous
» pas éclairer mon cher et ancien pupille
» sur l'extravagance d'une pareille union? »
— « C'est mon avis, » dit madame Saint-
Firmin. — « Ce n'est pas le mien, » dit La
Morinière, « qu'il se marie, le pauvre sot!
» tant pis pour lui, tant mieux pour elle.
« Je m'en lave les mains; j'aime mieux en
» rire. » — « Faites ce que vous voudrez, »
dit l'avoué, « je ne m'en mêlerai pas : seu-
» lement, en ma qualité de maître de la

» communauté, je vais donner congé à
» M. Berthoud pour le terme prochain. En
» gardant chez moi ces gens-là, j'aurais
» l'air d'avoir autorisé les amours ridicules
» de mon cousin. » On juge bien que les
parens de Georges n'étaient pas les seuls
qui le blâmassent. Dans la soiréc, madame
Saint-Firmin alla faire beaucoup de visites ;
elle vit que, depuis la noce de l'avoué ,
toute la ville s'égayait aux dépens de Geor-
ges, et que lui seul ne s'en apercevait pas.
On lui confirma toutes les aventures de la
belle Élisà ; on lui donna des détails nou-
veaux et bien circonstanciés. Elle eut, en
rentrant, une grande conférence avec son
mari, et le lendemain matin, avant de par-
tir pour ses courses, le docteur se trans-
porta chez Georges.

Georges sortait pour aller chez le père
de la belle Élisà ; il parut fort contrarié de
la visite du docteur : mais que devint-il,
lorsqu'en qualité d'òncle et d'ancien tu-
teur, M. de Saint-Firmin crut devoir lui

adresser les remontrances les plus fortes sur le sot mariage qu'il allait faire, et lui raconta tout ce qu'il avait appris sur la vertueuse Éliisa et sur son respectable père. Le docteur pria gravement son neveu de ne point le commettre avec ces petites gens, en révélant que c'était de lui qu'il tenait ces renseignements. Au surplus, ces odieuses aventures circulaient dans toute la ville, et Georges pourrait les apprendre de la première personne qu'il interrogerait.

Chaque mot du docteur avait été un coup de poignard pour le malheureux Georges. Comment douter de ce que son oncle lui assurait si positivement? Dans son désespoir, sans rien dire à sa mère, il résolut d'aller sur-le-champ reprocher à Éliisa ses faussetés, ses mensonges, sa perfidie, son hypocrisie.

Il arrive, il demande à mademoiselle Éliisa un entretien particulier; là, il soulage son cœur, il l'accuse, et s'échauffant à chaque mot qu'il prononce, il lui déclare que

tout est rompu, qu'il vient lui dire un éternel adieu. Il veut partir; elle le retient, elle se jette à ses pieds, elle pleure, elle s'arrache les cheveux, elle défend l'honneur de son père avec éloquence, avec force, elle défend le sien avec tendresse, avec amour. Oui, son cœur est pur, sa conduite est irréprochable; Georges est le seul être qui soit parvenu à toucher son âme; elle n'avoue qu'un seul fait, et elle le présente sous le jour le plus favorable; elle ne cache pas ses démarches, ses visites auprès de l'inspecteur, auprès du directeur des droits-réunis à Orléans; mais ces visites, ces démarches! elles étaient innocentes, elle s'en fait gloire. Se peut-il que la calomnie, en cherchant à la perdre, soit assez absurde pour s'attaquer en même temps à des fonctionnaires respectables! « En sollicitant » pour mon père, comme une fille tendre, » honnête, vertueuse, ai-je fait un crime? » N'était-ce pas un devoir? Quant à l'officier de la garnison d'Orléans, et au

» petit commis de la manufacture des ré-
» collets; c'est faux, c'est de toute fausseté.
» Amenez les infâmes qui vous ont trompé;
» je les confondrai. Et vous avez pu croire...;
» vous...! je le vois trop, jamais vous ne
» m'avez aimée. Eh bien! justement indi-
» gnée, c'est moi, moi, qui veux rompre
» pour jamais avec vous.... Mais que dis-
» je...? Le pourrai-je...? Ingrat...! Ma vie
» n'est-elle pas attachée à mon amour...!
» Dercy! Dercy...! Que votre injustice me
» fait de mal! » Georges était dans le plus
grand attendrissement; il portait sur Éli-
sa des regards où se peignaient tour à tour le
doute et l'amour: ses larmes la rendaient
si belle! « Ah! que vous êtes une puissante
» enchanteresse! » s'écria-t-il, « quel est
» donc votre charme sur moi? Éli-
sa, que
» vous seriez coupable si vous me trom-
» piez! C'en est fait; je ne veux plus rien
» savoir..., je ne veux plus écouter que
» mon amour..., je m'abandonne aveuglé-
» ment à vous. » Il y eut de la part d'Éli-
sa

encore bien des protestations d'innocence pour le passé, mais surtout des sermens de tendresse et de constance pour l'avenir. Il sortit plus épris que jamais.

Georges fit confiance à sa mère de sa scène avec Élis. La bonne madame Dercy se montra aussi indulgente que son fils ; elle croyait aux sermens d'Élis. Georges persistant dans ses premiers desseins, continua ses visites assidues à M. Berthoud et à sa fille. Ses parens voulurent lui faire de nouvelles remontrances, il ne les écouta pas. Il était l'objet des brocards de la ville, il le savait ; on ne se gênait pas pour lui adresser en face quelques épigrammes fort significatives ; il y répondait par le silence. Mademoiselle Berthoud avait repris sur lui tout son empire ; elle l'avait subjugué.

Un ancien ami de M. Berthoud, M. Boudet de Saint-Albe, qui avait été autrefois associé avec lui dans les fournitures, vint passer quelques jours dans la ville ; il logeait à l'auberge ; mais il avait de longs et

fréquens entretiens avec son ami Berthoud. Georges n'avait pas fait grande attention à ce monsieur; lorsqu'il le rencontrait chez M. Berthoud, il lui adressait des politesses cordiales. Deux ou trois fois, en présence de Georges, ce M. Boudet, encore plus jovial que le receveur des droits-réunis, s'était avisé de plaisanter assez vivement sur les gens qui ont la sottise de rester pauvres par excès de scrupule, et M. Berthoud jusque-là si intègre dans ses discours, avait beaucoup ri des plaisanteries de son ancien associé. Ces accès de gaieté avaient surpris, avaient affligé Georges; mais il n'avait pas osé témoigner son mécontentement au père de sa bien-aimée; d'ailleurs, attribuant le mal à Boudet plutôt qu'à Berthoud, et tout occupé de son amour, il n'avait attaché qu'une légère importance aux discours des deux amis; ceux-ci avaient conclu de son silence qu'il approuvait leurs épigrammes et leurs principes. L'intérêt personnel est un sentiment si naturel, si

puissant sur les âmes, si généralement répandu, que ceux qui sont prêts à se permettre tout pour le satisfaire, sont en même temps portés à croire que tout le monde leur ressemble, et que les plus belles protestations de désintéressement et de vertu ne sont que de l'hypocrisie. D'un autre côté, mademoiselle Éliisa était plus que jamais certaine de son ascendant sur Georges, elle en était fière : « Bon jeune homme, » disait-elle à son père, « si je lui ordonnais de » se jeter du haut d'un clocher ou de mettre le feu à la ville, il m'obéirait. »

Un matin, M. Boudet et M. Berthoud étaient enfermés ensemble, Georges était près de mademoiselle Éliisa; jamais elle ne s'était montrée si tendre, et, sans affectation, elle avait encore su augmenter sa toute-puissance sur l'innocent jeune homme. Déjà vingt fois il lui avait dit adieu, et il restait, tant il avait besoin de lui répéter sans cesse qu'il l'adorait; enfin, il partait : « A propos, » lui dit-elle en le retenant,

« J'allais oublier... Mon père m'a priée de
» vous demander un service.... Oh ! c'est
» une bagatelle.... à mes yeux, du moins.
» Que nous importe, à vous et à moi, un
» peu plus, un peu moins de fortune ? Mais,
» puisque vos chers parens se plaignent de
» ce que je n'ai pas de dot..., voici qui pour-
» rait m'en assurer une.... » Alors elle tira
d'un secrétaire un papier; et tout en mê-
lant à sa demande les discours les plus affec-
tueux et même les plus passionnés, elle ex-
pliqua ce dont il s'agissait.

L'ancien associé du père d'Élisa, M. Boudet de Saint-Albe, par ses connais-
sances, par ses protections, s'était assuré
qu'il pourrait obtenir des indemnités con-
sidérables, s'il parvenait à prouver qu'à
telle époque, un de leurs magasins avait
été incendié par l'ennemi. Il leur fallait
pour compléter les pièces à l'appui de leur
réclamation, un certain nombre de signa-
tures données par des témoins oculaires du
fait, militaires ou employés, au bas d'un

procès verbal qui constatait l'incendie, et qu'alors ils étaient certains de faire légaliser par les autorités compétentes. M. Boudet en avait déjà plusieurs ; mais il lui en manquait deux, et il avait fait le voyage exprès pour que M. Berthoud les trouvât. Tout récemment établi dans la ville, Berthoud ne savait à qui s'adresser ; il avait bien à Orléans un ami dont il était sûr moyennant un petit pot-de-vin, un honnête cadeau ; mais la seconde signature ! où la trouver ? Sa fille lui répondit de celle de Georges. Telle était la bagatelle, la petite complaisance que la belle Éliisa demandait à son amant : c'était d'attester qu'il avait vu brûler le magasin.

« Dabord, » lui dit-elle après lui avoir exposé la chose, « il est certain que le » magasin a été incendié ; je le tiens de » mon père ; ce ne serait donc pas mentir » que de le certifier. Vous n'en avez pas » été témoin, mais vous n'en doutez pas, » puisque je vous l'affirme, et que d'autres

» l'affirment. Voyez les signatures que nous
» avons déjà obtenues. » Ici elle redoubla
de douces paroles, de doux regards; puis
elle essaya de faire sentir à Georges qu'il
ne se compromettrait en aucune façon. Il
avait été plusieurs années absent de son
pays, il était possible qu'il eût été aux ar-
mées, qu'il eût eu connaissance de l'évé-
nement..... C'était un grand avantage pour
son père et pour elle.... Eh qu'elle serait
heureuse de pouvoir apporter à son cher
Dercy une fortune égale à la sienne... Elle
termina son explication par de nouvelles
protestations, de nouveaux sermens d'a-
mour et de fidélité.

Quelle subite révolution le discours de
mademoiselle Berthoud avait opérée dans
l'âme de Georges ! A mesure qu'elle avait
parlé, l'étonnement, le chagrin, et enfin
le mépris s'étaient peints sur sa physiono-
mie. Cependant incertain encore, ne pou-
vant croire à ce qu'il entendait : « Je me
» suis trompé sans doute, » lui dit-il, « ou

» plutôt j'aime à me flatter que vous ne
 » comprenez pas bien ce qu'on vous a
 » chargée d'exiger de moi. » — « Comment !
 » vous croyez que je ne comprends pas ce
 » que je dis ? » répondit-elle en souriant
 avec un aimable dépit ; puis, redoublant de
 tendresse : « Eh quoi ! hésiteriez-vous ,
 » quand il s'agit de concourir à être utile
 » à mon père et à moi !.... à moi , qui n'ai
 » pas hésité à vous laisser voir mes senti-
 » mens ? Réfléchissez ; à qui cela peut-il
 » faire tort ? A personne , si ce n'est au gou-
 » vernement ; et tous les jours les plus hon-
 » nêtes gens ne se le permettent-ils pas ?
 » mon père dit que c'est une revanche. Ah !
 » Georges , si vous m'aimez , s'il est vrai
 » que j'ai quelque empire sur vous... » Elle
 lui avait pris la main , elle lui parlait d'un
 ton suppliant , caressant ; ses yeux étaient
 fixés amoureusement sur lui. Georges re-
 tira sa main avec vivacité , et d'un ton
 qu'il cherchait à rendre calme , mais qui ,
 malgré lui , annonçait combien il se sentait

offensé de la proposition , il lui dit : « Ma-
» demoiselle , je n'avais jamais voulu m'in-
» terroger moi-même sur la confiance que
» je devais accorder aux rapports qu'on
» m'a faits contre vous , je voulais fermer
» les yeux ; en supposant que tout fût vrai ,
» je pardonnais tout et je continuais de
» vous aimer ; maintenant vous me deman-
» dez d'attester une chose que j'ignore.....
» C'est une bassesse que vous me proposez..
» Mon amour s'éteint pour jamais :
» adieu ! » Il sortit.

Mademoiselle Éliisa était restée confuse, interdite ; cependant elle ne perdit pas encore tout espoir de reconquérir son esclave. Elle n'osa pas se présenter chez madame Dercy ; elle craignait avec raison que Georges n'eût instruit sa mère , il ne lui cachait rien. Elle écrivit à la mère , au fils ; nous n'avons pu savoir ce que renfermaient ces lettres , elles lui furent renvoyées toutes cachetées , sous enveloppe. Georges ne parla qu'à sa mère de son dernier entretien

avec mademoiselle Élisà , et en lui recom-
mandant le plus profond secret. MM. Bou-
det et Berthoud furent très-contrariés; ils
trouvaient que ce petit Dercy était bien
sot de s'être effarouché pour une propo-
sition qui leur paraissait toute simple , et
qui aurait pu assurer une dot à une femme
dont il était si passionnément épris.

M. Boudet repartit pour Paris; quelque
temps après , M. Berthoud obtint un nou-
veau changement ; il quitta la ville avec sa
fille.

CHAPITRE VII.

GEORGES EMPLOYÉ A LA SOUS-PRÉFECTURE.

Dès le printemps, Georges, avec sa mère et Marguerite, était retourné au village. Ces fréquens déplacements, les plaisirs de l'hiver, les soins qu'il avait pour sa mère et les courses de l'été, l'avaient entraîné dans des dépenses au-dessus de ses moyens. Ce fut alors que, pour conserver à sa mère l'aisance dont il voulait qu'elle continuât de jouir, il pensa sérieusement à solliciter une petite place, afin de suppléer par les appointemens qu'il gagnerait, à l'insuffisance de son revenu. Un matin, il vint à la ville. Sa première idée avait été de se faire recommander par son cousin La Mo-

rière ; mais il réfléchit qu'il valait mieux s'adresser directement au sous-préfet ; il en était connu, connu avantageusement. N'avait-il pas reçu de ce magistrat, tant verbalement que par écrit, d'honorables félicitations, lorsqu'il avait eu le bonheur de sauver de l'inondation la famille du meunier.

Ce sous-préfet était un excellent homme : il se vantait parfois d'avoir un vrai génie administratif, mais il ne prenait guère la peine d'en donner des preuves ; il laissait aller les affaires de la sous-préfecture au gré de ses commis, ou plutôt de sa femme. Depuis dix ans qu'il était marié, le bon homme n'avait d'autres volontés que celles de madame, qui était encore fraîche, jolie, très-coquette, de plus femme très-entendue, menant à la fois avec une grande habileté son ménage et l'administration. Monsieur n'avait à bien dire qu'à donner des signatures, et, tous les matins, il signait de confiance tout ce que sa femme et son

premier commis lui présentaient. Il employait le reste du jour à ses plaisirs, aimant assez la table, le jeu, et même, s'il faut en croire ce qui nous a été affirmé, les petites ouvrières qui lui adressaient des pétitions pour leurs parens ou leurs amis. On lui reconnaissait toutefois un véritable talent, c'était celui d'amateur, presque de première force, au billard : on prétend même qu'indépendamment des visites de Madame à de hauts personnages, il devait sa nomination à la courtoisie avec laquelle, à la suite d'un grand dîner, il s'était laissé gagner à ce noble jeu par un ministre auquel il aurait pu rendre des points.

Au moment où Georges se présenta, M. le sous-préfet jouait au billard avec un de ses commis qui était encore plus fort que lui, et celui-ci se laissait à son tour gagner par son supérieur. Cela mettait M. le sous-préfet en belle humeur ; il avait d'ailleurs beaucoup d'estime pour Georges.

Comme tout le monde, il le trouvait un peu niais; mais il en était d'autant plus charmé de le rencontrer : c'était une occasion pour lui de montrer de l'esprit. Il donna ordre de l'introduire sur-le-champ, et tout en continuant sa partie, lui fit un très-bon accueil. Lorsque Georges lui eut exprimé son désir : « Fort bien ! fort bien ! » mon cher monsieur Dercy ; je serai enchanté de vous compter parmi les nôtres ; oh ! il faudra bien que nous vous placions. » Puis, tout fier d'avoir carambolé : « Avez-vous vu ma femme ? » — « Non, » répondit Georges. — « Il faut la voir ; c'est à elle que j'ai abandonné tous ces détails : ne perdez pas de temps. Il me semble avoir entendu dire que, dans ce moment-ci, nous avons quelque vaudance..... Voyez ma femme, et je vous promets de vous recommander à elle.

Georges suivit les conseils du magistrat. Il fut encore mieux reçu de Madame qu'il ne l'avait été de Monsieur. Georges était

vraiment un fort joli garçon, dans toute la fraîcheur, dans toute la force de la jeunesse. La femme du sous-préfet avait appris la passion dont il avait brûlé pour mademoiselle Élisabeth. Un jeune homme susceptible d'une profonde passion !.... Toutes les âmes sensibles s'intéressent à lui. Madame promet à l'ancien amant d'Élisabeth de lui être favorable; elle ajouta, de l'air le plus gracieux, qu'elle éprouverait une véritable satisfaction à voir parmi les employés de la sous-préfecture, un jeune homme aussi honnête, aussi aimable, aussi courageux. Deux jours après, Georges était placé.

Malgré son goût pour la campagne, il fallut bien qu'il revînt à la ville; mais le voilà tranquille sur son sort, et en état de procurer encore plus d'agrémens, plus d'aisance à sa mère : outre le revenu de sa ferme, il a douze cents francs d'appointemens. Il était placé dans le même bureau que son cousin La Morinière; leurs fonc-

tions étaient de préparer les listes et les opérations de la conscription, de délivrer et de viser les passe-ports.

Oh ! combien le cœur de Georges fut navré, lorsqu'arriva cette époque périodique de la conscription qui enlevait plus des trois quarts des jeunes gens appelés, lorsqu'il reçut les visites de mères éplorées qui venaient chercher les moyens d'arracher leurs fils à la terrible loi, lorsqu'il vit cette foule de jeunes gens, dont beaucoup n'avaient pas les inclinations militaires, dont quelques-uns étaient forcés d'interrompre le métier ou l'état qu'ils avaient commencé, dont quelques autres, d'une constitution faible et chétive, n'en étaient pas moins obligés de partir ! Il y avait des moyens assez faciles et sans danger pour les commis de la sous-préfecture de favoriser l'exemption de tel ou tel jeune homme. Georges crut même s'apercevoir que son cousin La Morinière se permettait d'employer ces moyens. Georges attribuait

cette conduite de son cousin à son bon cœur ; il lui paraissait assez singulier, cependant, que tous les conscrits favorisés par le cousin fussent des fils de bonne famille et des jeunes gens riches. Quant à lui, malgré la douleur que lui causaient les larmes des parens et la situation de leurs enfans, il ne se permit aucune ruse, aucune faveur, aucune préférence. On lui fit avec adresse des propositions d'argent, on lui envoya des cadeaux ; il repoussa les propositions, il refusa les cadeaux, sans fierté, avec politesse. S'il eût cru pouvoir se permettre d'être utile à quelques-uns, c'eût été aux plus pauvres, à ceux qui n'étaient pas en état de lui prouver leur reconnaissance ; mais il réfléchissait qu'il ne pouvait en servir un sans nuire à un autre : il fallait toujours le même nombre d'hommes, et, en aidant à la libération de tel ou tel ; il aurait forcé à marcher tel ou tel autre qui, sans lui, aurait été exempt. Tout en gémissant, il croyait donc devoir

être impartial, inflexible dans ses fonctions. Cette inflexibilité de Georges était un perpétuel objet de dérision pour son cousin et sa cousine La Morinière, toutes les fois qu'ils se régalaient des beaux poissons, des grasses volailles, de l'excellent gibier, des paniers de vin muscat et autres qu'ils devaient à la générosité des conscrits libérés. Son oncle le docteur qui, en sa qualité de médecin, se prêtait parfois à délivrer aux fils de ses cliens des certificats de mauvaise santé, accusait son neveu Georges de dureté d'âme et d'insensibilité.

Georges n'était pas si inflexible pour la délivrance et le visa des passe-ports. Plusieurs fois il lui arriva d'en faire donner à des négocians dont les pièces n'étaient pas tout-à-fait en règle, mais dont les intérêts auraient été compromis par le moindre retard, à des jeunes gens qui n'offraient pas toutes les garanties requises par les décrets, mais qui étaient impatiens d'aller revoir des parens chéris ou une maîtresse

adorée. Comment l'intègre et scrupuleux Georges se permettait-il ces petites supercheries ? Il l'avait dit : jamais il ne se serait oublié jusqu'à mentir ; jusqu'à tromper pour son intérêt personnel... Mais pour les intérêts des autres... quand les choses lui paraissaient équitables, quand il lui semblait qu'elles ne pouvaient faire tort à personne, il se constituait en lui-même une espèce de tribunal intérieur où bien souvent la justice naturelle gagnait sa cause, même quand elle se trouvait en opposition avec la justice écrite. Il n'était pas d'ailleurs bien convaincu que cette obligation, assez oppressive à ses yeux ; de ne pouvoir aller d'un lieu à un autre sans un passeport, fût d'une utilité si importante pour l'état, qu'il fallût, dans toutes les circonstances, l'imposer dans toute sa rigueur, à tous les citoyens.

Quelques jours après la découverte à Paris, de je ne sais quelle petite conspiration, dont la nouvelle s'était répandue

dans les départemens par la voix retentissante des journaux, un homme se présente, non pas au bureau, mais au domicile de Georges : « Monsieur, » lui dit cet homme avec beaucoup de politesse, « dans » l'auberge où je me suis arrêté, j'ai entendu vanter votre obligeance; je suis » pressé; pourriez-vous me viser ou me » faire viser ce passe-port? » Georges, en jetant les yeux sur le passe-port, s'aperçoit qu'il n'est pas en règle; il le dit au voyageur; celui-ci était inquiet, pâle, tremblant. Georges portait sur sa figure l'empreinte de la bonté; encouragé par cet air de bonté, par le bien qu'on lui a dit du jeune employé, le voyageur croit que si Georges refuse de le servir, au moins il ne le trahira pas, et sur cette apparence souvent trompeuse d'une physionomie honnête, il a l'imprudence de se confier à un homme qu'il voit pour la première fois. C'est un écrivain, un écrivain politique échappé d'une prison d'état; il four-

nit à Georges des preuves de ce qu'il avance, preuves qu'il n'aurait pas osé montrer à d'autres; de nouveaux ordres sont donnés pour l'arrêter; mais, s'il obtient un visa sur son mauvais passe-port, il a bien moins à craindre d'être reconnu pendant la longue route qui lui reste à faire. Georges s'attendrit, réfléchit; il pense que voilà un homme qui a été détenu administrativement, c'est-à-dire arbitrairement, qui probablement n'est pas coupable, puisqu'on n'ose pas, qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas le traduire devant les tribunaux. Cet emprisonnement arbitraire lui rappelle les anciennes lettres de cachet dont il a entendu parler dans sa première jeunesse; il se décide. Il conduit l'étranger à sa mère, il le prie de l'attendre, il sort..... Il revient, et remet à l'étranger son passe-port visé. Dès les premiers mots qu'avait prononcés cet homme, Georges l'avait vu agiter dans ses mains un petit paquet enveloppé de papier, c'était un rouleau d'or. Frappé

de l'air honnête de Georges , le voyageur s'était ouvert à lui, avant de lui faire espérer un salaire et ne sachant même s'il devait l'offrir ; ému, transporté, après avoir obtenu ce qu'il demandait, il s'enhardit et prie son bienfaiteur d'accepter son rouleau comme un témoignage de sa reconnaissance. « Gardez votre or, » lui dit Georges avec un léger sourire ; « si je le prenais, je croirais » avoir fait une mauvaise action. »

Cependant la femme du sous-préfet se montrait de plus en plus aimable pour Georges ; elle l'avait attiré à ses soirées ; lorsque monsieur et madame allaient à la campagne, elle faisait inviter Georges par son mari. Comme elle se mêlait toujours des affaires de l'administration, quelquefois elle appelait Georges pour qu'il lui rendît compte de son travail ; bientôt les autres employés le plaisantèrent sur toutes les petites préférences que la dame avait pour lui. « Oh ! voilà qui est décidé, » lui disaient-ils ; « vous êtes en faveur. » — « C'est

» juste, » ajouta un jeune homme qui était un peu fat en se mirant ou plutôt en s'admirant dans une glace ; « chacun son tour. » Georges paraissait ne rien comprendre à ces railleries, et son innocence redoublait encore les ris. « Il est bien simple ! » se disaient-ils entre eux. Georges était toujours très-poli, très-respectueux avec la femme de son administrateur ; il crut remarquer que la dame avait une espèce de dépit de cet excès de respect, qu'elle s'en impatientait ; cette remarque lui fit comprendre enfin les plaisanteries de ses confrères. Georges aurait rougi de contribuer à tromper le bonhomme de sous-préfet ; il aurait cru manquer à toutes les lois de l'honneur et de la reconnaissance en osant lever les yeux sur la femme de celui auquel il devait sa place. Il redoubla de politesses et de respects, la dame redoubla de dépit ; à ce dépit succéda un froid dédain, et bientôt une espèce de haine. « Par-
» bleu ! » lui dit quelque temps après un

des employés, en se frottant les mains, « Vous êtes un bien bon camarade, » M. Dercy; touchez là; c'est moi qui » aurai les gratifications. »

« Tout à coup on apprend que l'empereur va traverser la ville; il n'y séjournera pas; mais il n'en faut pas moins que le sous-préfet, suivi de toutes les autorités, se trouve à l'entrée du faubourg pour complimenter sa majesté. Le bon magistrat n'avait pas un quart d'heure pour se préparer, et tout en marchant à la rencontre des voitures, il cherchait à rassembler quelques phrases en manière de harangue: il croyait y avoir réussi; mais à l'aspect de Napoléon qui ne descend pas de voiture, il se trouble, et après avoir dit, « Sire... » il reste court, la bouche béante et la main en l'air. L'empereur lui rit au nez et lui adresse brusquement quelques questions: « Combien votre sous-préfecture a-t-elle » envoyé de conscrits à l'armée? »—« Sire, » il y en a.... » et le sous-préfet s'arrête.

« Où en sont les travaux du nouveau canal? » — « Sire, je crois..... » — « Avez-vous des héritières riches dans votre arrondissement? » — « Mais, Sire.... » M. le sous-préfet n'avait pas là sa femme pour l'aider à répondre. Il continua de balbutier : « Sire..... » et de rester court. Le front de l'empereur s'obscurcit; les relais étaient attelés; les chevaux partirent au grand trot.

Tous les fonctionnaires qui avaient accompagné monsieur le sous-préfet avaient été témoins de sa confusion et du mécontentement de sa majesté. Comme il était bon homme, la plupart le plaignaient, quelques-uns cependant riaient sous cape. Il rentra dans sa maison avec autant d'humeur que l'empereur en avait manifesté. Pour la première fois, depuis bien des années, ce fut lui qui brusqua sa femme. Il déclara qu'il voulait faire des économies, des réformes; il disait qu'il était entouré de commis inexacts, peu capables, et

qui peut-être n'étaient pas tous inaccessibles à la corruption. Monsieur et madame se flattaient qu'un bon moyen pour eux de rester en place était de présenter au ministre quelques diminutions sur les frais de bureau : le ministre ne manquerait pas d'en informer sa majesté, qui peut-être oublierait le défaut d'éloquence de l'orateur pour ne considérer que la vigilance de l'administrateur. Ils passèrent tous leurs employés en revue : l'un paraissait à peine à son bureau et laissait la besogne en arrière, mais c'était le jeune commis à qui madame avait fait avoir une gratification ; un autre était suspect de quelques petits gains illicites, mais c'était le joueur de billard qui se laissait gagner par monsieur ; M. La Morinière n'avait pas une grande capacité, mais c'était un homme établi dans la ville, et madame La Morinière vendait à la femme du sous-préfet à crédit et bon marché ; Georges était exact, intelligent, intègre, mais n'était-il pas convaincu, ne

s'était-il pas vanté même d'avoir fait viser légèrement quelques passe-ports? on fit tomber sur lui tout le poids de l'indignation administrative : il fut réformé. Toutefois, pour ne pas trop le décrier, on eut la bonté de ne motiver son renvoi que sur la nécessité de faire des économies, et sur ce qu'il était le dernier admis dans les bureaux. Ah! si l'on eût su qu'il avait fait viser le passe-port d'un malheureux prisonnier d'état, aurait-on été si indulgent?

Georges avait été cruellement affecté, quand il s'était vu trompé dans l'opinion qu'il avait de la belle Élisabeth; que de consolations il avait trouvées près de sa mère! Il souffrit beaucoup moins lorsqu'il perdit sa place, et il n'en fut que plus sensible aux nouvelles consolations que cette tendre mère lui prodigua. C'était pour elle seulement qu'il craignait d'éprouver de la gêne; mais elle se montra si résignée à toutes les privations; elle était si heureuse, à ce prix, de voir son fils à tous les instans du

jour, de sortir avec lui quand elle le désirait, d'écouter les lectures qu'il lui faisait, de jouer avec lui, tous les soirs, sa petite partie de piquet! Georges ne regretta pas une aisance qu'il n'avait cherchée que pour sa mère.

Il éprouva bientôt un malheur plus fâcheux pour lui que tous ceux dont il avait été frappé; la vieille Marguerite mourut. Georges et sa mère pleurèrent amèrement cette fidèle domestique, cette véritable amie. Hélas! ce n'était pour Georges que le prélude d'un bien plus grand malheur... Deux mois après, il perdit sa mère... Elle expira dans ses bras, en le bénissant, en priant le ciel de donner à son fils la force de supporter sa perte : ces vœux ne furent point exaucés. Georges tomba dans un affreux désespoir.

Son oncle et ses cousins n'avaient pas manqué de verser des larmes à la mort de leur parente; mais bientôt ils trouvèrent que Georges, dans son chagrin, montrait

une grande faiblesse de caractère. « Qu'on » pleure sa mère, » disaient-ils, « c'est un » sentiment naturel, c'est un devoir; mais » doit-on se laisser trop aller à sa douleur? » doit-on s'y laisser aller trop long-temps? » Il faut être homme : ce sont de ces coups » inévitables contre lesquels on doit savoir » s'armer de courage et de fermeté. » Oh! que ces cœurs secs connaissent bien peu ce qui se passe dans les âmes comme celles de Georges! C'est précisément parce que ces malheurs sont inévitables, sont irréparables, qu'ils oppressent les cœurs aimans, bien plus et bien plus long-temps que les autres coups du sort. Qu'importe au sage, au philosophe, à l'homme de bien, la perte de tous ces avantages mensongers qui ne prennent pas leur source dans nos affections, de l'absence ou de la privation desquels nous pouvons toujours nous consoler par la tendresse des êtres que nous aimons et dont nous sommes aimés? C'est contre la perte de ces êtres si chers que tous nos efforts sont im-

puissans. Qu'il faut de temps à un bon fils , non point pour oublier sa mère , il s'en souviendra toujours , mais pour s'accoutumer à l'idée qu'il ne la verra plus ! Avec sa mère , Georges défiait le sort ; avec elle , toutes les peines de la vie , si cruelles , si pesantes pour les autres hommes , lui avaient été légères. Tout à coup , le voilà privé de son seul appui , de sa meilleure , de son unique amie. Sous quel terrible aspect se présentait le cercle des jours qui lui restaient à parcourir !

Rien ne l'attachait plus au pays qu'il habitait : il avait encore de l'amitié pour ses parens ; mais il en était peu chéri , il en était dédaigné. Il résolut de voyager. Il prit des arrangemens avec son honnête fermier , Claude Lallemand ; il rassembla une assez forte somme d'argent ; il la convertit en marchandises. Muni d'une assez bonne pacotille , il projetait de s'embarquer pour les États-Unis d'Amérique.

Il alla faire ses adieux à ses parens.
« Eh ! mais, mon pauvre ami, » lui dirent-ils,
« est-ce que tu es propre au commerce ? »
— « Tu vas t'achever. » — « tu vas te perdre. »
— « J'ai besoin de voyager, de me dé-
» placer, » leur répondit-il ; « je ne cher-
» che, en emportant des marchandises
» d'Europe, qu'à suppléer à l'insuffisance
» de mes moyens qui ne me permettent
» pas de faire les frais de longs voyages.
» Et que sait-on ? Je reviendrai peut-être
» riche. » — « C'est ce que je te sou-
» haite ! » — « Que le ciel t'entende ! » —
« Bon voyage ! »

Le 31 octobre 1812, Georges réalisa son projet, et partit du Havre pour Boston.

CHAPITRE VIII.

LA FAMILLE DE GEORGES PENDANT SON ABSENCE.

TROIS ans s'étaient écoulés depuis le départ de Georges ; que d'événemens s'étaient passés en France , pendant cet intervalle ! Il en était arrivé aussi d'assez importans dans la famille de Georges. Les accidens ordinaires de la vie , l'ardeur de nos passions , notre légèreté , notre inconstance sont des causes nécessaires de variations dans les projets et dans la situation de chaque homme en particulier. Lorsqu'à ces causes se joignent des troubles publics , de terribles guerres , nous sommes encore bien moins à l'abri des changemens. Est-il une famille en France sur laquelle les

événemens de 1814 et 1815 n'aient exercé quelque influence? L'oncle et les cousins de Georges n'habitaient plus leur petite ville : tous trois avaient été attirés successivement vers Paris, ce centre commun de toutes les ambitions.

La sensible Alexandrine Dégodet n'avait pas joui long-temps du bonheur d'être mariée, bonheur qui lui était venu si tard! Onze mois après son mariage, elle était morte en couches. On prétend que, pendant ce court espace de temps, le ménage n'avait pas toujours été très-heureux; cela n'empêcha pas M. Dupré de sangloter à la mort de sa femme. Bientôt, pour se distraire, il crut devoir jouer en homme qui entend bien l'art de vivre, de la fortune que sa femme lui laissait; il vendit sa charge et vint s'établir à Paris. Il loua un joli appartement dans le quartier du Palais-Royal, et mena une vie oisive et indépendante. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que cette fortune de sa femme,

assez considérable pour la province , était bien modique pour Paris. Il y a tant d'occasions de dépense dans la capitale pour un homme qui n'a rien à faire qu'à se divertir ! Le sage Dupré pensa qu'il lui fallait joindre quelques bénéfiques à son revenu ; il se fit agent d'affaires. Qu'est-ce que l'état d'agent d'affaires ? C'est un état d'invention moderne , qui se compose de plusieurs anciens états plus ou moins fameux , de celui de receveur de rentes que vulgairement on appelait des *grippe-sous* , de celui d'intendant de grande maison qui , suivant nos auteurs comiques , n'a pas toujours été synonyme d'honnête homme , de celui d'usurier et de solliciteur de procès ; c'est la ressource de plusieurs avoués qui ont vendu , quand ils ne sont pas nommés juges de paix. M. Dupré n'avait plus de clercs , il avait des commis ; ces commis ne travaillaient pas dans une étude , mais dans un bureau qui précédait le cabinet de monsieur. On voyait dans ce cabinet un

vaste secrétaire à cylindre, de grandes armoires, et sur leurs rayons, des cartons revêtus de maroquin rouge, étiquetés en lettres d'or, et portant chacun un titre différent : *affaires contentieuses, affaires administratives, correspondance, comptabilité, demandes à suivre, etc.* Il eut de nombreux cliens ; cependant, malgré les gros honoraires qu'il en tirait, et leurs fonds qu'il faisait valoir à son profit, il n'était pas encore content. Il se disait riche devant les autres ; quand il comptait avec lui-même, il se trouvait presque pauvre.

Dès la première restauration, M. La Morinière avait perdu sa place à la sous-préfecture. Un nouveau sous-préfet n'avait conservé aucun des anciens employés ; il ne voulait que des purs. Cet échec avait un peu tempéré l'ardeur que La Morinière avait montrée dans les premiers jours contre Napoléon ; il fit des imprudences, et déjà il était suspect de bonapartisme. Sa femme se plaignait de la stagnation du com-

merce , ils étaient fort gênés : madame fit banqueroute. Ils vinrent à Paris. Madame ouvrit, rue Vivienne, un riche et brillant magasin de modes; monsieur se fit courtier-marron? Qu'est-ce que l'état de courtier-marron? Encore un état d'invention moderne, mais qui ne se compose point d'anciennes professions, à moins que vous ne regardiez comme des professions, le métier de joueur et celui d'agioteur; sans cautionnement, sans patente, on joue les fonds des autres, et l'on joue pour son compte sans avoir de fonds. Le fils La Morinière, qui n'avait pas fait de très-bonnes études, mais que ses parens trouvaient plein d'esprit, s'avisa de composer des vaudevilles et des mélodrames en société avec d'autres jeunes gens. C'était lui qui était chargé de présider aux déjeuners à la suite desquels on travaillait, d'obtenir les lectures, d'assister aux répétitions, de visiter les journalistes et d'organiser les cabales; les autres associés faisaient le dialogue, les ti-

rades et les couplets. Sous l'empire, il avait esquivé la conscription ; il ne voulait point se battre pour un despote. Sous la restauration, il lui prit tout à coup une grande ardeur militaire ; il obtint, par une intrigue de sa mère auprès de la maîtresse d'un colonel à qui elle vendait des chapeaux, le grade de sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie légère. Ce fut un grand bonheur pour lui, avant de partir pour sa garnison, de se montrer dans les petits théâtres où il faisait jouer ses pièces, avec des moustaches naissantes, le col noir, le pantalon militaire, les bottes à éperons et une cravache à la main. Le père et le fils courtoisaient les demoiselles du magasin de modes ; madame La Morinière, fort indulgente pour les fredaines de son fils, se montra fort jalouse de son mari. A la suite d'une violente colère, et après avoir souffleté sa première fille de boutique, elle fut atteinte d'une maladie inflammatoire qui l'emporta. La Morinière multiplia ses affaires de bour-

se ; il y gagna , il y perdit ; le résultat était toujours à son avantage ; mais il dépensait tant ! Son fils lui mangeait tant d'argent ! Déjà deux fois il avait fallu se gêner pour payer les dettes du jeune sous-lieutenant.

Le docteur Dercy de Saint-Firmin avait précédé ses neveux à Paris ; il y avait si long-temps que sa femme lui disait qu'un homme comme lui n'était pas fait pour végéter à exercer la médecine en province ! il avait cédé son fonds à un jeune élève, et il était venu offrir les tributs de sa science aux malades de la grande ville. Malgré son talent, malgré sa réputation, les premiers temps furent mauvais ; il avait beau se montrer obséquieux, empressé pour les riches et pour les grands, humain, charitable pour les pauvres, ses nombreux confrères lui faisaient beaucoup de politesses et ne lui en soufflaient pas moins tous les malades. Madame, dont l'imagination était fertile en heureux expédiens, eut l'idée de fonder une maison de santé où elle rece-

vrait de riches pensionnaires; ce projet sourit beaucoup au docteur. On choisit un emplacement en bon air avec un joli jardin, à l'entrée d'un faubourg qui n'était pas trop éloigné du centre des affaires et des plaisirs; on comptait sur les riches provinciaux, sur les seigneurs étrangers, sur les dames allemandes, italiennes, hollandaises, qui auraient le malheur de tomber malades à Paris; on comptait même sur quelques dames des départemens qui entreprendraient secrètement le voyage de Paris. Madame Saint-Firmin se faisait une fête de présider aux honneurs d'une maison si bien composée. Quels égards les convalescens n'auraient-ils pas pour la femme de leur cher docteur! sans sortir de chez elle, elle jouirait de tous les agrémens de la vie. Le moment n'était pas favorable; déjà la capitale était menacée; les étrangers paisibles s'en éloignaient; des étrangers en armes s'en approchaient; les petites maîtresses n'avaient pas le temps de penser

à leurs maladies de langueur. Ce fut à cette époque même que le docteur Saint-Firmin se mit à rouler dans sa tête de grands projets d'ambition. Ce n'était plus cette science ingrate de la médecine qui devait le porter à la richesse et à la gloire; au milieu des événemens qui pressaient la France, et qui ranimaient à la fois de toutes parts l'esprit public et l'esprit de parti, M. Saint-Firmin se crut appelé à jouer dans le monde un rôle politique. Lors de la première occupation de la capitale par les troupes étrangères, le hasard vint servir assez heureusement sa vanité; quelques blessés furent placés dans sa maison; il y avait des Français et des étrangers. Le généreux Saint-Firmin prodigua également ses secours aux étrangers et à ses compatriotes. Ses neveux disaient malignement qu'il avait mis beaucoup de faste et d'ostentation dans ses soins, surtout envers les officiers russes. Y avait-il quelque chose de vrai dans leurs allégations? Ce qui est venu à notre con-

naissance, c'est que, pressé de saisir tous les moyens qui s'offraient de se montrer, et singulièrement curieux d'approcher les puissans de la terre, M. Saint-Firmin eut l'adresse de se faire présenter à l'empereur de Russie par les officiers qui avaient logé dans sa maison. Là, on vanta beaucoup son humanité, ses grandes connaissances, et même les grâces touchantes et vraiment philanthropiques de madame Saint-Firmin, si bien que l'autocrate de toutes les Russies ne crut pouvoir se dispenser de donner au docteur Dercy de Saint-Firmin, l'ordre de Saint-Vladimir de troisième classe. Oh! comme le cœur du modeste docteur se gonfla d'amour-propre! Quelle joie pour madame Saint-Firmin! Quel dépit pour MM. Dupré et La Morinière! Jusque-là, les opinions politiques du docteur n'étaient pas encore bien fixées, non qu'il fût une girouette, il cherchait seulement de quel côté il pouvait y avoir le plus d'avantage pour lui; le ruban rouge et noir

qu'on lui donna le droit de porter à sa boutonnière tourna ses opinions vers le royalisme. Il est vrai qu'elles changèrent un peu pendant les cent jours; mais elles reparurent dans tout leur éclat à la seconde restauration.

Ainsi, les trois parens de Georges étaient venus à Paris avec une fortune déjà faite, le docteur, par suite de vingt ans d'exercice en province, Dupré, par la mort de sa femme, La Morinière, par la banqueroute de la sienne: et tous trois ils trouvaient que Paris était un gouffre. Ils y gagnaient beaucoup d'argent, ils aspiraient à en gagner davantage, et ils se plaignaient de la dureté des temps.

A la fin de juin 1815, M. Saint-Firmin avait encore reçu quelques étrangers dans sa maison de santé. Parmi ces étrangers se trouva un officier anglais qui, l'année précédente, avait voyagé dans le midi de la France. Au nom du docteur, il lui demanda si, par aventure, il n'était point pa-

rent d'un monsieur Dercy, vieux banquier, qu'on disait riche de plusieurs millions, et qui habitait Marseille. M. Dercy de Saint-Firmin se rappela qu'un frère de son père, grand-oncle de Georges et de MM. Dupré et La Morinière, novice jésuite, à l'âge de dix-sept ans, en 1762, lors de la dissolution de l'ordre de Saint-Ignace, avait quitté la France, et que depuis, on n'en avait pas entendu parler : on le croyait mort. « Eh ! grand Dieu ! » se disait M. de Saint-Firmin, « ce riche banquier de Marseille » serait-il le petit novice de la compagnie » de Jésus, qui, plein d'un zèle apostolique, il y a cinquante-trois ans, est parti » pour aller aux Indes convertir à la foi les » infidèles, et qui au lieu de songer à gagner » des âmes au ciel, se serait avisé de tra- » vailler à se faire une grande fortune sur » la terre ? » Le docteur fut encore bien plus porté à s'informer, lorsqu'il apprit que le banquier était un vieux garçon. « Oh ! » si c'était lui ! Une fortune de plusieurs

» millions ! Si je calcule bien , il a soixante-
» dix ans ; nous n'attendrions pas long-
» temps. » Plus il causait avec l'Anglais , et
plus il se persuadait qu'en effet le banquier
de Marseille était son oncle le jésuite. « Ce
» monsieur Dercy , » disait le gentleman
à M. de Saint-Firmin , « est un original
» assez morose ; il ne voit que les gens qui
» ont affaire à lui ; il a long-temps fait le
» commerce , le commerce maritime ; il n'y
» a que trois ans qu'il a établi une maison
» de banque à Marseille. Dans ses momens
» de gaieté , qui sont assez rares , il ne ca-
» che pas qu'il était destiné à être profes-
» dans un ordre monastique ; mais qu'à la
» suite d'une aventure de jeunesse qui causa
» du scandale , il sentit tout à coup changer
» sa vocation. Cela n'empêche pas qu'il ne
» soit très-pieux , ou au moins très-dévot ;
» et , entre nous , je le soupçonne encore un
» peu jésuite. Je lui ai été adressé pour
» une lettre de crédit , et c'est de sa bouche
» que je tiens tous ces détails. » — « C'est

» lui ! n'en doutons pas, » s'écria Saint-Firmin, « un vieux garçon ! Malheureusement » nous sommes quatre têtes ; mais si ce » pauvre Georges avait fait naufrage !. Eh ! » s'il était possible d'amener le jésuite à » tester en ma faveur !... Enfin, je suis le » seul neveu ; les autres ne sont qu'arrière- » neveux. Certes, je me conduirai toujours » généreusement envers mes parens, sur- » tout envers ce bon Georges, ..., s'il revient. » Mais ne serait-ce pas une calamité » qu'une si belle fortune se trouvât partagée » avec des gens qui ne sauraient point en » faire un noble usage ? car les deux autres, » qui se moquent de Georges, valent moins » pour le cœur, et ne valent guère mieux » pour l'esprit. »

Le docteur ne crut point devoir prévenir ses neveux ; il résolut même de ne rien dire à sa femme dont il craignait l'indiscrétion. Mais il chercha et trouva bientôt à Marseille un correspondant : c'était un médecin dont il avait pris le nom et l'a-

dresse dans l'Almanach du commerce, et auquel, en qualité de confrère, il avait écrit sous le prétexte de lui faire ses complimens sur un ouvrage de médecine légale, récemment publié par l'Esculape des Bouches-du-Rhône. Dans le post-scriptum de cette première lettre, il avait prié son confrère de vouloir bien lui donner quelques renseignemens sur un riche banquier de sa ville, nommé Dercy. Par suite de cette correspondance, M. de Saint-Firmin fut bientôt hors de doute, et sut que le riche et vieux banquier de Marseille était en effet son oncle le jésuite. Aussitôt il s'empresse d'adresser à ce précieux parent une lettre touchante, pathétique, dans laquelle il se félicite d'avoir enfin retrouvé son cher oncle; il lui annonce que bientôt son épouse et lui se mettront en route pour aller à Marseille assurer ce cher oncle de leur profond respect, de leur tendre attachement, et lui prodiguer tous

les soins de la plus vive affection. Poste pour poste, le docteur reçut la réponse suivante :

« Mon cher neveu, je n'ai pas le moindre
 » désir de voir des figures d'héritiers. Ne
 » prenez pas la peine de venir à Marseille ;
 » vous en seriez pour les frais du voyage.
 » Souvenez-vous, et dites à mes petits-ne-
 » veux de se souvenir que je déshériterai
 » ceux de mes parens qui me feraient l'a-
 » mitié de me rendre visite. Votre oncle
 » bien affectionné, DOMINIQUE DERCY. »

« *P. S.* Je n'aime pas plus les lettres que
 » les visites. »

Le docteur ne fut tenté ni d'écrire de nouveau, ni de se mettre en route ; mais il entretint sa correspondance avec le médecin de Marseille. De temps à autre, celui-ci donnait à son confrère de Paris des nouvelles du cher oncle ; en général, elles se réduisaient à ce peu de mots : « La
 » santé de M. Dercy continue d'être fort
 » bonne. » L'honnête Saint-Firmin, con-

tinuait de garder le silence avec ses deux neveux et sa femme.

Le 17 septembre 1815, le docteur avait reçu le matin une lettre de son correspondant de Marseille, toujours dans le même style, et il l'avait gardée pour lui; le soir, en rentrant chez lui, il reçut une autre lettre, timbrée de sa petite ville; et, n'ayant aucun intérêt à cacher cette dernière, il passa au salon, où il trouva M. Dupré et M. de La Morinière jouant une partie d'écarté, tandis que madame Saint-Firmin brodait. Tous les pensionnaires convalescens s'étaient déjà retirés.

« Grande, grande nouvelle! » s'écria le docteur, « le niais est de retour en France! » — « Georges! » répondirent à la fois les trois autres personnages tout surpris. — « Lui-même. Il est débarqué à Bordeaux. » Il m'écrit de chez Claude Lallemand, » son fermier, qui lui a donné mon adresse, » et il sera demain à Paris. » — « Eh bien! » a-t-il fait fortune? » — « Concevez-vous

» un pareil homme? » reprit le docteur ;
« il emploie une grande page à exprimer
» tout le bonheur qu'il se promet à nous
» revoir : aucun de vous n'est oublié dans
» ses exclamations ; il fait des phrases fort
» touchantes sur votre malheur, mon ne-
» veu Dupré ; sur vos malheurs, mon ne-
» veu La Morinière. » — « Comment ! sur
» mon malheur ? » dit Dupré. — « Et quels
» malheurs ? » dit La Morinière. — « Eh !
» mais, apparemment, la faillite et la mort
» de madame La Morinière ; la mort de
» madame Dupré. » — « Ah ! vous avez
» raison. » — « C'est vrai. » — « Ma pau-
» vre femme ! » — « Chère Alexandrine ! »
Le docteur continua : « Il se fait un plai-
» sir d'embrasser votre fils, La Morinière.
» Il emploie deux autres pages à me par-
» ler des angoisses, des peines que lui ont
» fait éprouver, dans les pays lointains, les
» nouvelles des événemens qui ont agité la
» France, des espérances qu'il conçoit d'un
» meilleur avenir ; il peint avec transport

» le ravissement qu'il a éprouvé en tou-
» chant le sol natal après une si longue ab-
» sence; et puis de nouveaux regrets sur
» la mort de sa mère. C'est à merveille;
» voilà de très-beaux sentimens : et moi
» aussi j'aime ma famille et ma patrie, on
» le sait bien : mais il ne me dit pas un
» mot de la situation de sa fortune; il
» m'annonce qu'il est en parfaite santé, et
» il ne me marque pas s'il est riche ou s'il
» est pauvre. » — « La lettre est claire, »
dit La Morinière; « quand on ne se vante
» pas d'être riche, c'est qu'on est pauvre. »
— « Qu'est-ce qu'il vient faire à Paris? »
reprit Dupré. « Notre parenté nous a déjà
» causé une foule de désagrémens. Il a dis-
» sipé les trois quarts de son mince patri-
» moine, et le voilà qui va tomber à notre
» charge : j'en suis désolé, mais je ne puis
» rien faire pour mes parens. » — « Ni
» moi, » dit La Morinière; « mon mauvais
» sujet de fils ne me dépense-t-il pas assez
» d'argent à sa garnison? » — « Si vous

» m'en croyez, » dit Dupré, « nous lui
» ferons très-froide mine; qu'il se tire
» d'affaire comme il pourra. » — « Ah!
» mes chers neveux, » répliqua madame
Saint-Firmin, « est-il possible que vous
» songiez à mal accueillir un parent, un
» cher parent qui revient après un long
» voyage? Pourquoi ne pas se flatter qu'un
» hasard heureux, suppléant à son défaut
» d'intelligence, que des circonstances fa-
» vorables...? » — « Eh! ma chère tante, » re-
prit le ci-devant avoué, « il n'y a point de lia-
» sards, il ne peut pas y avoir de circonstances
» favorables pour ces idiots qui se piquent
» d'une façon de penser différente de celle
» de tout le monde, ou plutôt qui ne savent
» ni penser ni agir. » — « C'est ce que je
» crains, » répondit madame Saint-Firmin;
« cependant, j'avoue que ma sensibilité ré-
» pugne..... Enfin c'est mon neveu, c'est le
» neveu de mon mari..... c'est votre cou-
» sin..... Pouvons-nous lui fermer notre
» porte? » — « Ma foi!..... » Le docteur

s'était gravement recueilli pendant ce dialogue entre sa femme et ses neveux; il se leva et prononça d'un ton sentencieux :
« Faisons-lui bon accueil; c'est un devoir.
» S'il revient riche, nous aurons fait ce qui
» est convenable; s'il revient pauvre.....
» je crains bien que mes moyens actuels
» ne me permettent pas plus qu'à vous.....
» Mais, dans tous les cas, un bon accueil
» ne nous engage à rien. » Ces mots firent
une grande impression sur la famille, et il fut convenu que le lendemain on recevrait Georges avec amitié.

CHAPITRE IX.

RETOUR DE GEORGES.

LE désespoir où Georges avait été plongé par la mort de sa mère s'était changé avec le temps et par les distractions que lui avaient causées ses voyages, en un tendre souvenir qui était à la fois douloureux et plein de charmes. Dans la situation d'esprit plus tranquille où il se trouvait en arrivant en France, il avait en effet éprouvé, comme il le marquait dans sa lettre à son oncle, un grand bonheur à toucher le sol de la patrie, à se retrouver au milieu des Français; mais combien il avait souffert en voyant son pays gémissant sous les suites affreuses de la guerre et de deux invasions

en moins de quinze mois ! Puis , reprenant courage , « Notre patrie est opprimée » , se disait-il ; « mais elle n'est pas accablée , et » s'ous un sage gouvernement elle peut se » relever. »

L'honnête Claude Lallemand , son fermier , le reçut avec une franche amitié ; ce brave homme avait marié deux de ses filles , perdu sa femme , et deux fois ses récoltes et son habitation avaient subi la fureur d'une soldatesque étrangère ; maintenant il se confiait à la Providence ; il espérait réparer ses pertes , marier sa troisième fille , et même son fils qui commençait à l'aider dans ses travaux. Georges resta quelques heures dans sa petite ville. Que de changemens ! Il n'y reconnaissait presque plus personne ; toutes les autorités étaient renouvelées ; des hommes qu'il avait laissés adolescens , étaient établis ; de jeunes filles étaient devenues épouses et mères ; tous les vieillards et beaucoup de jeunes gens avaient disparu. Il demeura un quart d'heure en con-

temptation devant les fenêtres de la maison qu'il avait habitée avec sa mère; il voulait et il n'osait revoir son ancien appartement; enfin il entra, il obtint la permission de le visiter; il reconnut la chambre où long-temps il avait vu sa mère travailler, en prêtant une affectueuse attention à tous ses discours, et il sortit en fondant en larmes.

Dupré et La Morinière, décidés à bien recevoir Georges, auraient voulu aller l'attendre à la descente de la voiture publique; mais il y avait déjà trois ou quatre diligences établies sur la route de leur petite ville à Paris; Georges n'avait pas marqué par laquelle il viendrait. On avait résolu de se réunir chez le docteur: la journée s'avancait et Georges ne paraissait pas. Déjà on se livrait contre lui à quelques accès de mauvaise humeur. « Pourquoi écrire » qu'il viendra aujourd'hui, s'il n'en était » pas sûr? » — « Vous verrez que ce sera » lui qui, par quelque niaiserie, aura re-

» tardé la diligence. » Enfin La Morinière, qui s'était mis à une fenêtre, aperçut un jeune homme suivi d'un portefaix bien chargé et qui avait l'air de chercher le numéro d'une adresse. « Le voilà ! » s'écria-t-il ; aussitôt on s'empresse , on se trouve en présence de notre héros. Il se jette dans les bras de ses parens et les embrasse tour à tour ; il pleurait de plaisir, leur serrait les mains, les embrassait de nouveau ; ils répondaient à ces signes d'une véritable affection, le ci-devant avoué, avec une brusque cordialité qui ressemblait à de la franchise, le courtier-marron avec une douceuse câlinerie, le docteur en mêlant à sa sensibilité quelques airs de dignité protectrice. Madame de Saint-Firmin examinait Georges, et le trouvait changé à son avantage. Cependant au milieu de leurs témoignages de tendresse, on voyait percer une vive curiosité.

On monta au salon, et là, les questions commencèrent à se multiplier. « Ah ! vrai-

ment, » leur dit Georges, « j'en ai à vous
» raconter pour plus d'un jour. Mon voyage
» a été intéressant, instructif, mêlé de
» peines et de plaisirs, d'accidens et de suc-
» cès. » — « Bien ! bien ! » dit M. Dupré ;
« les succès, c'est ce que j'aime ! » A ce
mot de succès, les tendresses avaient redou-
blé, et les figures devenaient rayonnantes.
« Quel beau spectacle, » continua Georges,
« que celui des États-Unis ! c'est là, sui-
» vant moi, que la civilisation s'est avan-
» cée, et s'avance encore à grands pas vers
» son plus haut degré de perfection : elle y
» est pure et dégagée de tous les vices que
» le régime féodal, le fanatisme, l'intolé-
» rance et les superstitions religieuses ont
» enracinés dans notre vieille Europe. » —
« Ah ! sans doute, » dit le docteur d'un air
capable ; « les États-Unis ! c'est le beau idéal
» de la philosophie presque réalisé ; mais
» après ? qu'as-tu fait dans ce pays civilisé
» jusqu'à la perfection ? » — « Oh ! je n'y
» suis pas toujours resté ; je me suis en-

» foncé dans l'intérieur des terres ; j'ai vi-
» sité les peuplades des Indiens, des sau-
» vages. » — « Vous avez vu des sauvages ! »
dit madame Saint-Firmin ; « ah ! que vous
» êtes heureux ! je voudrais bien en voir ! »
— « C'est là, » reprit Georges, « que l'homme
» s'est montré à moi dans l'état le plus voi-
» sin de l'état naturel. Eh bien ! il y a tout
» à la fois de quoi gémir et de quoi s'ho-
» norer d'être homme ; on reconnaît dans
» ces pauvres gens un terrible et impérieux
» entraînement vers les passions ; on recon-
» naît que tous sont susceptibles de bien-
» veillance, de générosité, de reconnais-
» sance. » — « Oui, » dit le docteur, « c'est
» ce que nous lisons dans toutes les rela-
» tions des voyageurs : s'il faut les en croire,
» les sauvages sont tantôt des dieux, tantôt
» des diables ; mais allons au fait. » — « Oui,
» allons au fait, » dit La Morinière ; « dans
» ce pays si bien civilisé, il y a un grand
» commerce, un commerce toujours avan-
» tageux pour un Européen qui arrive avec

» une pacotille. » — « C'est cela, » dit M. Dupré ; « que nous rapportes-tu ? » — « Oh ! de bien belles choses ! c'est-à-dire, » ajouta Georges en souriant, « des bagatelles, mais qui plairont, j'espère, à chacun de vous ; car j'ai mis de l'intention et du discernement dans mon choix. Je rapporte deux beaux perroquets, parlant anglais et français, pour ma chère tante ; des armes de sauvages pour le cousin La Morinière, dont il pourra faire cadeau à son fils le militaire ; des objets d'histoire naturelle fort curieux, pour mon oncle le docteur ; quant à toi, mon cher Dupré, j'étais en peine de choisir ce qui te conviendrait ; mais enfin, j'ai trouvé un petit livre, fort rare, et que je me suis amusé à traduire : c'est un traité de morale composé à Boston, par un quaker, à l'usage des *Attorney* : *Attorney*, en anglais, veut dire procureur ou avoué. » — « Que le diable t'emporte avec tes beaux cadeaux ! » dit Dupré,

« je ne suis plus avoué, je n'ai pas besoin » de ton livre. » — « Paix donc ! » dit le docteur ; « laissez parler Georges. » — « Oui, sans doute, » reprit madame Saint-Firmin ; « moi je déclare que je reçois » avec beaucoup de reconnaissance ses » deux perroquets. » — « Mais, encore une » fois, venons à l'essentiel : ta pacotille ? » — « Oui, ta pacotille ? » dirent les quatre personnages en rapprochant leurs fauteuils de celui de Georges. « Qu'en as-tu » fait ? » — « A-t-elle bien fructifié ? » — « En as-tu tiré de l'argent ou des marchan- » dises ? » — « En un mot, qu'est-elle de- » venue ? » — « Ce qu'elle est devenue?... » ma foi, rien du tout. » — « Comment ? » — « Au bout de six mois elle était perdue. » — « Perdue ! » — « Oh ! tout-à-fait. D'a- » bord, pendant la traversée, le subré- » cargue du navire me fit entendre que, si » je voulais, j'en pourrais faire entrer une » partie en contrebande : je ne le voulus » pas. A peine débarqué, j'eus le malheur

» de m'associer avec un fripon , car il y en
» a partout , même dans les pays les mieux
» gouvernés ; celui-ci m'emporta la moitié
» de mon avoir. On me conseillait de le
» poursuivre ; mais je pensai que je pour-
» rais bien mieux employer mon temps
» dans un pays si nouveau pour moi , et si
» curieux à observer. Un autre fripon... ,
» bien pis qu'un fripon ! me proposa un gros
» bénéfice , si je voulais troquer ce qui me
» restait contre une cargaison de noirs
» que je pouvais expédier sur-le-champ
» pour une colonie anglaise. Ah ! grand
» Dieu ! moi ! me mêler de cet horrible
» trafic ! Enfin , je trouvai un brave
» homme.... oh ! c'était un bien honnête
» homme celui-là ! avec qui je fis une nou-
» velle association ; mais les circonstances
» lui furent contraires ; il avait une nom-
» breuse famille ; il était dans la peine ;
» moi , j'étais seul et sans besoins. Avec
» beaucoup de ménagemens , je parvins à
» le tirer d'embarras en sacrifiant tous mes

» intérêts. J'éprouvai une grande jouis-
» sance à le voir heureux, et heureux par
» moi. » — « Et tu n'as pas réfléchi que tu
» te trouvais toi-même sans ressource? »
— « Pas précisément sans ressource. Il
» m'est resté encore assez pour faire mon
» voyage vers la source du grand fleuve,
» voyage qui a tant satisfait ma curiosité.
» C'est en me détournant du fleuve que
» j'ai vu les peuplades indiennes. De retour
» à Boston, j'ai reconnu qu'avec un peu
» d'instruction, un homme est toujours sûr
» de ne point être embarrassé; je savais
» assez bien l'anglais, j'ai donné des leçons
» de langues anciennes, de géométrie, de
» dessin; j'ai gagné assez pour vivre, pour
» payer mon passage de retour, et me
» voilà. » — « Ainsi, tu reviens sans le sou? »
— « Oh! sans le sou. Si Claude Lallemand
» ne m'avait pas fait quelques avances, je
» ne sais pas si j'aurais pu arriver jusqu'à
» Paris. » A ces derniers mots, tous les
fauteuils s'éloignèrent, tous les fronts se

rembrunirent. « J'en étais sûr, » dit M. La Morinière en se penchant à l'oreille de madame Saint-Firmin ; « croyez-vous » encore qu'il soit changé à son avantage? » — « Toujours le même ! » dit Dupré ; et il murmura entre ses dents le fatal nom de niais, pas assez bas cependant, pour qu'il ne fût point entendu de Georges et des autres qui, cette fois, ne s'empressèrent pas de lui imposer silence. Georges réprima promptement un mouvement de vivacité dont il n'avait pas été maître ; puis il dit avec douceur au ci-devant avoué : « Ah ! mon » cousin Dupré, ne troublons pas par une » querelle la première entrevue que j'ai » avec mes parens, après une si longue » absence. » — « C'est qu'il est vraiment » inconcevable, » reprit l'ancien employé à la sous-préfecture, « qu'un homme se » conduise avec autant d'insouciance et de » légèreté ! » Madame Saint-Firmin prit la parole, et dit à Georges, qu'en effet, lorsqu'il était parti, on pouvait lui pardonner

d'avoir la simplicité du jeune âge ; mais qu'à vingt-neuf ans passés, un homme ne devait pas agir en écolier. Puis, avec beaucoup de politesse, elle lui demanda si, en arrivant à Paris, il avait eu la précaution de se pourvoir d'un logement. Georges répondit qu'il n'y avait pas pensé. « C'est fâcheux, » reprit la dame ; « car je ne sais si je pourrai vous loger ; nous avons tant de pensionnaires pour l'instant dans notre maison de santé..... » — « Que cela ne vous inquiète pas, » dit Georges ; « grâce au ciel, la ville est bonne. » Toutes ces brusqueries envers le pauvre voyageur n'étaient rien auprès du sermon dur, sévère, qu'avec beaucoup d'orgueil lui adressa M. Dercey de Saint-Firmin, son oncle et son ancien tuteur. Cet ancien tuteur termina son discours, en exprimant avec beaucoup de regret à Georges qu'il aurait tort de compter sur lui. « Oh ! non, » répétèrent tour à tour les deux cousins ; « ne compte pas sur nous. » — « Mes chers parens, » reprit Georges

avec bonté, « je serais bien fâché de vous
» être à charge; mais rassurez-vous, il me
» faut si peu de chose. Hélas! je n'ai plus
» ma mère! ce qui me reste de mon patri-
» moine me suffira pour vivre aussi heureux
» que je peux l'être. »

Ce ton de bonté, de modération ne désarma point la colère des parens. Les brusqueries, les réprimandes continuaient, lorsque la femme de chambre de madame Saint-Firmin introduisit dans le salon un jockey vêtu d'une brillante livrée qui demandait M. Georges Dercy. « Ah! c'est toi,
» Jacques? » lui dit Georges. — « Oui,
» monsieur Dercy, » répondit le jockey;
« c'est moi qui viens de la part de M. le
» comte Dharville savoir si vous êtes ar-
» rivé en bonne santé, et vous demander
» si vous voulez que demain il vienne vous
» voir, ou si vous aimez mieux aller le trou-
» ver à l'hôtel de M. le marquis. » A l'aspect du jockey en livrée, à ces noms de comte et de marquis, les reproches et les

témoignages de courroux contre Georges s'étaient, pour ainsi dire ; arrêtés sur les lèvres de ses chers parens. « Jacques, » dit Georges sans faire attention au changement d'humeur qui s'était subitement opéré dans l'âme ou au moins sur la physionomie des autres, « dis à Dharville que demain j'irai » lui demander à déjeuner; aussi-bien se- » rais-je embarrassé de lui donner mon » adresse ; car je ne sais pas encore où je » logerai. » Le jockeyi sortit. « M. le comte » Dharville! » s'écrièrent presque à la fois l'oncle et les cousins de Georges ; « serait-ce » un parent du marquis Dharville qui a tant » de crédit, une si grande part dans la con- » fiance du monarque? » — « C'est son » fils. » — « Son fils! » — « Oh ! oh ! » — « Tu le connais? » — « Nous avons fait la » traversée ensemble. Nous sommes venus » tous les deux en poste jusqu'à Orléans. » Là, j'ai pris place dans une voiture pu- » blique pour me rendre chez Claude Lal- » lemand ; Dharville a continué sa route

» pour Paris, où je lui avais dit que j'arri-
» verais aujourd'hui. » — « Tu es venu en
» poste avec le fils du marquis Dharvil-
» le? » — « C'est mon ami. » — « Ton
» ami! » — « Intime. » A l'instant, les fau-
teuils se rapprochèrent et toutes les figu-
res reprirent leur joyeuse et bienveillante
expression. « Eh! comment se fait-il que
» tu sois devenu l'ami intime du jeune
» comte Dharville? » — « Oui, racontez-
» nous cela, mon bon Georges, » dit ma-
dame Saint-Firmin d'un ton caressant. —
« Sous l'empire, » dit Georges, « ne comp-
» tant plus sur le rétablissement de l'an-
» cienne monarchie, la famille de mon cher
» Dharville avait voulu qu'il prît du service.
» On lui avait proposé une place de cham-
» bellan; il avait mieux aimé être militaire.
» En 1814, offusqué de la vue des étran-
» gers qu'il venait de combattre si vaillam-
» ment, il avait demandé à son père, déjà
» en grande faveur, la permission de voya-
» ger. Après avoir parcouru l'Italie, une

» partié de l'Allemagne, l'Angleterre, il
» eut la fantaisie de visiter les États-Unis.
» Il vint loger à Boston, dans le même
» hôtel que moi. Il y avait eu entre nous
» un échange de civilités amicales, quoique
» sa fortune et ses goûts semblassent devoir
» nous éloigner d'une grande liaison; je ne
» suis pas riche, et les plaisirs du monde
» qui ont beaucoup d'attraits pour lui, en
» ont fort peu pour moi; mais en voyage il
» est si doux de rencontrer un compatrio-
» te!.... Une de ces maladies contagieuses
» trop fréquentes en Amérique, et fatales
» surtout pour ceux qui ne sont pas accli-
» matés, se déclara dans Boston. » — « Je
» sais ce que c'est, » dit le docteur d'un air
important, « le *Typhus endémique*, vulgai-
» rement la fièvre jaune. » — « Dharville
» en fut atteint. La crainte empêchait que
» tous les malades obtinssent les soins né-
» cessaires; je lui prodiguai les miens.
» Je m'établis le jour et la nuit à son chevet;
» j'eus le bonheur de le sauver; mais à

» peine était-il hors de danger que moi-
» même je tombai malade. Mon cher
» Dharville devint à son tour ma garde
» et mon médecin ; il ne me quitta pas un
» instant. Il avait bien plus de mérite à me
» prodiguer ses secours, que je n'en avais
» eu à lui donner les miens : j'étais robuste
» et bien portant, quand je le soignai ;
» lorsqu'il me consacra tous ses momens, il
» était faible et à peine convalescent. Je
» guéris. Vous sentez quelle vive et pro-
» fonde amitié cette conduite réciproque
» fit naître dans nos âmes ! nous nous ju-
» râmes de nous aimer toujours ; et rien,
» j'ose l'assurer, ne pourra nous affranchir
» de nos sermens. Si la différence de nos
» fortunes, de notre situation dans la so-
» ciété, de notre genre de vie ne nous per-
» met pas de nous voir souvent, au moins
» savons-nous que chacun des deux peut
» compter sur l'autre. S'il n'y a pas sym-
» pathie entre nos goûts, il y a sympathie
» entre nos cœurs : je ferais tout pour

» Dharville, et Dharville ferait tout pour
 » moi.» — « Oh ! comme c'est touchant ! »
 dit madame Saint-Firmin. — « Fort tou-
 » chant ! » dit Dupré. — « On ne peut
 » pas plus touchant ! » dit La Morinière. —
 « Que ne nous apprenais-tu donc tout de
 » suite, » ajouta Dupré, « que tu avais une
 » liaison aussi brillante ? cela vaut une for-
 » tune. Jamais il n'y eut de pacotille aussi
 » précieuse que cette intéressante ami-
 » tié. » — « Mon neveu Georges, » dit le
 docteur avec prétention, « j'aime à vous
 » voir fonder ainsi vos amitiés sur des
 » vertus mutuelles. Oui, mon cher pupille,
 » je reconnais avec joie le fruit des le-
 » çons que je me suis plu à vous don-
 » ner. » — « Eh ! mais, mon cher Georges, »
 dit madame Saint-Firmin, « je suis bien
 » contrariée que vous n'ayez pas indiqué
 » votre adresse chez moi à M. le comte
 » Dharville ; car il faut absolument que je
 » trouve le moyen de vous loger ; je ne peux
 » pas consentir à ce que vous alliez dans

» un hôtel garni. Écoutez; pour ce soir je
» vous ferai dresser un lit dans mon sa-
» lon; demain un gros milord que mon
» mari a guéri du spleen, reprend la route
» de Londres, et je vous propose son ap-
» partement. Je serai si flattée de recevoir
» chez moi votre ami, le fils de M. le mar-
» quis Dharville! » — « Grand merci,
» chère tante, » dit Georges en souriant,
« j'accepte. » Que de douces paroles on
prodiguait à Georges! « Ce cher cousin! » —
« Notre bon Georges! » — « Quel bonheur
» de le revoir! » — « Voilà un beau jour
» pour nous! » — « Mes amis, » s'écria le
» ci-devant avoué, il faut que le jour de
» demain lui ressemble. Je suis si jaloux de
» célébrer l'heureux retour de mon cher
» cousin!.... faites-moi le plaisir de venir
» tous dîner demain chez moi, en famille,
» entre nous, sans façon. » — « Volontiers, »
répondirent tous les autres. — « Ah! on a
» beau chercher à se distraire en fréquen-
» tant le monde, il faut toujours en revenir

» à ses parens : ce n'est qu'en famille qu'on
» peut s'épancher en toute confiance.»

Georges ne réfléchit point sur les motifs qui lui rendaient la bienveillance de ses parens, il était vivement touché; il accepta l'invitation de Dupré, il accepta le logement que lui offrait madame Saint-Firmin. On passa gaiement la soirée; mais surtout on y déploya beaucoup de sensibilité; on se sépara en se faisant de tendres adieux. « Comptez sur moi, » disait Georges à ses cousins. — « Et toi, mon cher Georges, » répondaient les cousins, « compte à jamais » sur nous! »

CHAPITRE X.

GEORGES SOLLICITE POUR SES PARENS.

ON ne peut se figurer toutes les petites attentions que madame Saint-Firmin eut pour son cher neveu. Tous les domestiques de la maison de santé avaient été mis en réquisition pour lui ; il était mieux soigné qu'un malade.

Le lendemain, à peine Georges était-il habillé, qu'il reçut la visite de son cousin La Morinière. Avec beaucoup d'intérêt La Morinière demanda comment Georges avait passé la nuit ; puis, allant tout d'un coup au fait, il lui dit que le matin même, en se réveillant, et pensant avec délices au bonheur de revoir son cher cousin Georges,

il lui était venu une excellente idée pour son fils le sous-lieutenant. « Tu sauras, » continua-t-il, « que c'est un charmant » sujet que mon fils. Il m'écrit de sa » garnison qu'il va y avoir incessamment » une lieutenance disponible dans son ré- » giment. Si tu voulais nous donner un » coup d'épaule, je suis sûr que nous l'ob- » tiendrions. Tu en dirais un mot à ton » ami, M. le comte Dharville ; M. le » comte en parlerait à son père, M. le » marquis ; M. le marquis en parlerait à » son Excellence le ministre de la guerre ; » et voilà mon fils nommé ! » Georges, sans hésiter, promit ses bons offices à son cousin. « Mais le temps presse, » reprit La Morinière. — « Eh bien ! ce matin même... — « Oh ! que tu es bon ! »

Ils en étaient là, lorsque Dupré arriva ; il venait aussi faire sa petite visite du matin à son cher cousin Georges. Après les plus affectueuses politesses, il prit Georges à part, et lui dit : « Tu as dû être

» bien étonné , bien affligé , mon cher
» cousin , mon cher ami , toi si délicat , si
» jaloux de l'honneur de la famille , de me
» voir exercer un métier comme celui d'a-
» gent d'affaires. Que veux-tu ? Les cir-
» constances.... J'aspire à en sortir. Oui ,
» je veux rentrer dans les tribunaux ; mais
» honorablement.... Cette nuit , ne dor-
» mant pas et rêvant à toi , j'ai pensé
» qu'un des greffiers du tribunal de pre-
» mière instance était bien vieux ; un
» greffe ! Cela me conviendrait à merveille ;
» je vendrais mon cabinet ; avec le prix et
» les bénéfices de mon nouvel état , je me
» trouverais tranquille et fort à mon aise ;
» conçois-tu ? » — « Oui. » — « Eh bien !
» tu peux m'y servir : obtiens-moi la pro-
» tection de ton ami le comte Dharville. »
— « Eh ! mais , dit Georges en riant , que
» peut-il y avoir de commun entre Dhar-
» ville et une place de greffier ? » — « Le
» marquis Dharville son père n'est étran-
» ger à rien de ce qui se fait ; il peut tout

» ce qu'il veut, dans toutes les parties de
» l'administration ; un mot de lui au pro-
» cureur général, un autre dans les bureaux
» du ministère de la justice, et je suis
» greffier : me promets-tu d'en parler à
» ton ami ? » — « Oh ! de tout mon cœur. »
— « Brave garçon ! » dit Dupré, les larmes
aux yeux, et serrant la main de Georges
avec tendresse.

Le docteur parut : il venait à son tour
s'informer de la santé de Georges. Il fut
un peu surpris d'avoir été devancé dans
ses politesses par ses deux autres neveux.
On passa dans l'appartement de madame
Saint-Firmin. Georges, qui n'y mettait point
de mystère, renouvela en présence de son
oncle et de sa tante la promesse de servir,
le matin même, ses deux cousins. « Eh !
» quoi ! déjà , messieurs ! » dit le doc-
teur, avec un air de reproche, à La
Morinière et à Dupré, « déjà vous êtes
» accourus pour solliciter le crédit de no-
» tre bon Georges ? Vous êtes prompts.

» Ah ! de grâce, laissez-lui le temps de
» respirer. Et moi aussi, j'ai songé à tous
» les avantages qui peuvent résulter de
» l'honorable amitié qu'il a contractée ;
» mais ce n'est pas pour moi que j'y ai
» songé, c'est pour lui. Il faut que, par
» l'intervention de son ami, notre bon
» Georges obtienne quelque place majeure
» dans l'administration.» — « Voilà ce que
» c'est, » dit madame Saint-Firmin, « et
» dès que notre cher neveu sera placé,
» rien de si facile que de faire avoir à
» mon mari la confiance de son ministre. »
— « Ma femme, ma femme, » reprit le
docteur, « n'imites donc point ceux que je
» me permets de blâmer ; je ne sollicite
» rien pour moi ; je ne suis pas habitué à
» courir après les malades. Je connais le
» cœur de Georges ; qu'il soit placé d'a-
» bord ! et ensuite... Vous pouvez tous être
» tranquilles : jamais il n'oubliera ses pa-
» rens. » — « Oh ! non, » dit Georges,
« je serai trop heureux de vous rendre

» service, et puisque cela fera plaisir à
» mon oncle, après m'être occupé de vous
» je m'occuperai de moi. Au fait, je ne
» peux plus guère songer à faire valoir ma
» terre; ce brave Claude Lallemand a be-
» soin de s'y refaire des deux pillages qu'il
» a essayés en moins de quinze mois, et
» je ne veux pas vivre en oisif. A tantôt;
» je cours chez Dharville. Ne m'attendez
» pas, ma chère tante; je me rendrai de
» mon côté, à cinq heures, chez le cousin
» Dupré, et j'espère vous apporter de bon-
» nes nouvelles. »

M. Dupré avait pris beaucoup de soins pour bien traiter son cousin Georges. Ils ne devaient se trouver que cinq à table; le couvert avait été mis dans le cabinet de l'agent d'affaires; l'argenterie, le linge étaient de la plus grande propreté; trois verres de cristal de diverses dimensions brillaient devant la place de chaque convive; les vins d'entremets et de dessert étaient rangés sur une console; deux bou-

teilles de champagne rafraîchissaient dans des seaux remplis de glace. Le dîner avait été commandé à un habile restaurateur du voisinage; en traversant le salon, on voyait un joli dessert dressé d'avance sur une table. M. Dupré avait donné congé pour toute la soirée à ses commis.

A cinq heures précises, toute la famille était réunie, excepté Georges; c'était cependant pour le revoir plutôt que chacun s'était piqué d'être exact. Cette fois, on se gardait bien de l'accuser. « Oh ! il aura été » sans doute retenu par des affaires fort » importantes. » — « Peut-être par les » nôtres. » Chacun se mit à faire son éloge. « Qu'importe que dans son voyage, » il n'ait pas déployé le génie du com- » merce, s'il parvient à se pousser dans » les places ? » — « Je vous l'ai toujours dit : » le niais n'est pas si niais que vous le » pensiez. » — « Il faudra voir, » dit le docteur; « s'il veut m'écouter, il peut faire son » chemin. » — « Et nous être fort utile, »

dit madame Saint-Firmin. » — « Paix donc !
 » ma chère..... A vous entendre , il sem-
 » blerait que j'eusse besoin de la protection
 » de Georges. » — « Je ne dis pas cela ;
 » mais c'est un excellent jeune homme. »
 — « Oui ! excellent ; mais il ne vient pas. »
 — « L'heure se passe. » — « Il va trouver
 » le dîner froid. » — « Nous ne pouvons
 » pas nous mettre à table sans lui. » —
 « Fi donc ! moi , je déclare que je n'aurai
 » d'appétit que lorsque je le verrai. » —
 « Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'acci-
 » dent. » — « Vous me faites frémir. » —
 « Ah ! il faut espérer... » — « Cependant... »
 Alors chacun , à qui mieux mieux , s'em-
 pressa de témoigner son inquiétude ; enfin
 Georges parut , et l'inquiétude fit place à
 la joie. « Qu'on serve à l'instant , » dit Du-
 pré au garçon du restaurateur.

« Pardon , pardon , mes chers parens , si
 » je m'e suis fait attendre , » dit Georges
 en s'essuyant le front , « j'ai bien couru...
 » C'est pour vous... J'avais tant à cœur de

» ne point mériter vos reproches. » — « Des
» reproches ! nous ! jamais ! » dit La Mo-
» rinière. » — Allons, vite à table, » dit
Dupré, « tout en dînant, nous causerons,
» et ensuite nous passerons joyeusement la
» soirée tous ensemble.

Le festin fut rapidement servi. « Je crois
» pouvoir me flatter, » dit Georges, « de m'ê-
» tre conduit en bon parent et en honnête
» homme. » — « Oh ! nous n'en doutons pas.
» Où en sommes-nous ? Feras-tu mon fils
» lieutenant ? » — « Te devrai-je d'être
» greffier ? » — « Vous allez voir. » —
« Mon Dieu, messieurs, que vous êtes im-
» patients ! » dit le docteur d'un ton iro-
» nique » — « Notre ami Georges lui-même
» ne s'est-il pas montré impatient de nous
» servir, » dit Dupré ; « un peu de Madère
» après la soupe, mon cher cousin. Eh
« bien ! nous t'écoutons » — « Il était
» temps, » reprit Georges, « de réclamer
» le crédit du marquis Dharville ; il est
» nommé à une ambassade, une ambassade

» très-importante dans le Nord , et il part
» cette nuit. » — « Ah! diable! » — « Fâ-
» cheux contre-temps! » — « Attendez : son
» fils reste à Paris. » — « Ce n'est pas la
» même chose. » — « Pardonnez-moi : mon
» cher Dharville! c'est bien le meilleur
» cœur! l'homme le plus obligeant! D'a-
» bord, il a voulu me présenter à son père;
» cela m'a gêné; cela m'a embarrassé; mais
» j'ai pensé à vous, et j'ai repris courage.
» On m'avait dit que le marquis Dharville
» était plein de morgue, très-vain de sa no-
» blesse et fort imbu des anciens préjugés;
» je l'ai trouvé très-affable; il m'a remer-
» cié des soins que j'avais donnés à son cher
» Dharville pendant sa maladie; il m'a
» dit qu'il voyait avec plaisir notre amitié,
» qu'il approuvait tout ce que son fils fe-
» rait pour moi pendant son absence, et
» que Dharville pouvait hardiment se ser-
» vir de son nom pour m'être utile. » —
« C'est enchanteur. » — « Te voilà lancé. »
— « Nous voilà lancés. » — « Un peu de

» ces filets de perdreau, » dit Dupré, « et
» continue, mon cher Georges! » — « Alors,
» moi, j'ai cru devoir sur-le-champ m'em-
» ployer pour vous, et j'ai raconté au père
» de mon ami les désirs de mon cousin La
» Morinière pour son fils, ceux de mon
» cousin Dupré pour lui-même. Le mar-
» quis a souri, et de l'air le plus gracieux,
» vous êtes un bon parent, m'a-t-il dit. Il
» a fait venir un secrétaire; il a dicté
» deux lettres, l'une pour un chef des
» bureaux de la guerre, l'autre pour un
» homme très - puissant au ministère de
» la justice. Mon ami Dharville m'a pro-
» posé de m'accompagner près des per-
» sonnes auxquelles je porterais les deux
» lettres, afin d'appuyer, par sa présence
» et ses discours, les recommandations de
» son père, et nous nous sommes mis en
» route pour les deux ministères. » —
» Voilà ce qui s'appelle de l'activité, du
» dévouement. » — « Servez donc du vin de
» Bordeaux à mon cousin : après? qu'avez-

» vous fait au ministère de la justice? » —
« Nous avons commencé par les bureaux
» de la guerre. » — « Ah! » — « Est-il ai-
» mable et bon! » s'écria La Morinière?
« Eh bien! qu'avez-vous fait dans les bu-
» reaux de la guerre? » — « Nous avons ac-
» quis la certitude qu'en effet il y aurait
» bientôt une lieutenance vacante dans le
» régiment de ton fils. » — « J'en étais sûr :
» mon fils était bien instruit. » — « Mais,
» en même temps, avec beaucoup de po-
» litesse, on nous a fait voir que, si on le
» nommait, ce serait un passe-droit. » —
« Eh bien! est-ce qu'une pareille considé-
» ration aurait empêché M. le comte Dhar-
» ville d'insister sur la recommandation de
» son père? » — « Oh! mon Dieu, non ;
» Dharville a tant d'amitié pour moi! puis,
» il est si étourdi : il voulait aller jusqu'au
» ministre, lui parler; le premier commis
» lui faisait entendre qu'en prenant cette
» route, il pourrait réussir. C'est moi qui
» l'en ai détourné. » — « Comment! c'est

» toi ? » — « Oúi ; j'ai pensé que tu ne vou-
» drais pas que ton fils dût son grade à
» une injustice. » — « Parbleu ! je t'ai de
» belles obligations : je savais bien que ,
» par ancienneté , ce n'était pas à mon fils
» que le grade était dévolu : je te remercie
» de tes scrupules ; je n'en avais pas, moi.
» Qui va-t-on placer là ? Quelque officier à
» la demi-solde.... un homme très-dange-
» reux , peut-être ? » — « Ah ! si ! mon ne-
» veu La Morinière , » dit le docteur. « Moi ,
» j'approuve beaucoup la délicatesse de
» Georges : elle lui fait honneur. » La Mo-
» rinière , sans répondre , se mit à manger
avec autant d'humeur que de voracité. —
« Oui , beaucoup d'honneur , » dit Dupré ;
« mais poursuis : il me tarde d'arriver avec
» toi et ton ami Dharville au ministère de
» la justice. » — « Oh ! là , nous avons encore
» été bien mieux reçus. A la lecture de la lèt-
» tre du marquis , on n'a pas attendu que
» j'expliquasse ma demande : sachant que
» je venais parler en faveur d'un ancien ju-

» risconsulte, on m'a offert quelque chose
» de bien plus beau que ce que tu dési-
» rais, et je me suis empressé d'accepter. »
— « En vérité! et quoi donc? » — « Une
» place de juge au tribunal de première in-
» stance de notre petite ville. Moi, j'ai
» pensé qu'il te serait infiniment agréable
» de reparaître dans notre ville avec un ti-
» tre aussi digne de considération; et, dès
» que tu auras donné les renseignemens né-
» cessaires, qu'on aura pris les informations
» d'usage, je te garantis que tu seras nommé.»
— « Parbleu! tu as fait un beau chef-d'œu-
» vre, » dit Dupré avec autant de surprise
que de courroux. « Est-ce que tu t'imagines
» que je ferais la sottise de quitter un ca-
» binet d'affaires pour une misérable place
» de juge en province? Je n'en veux pas.
» Un greffe à Paris! à la bonne heure. » —
« Pardon, mon cher Dupré, » dit Georges
tout déconcerté; « j'avais cru bien faire.
» J'en suis d'autant plus contrarié que, tan-
» dis que nous étions là, un jeune homme

» s'est présenté pour ce greffe que tu re-
» grettes, et que, comme il était proposé
» par le titulaire, on lui a donné beaucoup
» d'espérances, et presque une certitude. »
— « Et tu ne t'y es pas opposé? » — « J'é-
» tais si content de te faire nommer ma-
» gistrat! » — « Me voilà bien. » A dater
de ce moment, Dupré ne s'empessa plus
d'offrir ses mets et ses vins à Georges.
« Or ça, » dit La Morinière, « te moques-
» tu de nous? Est-ce une mystification que
» tu nous fais? ou faut-il encore attribuer
» à ta simplicité.....? » — « Mon cousin, »
reprit Georges, « je sais qu'on s'est souvent
» moqué de moi; mais je ne me moque de
» personne; et si c'est une simplicité d'a-
» voir pensé que tous deux vous partagiez
» des sentimens dont je m'honore, j'avoue
» que j'en dois paraître coupable à vos
» yeux. Après nos courses, Dharville et
» moi nous sommes retournés près du mar-
» quis pour lui en rendre compte, et j'ai
» eu le bonheur de voir qu'il approuvait en

» tout point ma conduite. » — « Et moi
» aussi, mon neveu, » dit le docteur, « je l'ap-
» prouve ; mais j'espère qu'à cette seconde
» visite, tu auras enfin parlé de toi à mon-
» sieur le marquis. » — « Oui, » dit Dupré
d'un air ironique, « après avoir si bien
» servi les autres, vous n'aurez pas manqué
» à vous servir vous-même ? Cette belle
» place que notre oncle vous a conseillé de
» demander ! vous l'avez déjà sollicitée ? on
» vous l'a promise ? » — « Tu l'as déjà,
» peut-être ? » — « Je me flatte, » dit le
docteur d'un ton toujours capable et im-
portant, « que Georges n'aura pas oublié
» les bons conseils que je lui ai donnés
» hier, et j'attends avec impatience qu'il
» m'apprenne où il en est pour son propre
» compte. » — « Où j'en suis ? Ma foi, à
» rien. » — « Comment ! » — « On ne peut
» pas tout faire en un jour. Je m'étais tant
» occupé des autres ! » — « Oui ; tu t'en
» es joliment occupé ! » reprit Dupré. »
La Morinière, en tendant son verre, haussa

les épaules avec un mouvement d'humeur encore plus prononcé. « J'ai le temps, » continua Georges. — « Mais le marquis » part cette nuit, » dit le docteur. — « N'a-t-il pas dit à son fils de faire tout pour moi, de se servir de son nom ? Il était tard ; j'ai pris congé du marquis, et je suis accouru pour ne pas vous faire attendre plus long-temps. Demain, après-demain, quelque jour, je parlerai à Dharville. » — « Ce sera fort heureux ! » dit le docteur en prenant à son tour un air ironique. « Avec cette belle insouciance, on ne sort pas de son obscurité. » — « Et on ne fait rien pour sa famille, » dit madame Saint-Firmin. Comme M. Dupré ne pressait plus ses convives de faire honneur à son repas, quelques minutes après qu'on eût servi le dessert, on quitta la table, et on passa au salon.

A peine La Morinière se donna-t-il le temps de prendre son café ; il sortit ou plutôt s'esquiva. Le docteur se souvint d'une

visite très-pressée qu'il avait à faire chez un malade d'importance; madame Saint-Firmin pria son mari de la conduire jusqu'à la porte d'une dame de ses amies; et des cinq personnes qui devaient joyeusement passer tous ensemble la soirée, il ne resta plus que Georges tête-à-tête avec son cousin Dupré qui se promenait dans le salon toujours en silence et les mains derrière le dos. Après deux ou trois tours, il s'arrêta devant Georges resté debout contre la cheminée. « Mon » cher cousin, » lui dit-il, « puisque les » autres sont partis, et que, grâce à vos » bons offices, il faut que je continue mon » métier, vous ne trouverez pas mauvais » que je m'occupe de mes affaires : j'ai des » lettres à écrire; quelques personnes à » voir..... » Georges protesta qu'il serait désolé de déranger son cousin, et il se retira.

Il résolut d'aller achever sa soirée au spectacle. Tout en s'acheminant vers le

Théâtre-Français, il réfléchissait à la conduite que ses parens avaient tenue avec lui depuis son arrivée; il y voyait une espèce d'intermittence qui le faisait sourire: « Ils » ne sont pas changés, » se disait-il. On jouait la comédie des *Deux Gendres*. Dans les scènes où les deux gendres se conduisent avec hypocrisie, ou avec une franche brutalité envers ce beau-père trop confiant, qui leur a laissé sa fortune, Georges voyait tous les spectateurs révoltés; il les voyait tous attendris dans les scènes où ce pauvre père gémit de l'ingratitude de ses enfans. « Hélas! » se disait-il, « les hommes au spectacle applaudissent » les sentimens généreux, s'indignent contre » les cœurs avides, intéressés; sont-ils gé- » néreux, sont-ils désintéressés dans leurs » familles? » Au moment même, il aperçut aux premières loges, près d'une femme très-élégante, son cousin La Morinière, qui venait de montrer tant d'humeur de ce

qu'on n'avait pas voulu solliciter un passe-droit pour son fils, et qui applaudissait de toutes ses forces les maximes aussi morales qu'ingénieusement exprimées de la comédie qu'on représentait.

CHAPITRE XI.

GEORGES SOLLICITE POUR LUI-MÊME.

LE marquis Dharville était parti; mais son fils, même en l'absence du père, pouvait être en effet pour Georges un excellent protecteur. Issu d'une des premières familles de l'ancienne noblesse, déjà maître d'un bien considérable qu'il tenait de sa mère, fils unique d'un homme en grande faveur qui venait d'être nommé à une brillante ambassade, destiné à être un jour pair de France, c'était de plus un jeune homme plein d'âme, de loyauté, de généreux sentimens; il méritait, par beaucoup de qualités personnelles, le crédit qu'on eût été disposé à lui accorder au nom seul de

son père ; mais , favorisé par la fortune , adoré de ses parens , prévenu dès son enfance dans tous ses désirs , recherché des dames , entouré de flatteurs et de parasites , c'était ce qu'on appelle un aimable enfant gâté , fort étourdi , fort léger , un peu présomptueux , et sans cesse entraîné par un amour effréné des plaisirs. Depuis quinze jours qu'il était de retour à Paris , il avait repris sa première vie , retrouvé ses anciens amis , et formé de nouvelles et galantes liaisons.

Un matin , Georges arriva chez Dharville ; celui-ci , après l'accueil le plus cordial : « Qu'est-ce ? » lui dit-il , « je te trouve » soucieux ? » — « Je le suis en effet. Mon » oncle me tourmente. » — « Comment ? » — « Il veut que je demande un service.... à » quelqu'un. » — « A qui ? » — « A toi ! » — « Et cela t'embarrasse ? Oh ! pour le coup , » il y a de quoi rire ; mais , non , cela me » fâche au contraire. Tu as un service à me » demander , et tu hésites ! Vite , vite , ex-

» plique-toi. » — « Eh bien ! mon oncle
» me reproche de n'avoir point profité pour
» moi-même de la bonne volonté si hono-
» rable de ton père ; et il croit , qu'à ta re-
» commandation, je pourrais obtenir quel-
» que emploi. » — « Oui, parbleu ! il a
» raison : je suis tenté de t'adresser les
» mêmes reproches que lui... ; mais non ,
» non... , c'est moi qui ai eu tort de n'y pas
» penser... ; rien n'est perdu... ; il faut nous
» concerter , et faire promptement les dé-
» marches..... » — « Et voilà précisément
» ce que je redoute : tu vas me promener
» en solliciteur chez les ministres... , quelle
» contenance aurai-je ? Quand il s'agit des
» autres , je me trouve parfois quelque cou-
» rage ; quand il s'agit de moi , je n'en ai
» pas du tout. » — « Ah ! te voilà bien.... !
» je ne te connais qu'un défaut : c'est une
» modestie si excessive, qu'elle en est ridi-
» cule. Non , je ne te mènerai pas en solli-
» teur ; je te présenterai comme mon ami ,
» je répondrai de toi , et il faudra bien....

» Attends.... Excellente idée ! » ajouta-t-il
en se frappant le front , « je sais à qui
» je dois m'adresser : au duc de ***. C'est
» un de nos premiers hommes d'état ; il a
» une grande influence dans le conseil ,
» beaucoup de places à sa disposition , aux-
» quelles il fait nommer les jeunes écrivains ,
» les jeunes gens instruits , les faiseurs dont
» il a reconnu , éprouvé les talens. Il a beau-
» coup d'amitié pour moi ; nous faisons
» quelquefois la débauche ensemble ; il aime
» à me raconter ses vieilles fredaines , et à
» me faire raconter mes fredaines du jour ;
» c'est une des plus fortes têtes de l'Eu-
» rope. Malgré son âge , infatigable au plai-
» sir , infatigable au travail , veuf , sans en-
» fans , il a été dominé dès sa jeunesse par la
» soif du pouvoir , et aujourd'hui il ne néglige
» rien pour s'y maintenir. On prétend qu'en
» émigration , sous l'empire , dans ses am-
» bassades , et même encore actuellement
» dans son ministère , il a poussé un peu loin
» la finesse , la souplesse , la ruse , qu'il a

» donné une assez grande latitude à sa con-
» science ; faut-il l'en blâmer, si le bien
» de l'état en est résulté ? d'ailleurs, ex-
» cellent homme dans son intérieur, noble
» et délicat dans toutes ses transactions
» particulières, et généreux jusqu'à la prodi-
» galité dans ses largesses. » Le bon Georges
écoutait son ami, et trouvait qu'en voulant
faire l'éloge de l'homme d'état, il ne laissait
pas que d'en dire beaucoup de mal.
« Ah ! parbleu, » reprit Dharville, « que
» dirais-tu donc de ceux qui n'offrent point
» ce mélange de bien et de mal, et chez
» qui tout est mauvais ? Je cours chez mon
» vieux duc. A propos, grande affaire de-
» main ! Pour célébrer mon retour dans
» cette bonne ville, je donne à déjeuner à
» quelques amis, chez Beauvilliers ; je t'en
» prie, n'y manque pas. » Dans la soirée,
Dharville écrivit à Georges qu'il n'avait
pas pu joindre le duc ; mais qu'il avait laissé
un mot à son hôtel, par lequel il lui annon-
çait que le lendemain il lui mènerait son

ami Dercy dans sa loge à l'Opéra; Dharville ajoutait qu'ils pourraient se rendre à l'Opéra, en sortant de leur déjeuner. Georges était un peu surpris que son ami lui parlât d'aller au spectacle en sortant de déjeuner, et qu'il eût fait choix de l'Opéra pour sa première présentation à un ministre.

Georges, qui devait être admis le soir devant un duc, arriva au déjeuner de son ami Dharville en grande toilette; il avait un habit noir, avec un ample jabot de fine mousseline, un chapeau en claque sous le bras, un gilet et une culotte de soie noire, des boucles d'or à ses souliers et à ses jarretières. Il s'attendait à se trouver avec un petit nombre de convives; il fut bien surpris d'être introduit dans un vaste salon, au milieu de vingt ou trente jeunes gens et de cinq ou six dames très-élégantes et très-gaies. La parure déjà un peu surannée de Georges, le respect avec lequel il salua les dames, le fi-

rent paraître assez singulier et même assez ridicule à la plupart des joyeux convives. A peine le déjeuner fut-il commencé que plusieurs de ces jeunes gens semblèrent très-disposés à rire aux dépens de notre héros; un d'entre eux dit tout bas à une des dames : « C'est un provincial à mysti- » fier. » Heureusement Dharville entendit le mot, et avec adresse, en faisant en sorte que Georges ne pût pas seulement soupçonner qu'on eût eu l'idée de se moquer de lui, il lui donna tant de marques d'estime, de considération, il parla de son ami avec tant de chaleur, que les convives, s'arrêtant tout à coup dans leurs plaisanteries, ne laissèrent pas échapper une seule occasion de témoigner au fidèle ami de monsieur le comte Dharville, des égards qui, avant la fin du déjeuner, devinrent des effusions de tendresse.

Ce déjeuner avait été somptueux, encore plus somptueux que le dîner de M. Dupré. Une des dames était une *prima donna* du

théâtre italien. Elle ne se fit pas prier pour enchanter les convives ; ils étaient tous dans l'extase de la voix et de la méthode admirable de la signora. Georges, pensant que son ami devait le présenter au duc, éprouvait le désir de voir terminer cette petite fête, qui était bien près de dégénérer en orgie ; mais les heures s'écoulaient sans que les autres s'en aperçussent ; enfin, tirant sa montre, il dit à demi-voix à Dharville : « Bientôt sept heures ! » — « Nous » avons du temps devant nous, » lui répondit Dharville ; et il fit de nouveau pétiller le champagne. « Sept heures ! » s'écrièrent deux dames en se levant précipitamment, « ah ! mon Dieu ! nous allons être à l'a- » mende ! » Elles prirent leurs schalls, leurs chapeaux des mains de deux galans cavaliers qui s'étaient levés en même temps, et qui les accompagnèrent jusqu'à la voiture de l'une d'elles. Enfin, pressé par Georges, Dharville à son tour se leva, et après avoir invité les autres à

rester à table, il leur dit qu'une affaire importante, urgente, l'obligeait à paraître un moment à l'Opéra avec son ami Georges, mais que pour bien finir une journée si heureusement commencée, ils ne tarderaient point à revenir prendre le punch. Georges fut un peu inquiet en voyant que Dharville avait peine à garder l'équilibre; il se permit de lui faire quelques observations à voix basse; Dharville lui répondit à voix haute que ce n'était rien, et que le grand air allait lui rendre son aplomb et son sang-froid; il sortit en fredonnant le dernier air chanté par la signora: Georges le suivit.

Ils arrivèrent à l'Opéra: Dharville, toujours fredonnant, se fit ouvrir la loge du duc; il se tut en voyant le duc seul, assis ou plutôt à demi étendu sur le devant de la loge, profondément endormi et sa tête retombant sur sa poitrine. Dharville et Georges se gardèrent de troubler son sommeil, et se tinrent discrètement sur la

seconde banquette. On était au troisième acte de l'opéra; les cris des chanteurs et des chanteuses, le fracas des chœurs et de l'orchestre ne reveillaient pas son excellence. Mais il y avait un ballet dans ce dernier acte; dès que l'orchestre commença le premier air de danse, le duc s'éveilla de lui-même; aussitôt Dharville, en lui montrant Georges : « Mon cher duc, » lui dit-il, « voilà » le cher ami que j'ai promis de vous présenter.... » — « C'est bon, c'est bon, » dit le duc sans les regarder; « laissez-moi » voir. » Il braqua sur le théâtre une riche lorgnette, et ne cessa de considérer les danseuses; parmi ces danseuses, Georges reconnut les deux dames qui avaient quitté si brusquement le déjeuner, craignant d'être mises à l'amende. Il lui semblait avoir remarqué dans le peu de mots qu'avait prononcés le duc, non pas qu'il fût gai et gaillard comme son ami Dharville, mais qu'il avait la voix pesante et embarrassée. A peine l'opéra fut-il fini, et eut-on

baissé le rideau, avant le grand ballet d'action qui devait terminer le spectacle, que la porte de la loge s'ouvrit, et que Georges vit arriver à la file des jeunes seigneurs, des vieux courtisans, de hauts employés du ministère, des étrangers, des secrétaires et des conseillers de légation de tous les pays, qui venaient présenter leurs hommages à son excellence; ils faisaient foule et obstruaient le corridor; car chaque visiteur se tenait debout sur le seuil de la porte et ne se pressait pas de désemparer. « Eh! » bon Dieu, se disait Georges; « est-ce donc » l'usage que nos ministres donnent leurs » audiences à l'Opéra? » Les plus familiers se permettaient des critiques, des épigrammes sur les chanteurs, sur les danseuses, et même sur les dames qu'ils apercevaient dans les loges; le duc, toujours assis, sans saluer, sans bouger, se taisait ou répondait par des monosyllabes. Georges était resté assis dans le fond de la loge, ne remuant pas, ne parlant pas, d'autant plus embar-

lassé de sa contenance, que son ami Dharville était allé se promener et briller dans le foyer. Enfin le ballet d'action va commencer; à l'instant tous les visiteurs disparaissent pour reprendre leurs places, et Georges se trouve seul avec le duc. « Eh bien! » dit le duc, « où est donc cet » étourdi de Dharville? » — « Mais, » répond Georges, « je ne sais..... je crois..... » je crains..... Ah! le voilà! » fort heureusement pour lui, Dharville revenait; il voulut de nouveau présenter Georges: « Dans l'entre-acte, » lui dit le duc. Oh! pendant tout le premier acte du ballet, le duc ne dort plus; il paraissait prendre non pas un vif plaisir, comme en prennent les jeunes gens ardents, inexpérimentés qui n'ont encore rien vu, mais cette espèce de plaisir d'habitude, monotone, qui est comme nécessaire aux âmes blasées, quoiqu'il ne les réveille pas de leur engourdissement. Le premier acte est fini; et Dharville peut enfin dire, un peu en

bégayant et cherchant ses paroles : « Mon
» cher duc, voilà mon ami Georges... qui
» mérite à tous égards..... J'en ai fait la
» connaissance aux États-Unis d'Améri-
» que.... Il faut que vous le placiez..... et
» vous m'en remercierez... Comme je vous
» le marquais dans mon billet d'hier,
» mettez-le à l'épreuve. Donnez-lui quel-
» que travail;.... vous en serez content...
» Du reste, mon père s'intéresse beaucoup
» à mon ami, et c'est en son nom que je
» vous parle. » Le duc jeta sur Georges
un regard où celui-ci crut remarquer un
coup d'œil scrutateur, observateur. Tandis
que le duc tenait les yeux fixés sur l'ami
de Dharville, celui-ci continuait : « A la
» franchise près, Georges et moi nous ne
» nous ressemblons pas du tout : moi je
» suis un mauvais sujet, comme vous l'avez
» été, comme vous l'êtes encore, mon
» cher duc; mon ami Georges est labo-
» rieux, instruit, plein d'idées pour con-
» cevoir et de ressources pour exécuter ,


» comme vous l'avez été, comme vous l'êtes
» encore... J'ai vos défauts, il a vos quali-
» tés..... » — « Eh bien ! » dit le duc, en
reprenant sa lorgnette et en la prome-
nant sur les loges ; « qu'il vienne demain à
» mon cabinet : il y aura des ordres pour
» le recevoir. » Georges salua, et Dhar-
ville et lui se retirèrent. « Eh bien ! » dit
Dharville en sortant de la loge, « es-tu
» content de ma harangue ? demain j'y
» mettrai encore plus de chaleur et d'élo-
» quence ; car j'irai avec toi ; je te connais,
» tu n'oserais pas te présenter tout seul....
» Allons boire du punch et achever notre
» déjeuner. » Georges aurait bien voulu ne
pas accompagner son ami ; mais Dharville
insista, se fâcha même ; Georges se laissa
entraîner.

Le duc, à l'Opéra, avait paru fort grave
à Georges ; mais il lui trouvait cette gravité
d'un homme vain et ennuyé, qui n'a rien
de bien imposant aux yeux d'un être qui
réfléchit. Le lendemain, dans son cabinet,

le duc parut également grave ; mais alors sa gravité avait de la noblesse et de la dignité. Son excellence achevait de parcourir le travail d'un de ses chefs de division ; le duc demandait des éclaircissemens avec un ton poli, mais un peu hautain ; le chef, qui avait répondu avec beaucoup de déférence, laissa son travail et se retira. Le duc s'avança vers Georges, et fixa ses regards sur lui avec un coup d'œil que Georges trouva encore plus observateur que celui de la veille. Après que Dharville, qui s'exprimait moins difficilement qu'à l'Opéra, eût de nouveau recommandé son ami, avec autant d'âme que de sincérité : « Vous avez » voyagé, » dit le duc à Georges ? — « Oui, » monsieur le duc. » — « Aux États- » Unis ? » — « C'est là que j'ai eu le bon- » heur de connaître mon cher Dharville. » Alors le duc adressa au jeune homme des questions sur ce qu'il avait remarqué dans le gouvernement, dans les mœurs de la nation américaine. Georges répondit ; à

mesure qu'il parlait, il se remettait de son trouble, et ses réponses parurent satisfaire le ministre. Après quelques moments de silence, pendant lesquels les yeux de son excellence ne quittèrent pas Georges, le duc parla d'un travail qu'il voulait bien confier à l'ami de Dharville; il prit des papiers sur un bureau, et en les parcourant, il expliqua ce qu'il désirait; voyant que Georges le comprenait : « Apportez-
» moi cela dans deux jours; » puis, se retournant à l'instant vers Dharville, il se mit à lui parler du spectacle de la veille, de plusieurs jolies femmes qu'il avait aperçues dans les loges, de quelques douairières qu'il se souvenait d'avoir vues à l'âge de leurs filles, et que Dharville, en riant, soutenait n'avoir jamais été jeunes. Un secrétaire apporta au duc son portefeuille; il mit en ordre les papiers qu'il renfermait, tout en continuant ses discours légers avec Dharville; puis il monta en voiture pour se rendre au château.

Georges eut le bonheur de réussir dans le travail que lui avait confié son excellence, et bientôt il fut attaché au cabinet particulier de Monseigneur.



CHAPITRE XII.

GEORGES EMPLOYÉ.

CETTE qualité d'employé au cabinet particulier d'un ministre, est un titre bien pompeux ; quelques-uns de ceux qui le possèdent, ne le trouvant pas encore assez beau, croient devoir le transformer en celui de secrétaire intime. Cependant les fonctions de plusieurs de ces secrétaires intimes se bornent à écrire des lettres d'audience et des invitations aux grands et aux petits dîners de son excellence. Il n'en fut pas ainsi de Georges ; son premier travail ayant satisfait le duc, il fut chargé d'autres travaux encore plus importants dont il sortit avec le même bonheur. Son

amour pour son devoir et le désir de prouver sa reconnaissance lui donnaient un grand zèle, et, de jour en jour, il faisait des progrès dans la confiance et l'amitié du duc. Il est vrai qu'au milieu de ces témoignages de bonté, le duc conservait toujours avec Georges, comme avec tous ses employés, un air digne, grave et fier.

Georges eut l'occasion d'observer tous les commis, tout l'entourage du ministère ; il vit là en grand tout ce qu'il avait vu en petit, lorsqu'il avait été employé à la sous-préfecture de sa petite ville. Tous ses camarades, depuis le chef de division jusqu'aux expéditionnaires, lui offraient de beaux exemples de vanité, de cupidité, de finesse, pour parvenir chacun au but où il tendait. L'un voulait faire sa fortune, l'autre aspirait aux grandes places honorifiques, un autre bornait ses vœux à pouvoir décorer sa boutonnière d'un ruban ; tous étaient pleins d'amour pour le gouvernement, dévoués et soumis au ministre.

Georges se souvint qu'en partant pour l'Amérique, il avait laissé tous ses camarades pleins d'admiration pour l'empereur, de tendresse pour M. le sous-préfet; et en 1814, suivant ce qu'on lui avait raconté, l'admiration de plusieurs s'était changée en haine, et leur tendresse en persécutions, en dénonciations contre leurs anciens chefs.

Quels avaient été les sentimens des parens de Georges, lorsqu'ils avaient appris qu'il était placé? La Morinière et Dupré, suivant leur louable coutume, dès qu'il arrivait un bonheur à quelqu'un de la famille, s'étaient montrés envieux et jaloux. « Diable! » disait La Morinière, « il a » donc quelque mérite? — Il s'est formé, » répondait Dupré: « il sait fort bien » se servir lui-même; il ne fait plus de gauderies que quand il se mêle de servir les autres. » Il n'en était pas ainsi de M. le docteur Saint-Firmin. Il regardait ce premier pas que Georges faisait vers la fortune, comme son ouvrage; il en était glorieux

et enchanté. N'était-ce pas par suite de ses conseils réitérés que Georges s'était enfin décidé à solliciter son ami Dharville, qui lui-même s'était empressé de solliciter le duc. Il se flattait que le crédit de Georges allait rejaillir sur lui, que son neveu deviendrait pour lui-même un protecteur d'autant plus précieux, qu'il se laisserait mener par son protégé ; de tout temps, le docteur s'était mis dans la tête qu'avec son esprit, il aurait toujours, quand il le voudrait, un grand empire sur un homme simple et sans volonté, comme son neveu Georges. Madame Saint-Firmin partageait toutes les espérances de son mari, elle les poussait même plus loin : elle aurait voulu que Georges présentât son oncle, peut-être même sa tante, à son excellence. Elle voyait déjà son mari médecin du ministère, médecin de quartier, premier médecin du roi. Le docteur tempérerait cette vivacité d'ambition de sa femme ; il lui faisait sentir qu'il fallait de la prudence, de la circon-

spection, qu'ils ne devaient point hasarder un pas, sans s'être assurés du terrain. Le point essentiel, suivant lui, était de bien surveiller, de bien endoctriner Georges, de l'amener à ne pas faire une démarche qui ne lui fût dictée par un homme habile et capable, comme il se flattait de l'être. Georges n'habitait plus la maison de santé; il avait loué un joli petit appartement de garçon; mais il rendait de fréquentes visites à sa tante; et presque tous les matins, le docteur, en commençant ses courses, venait voir son neveu dans l'intention de bien diriger sa conduite : il ne lui épargnait ni les remontrances ni les conseils. Son principal conseil consistait à lui recommander de montrer de l'attachement, du dévouement au ministre; Georges y était porté d'inclination.

Les journaux étaient déjà des puissances; les ministres avaient déjà calculé qu'il leur serait avantageux de se servir de leur influence, et déjà; outre les articles

officiels, ils y faisaient insérer quelques articles officieux qu'ils commandaient à des affidés. Un jour, le duc remit à Georges des papiers sur lesquels il le chargea de faire un travail, en deux ou trois pages, qui serait envoyé sous le secret à un journal. Dès les premiers mots du ministre, Georges fut effrayé : ce qu'on lui demandait était, et pour la forme et pour le fond, tout-à-fait contraire à ses opinions politiques, à ses principes de morale, et Georges ne savait pas écrire contre sa conscience. Beaucoup d'autres eussent accepté sans aucune observation; quelques autres, plus scrupuleux, auraient humblement prié le ministre de les dispenser de ce travail; Georges alla plus loin. Il se permit d'exprimer au duc toute sa pensée; il alla jusqu'à supplier son excellence de ne commander, ni à lui, ni à tout autre, un travail qui lui paraissait blâmable. Le duc jeta sur Georges un regard irrité, prit brusquement de ses mains les papiers qu'il ve-

nait de lui remettre. « Vous ne me com-
» prenez pas, » lui dit-il. Puis, se cal-
mant, et d'un ton railleur : « Oh ! vous
» autres jeunes gens, qui vous croyez phi-
» losophes, vous êtes toujours prêts à vous
» scandaliser des choses les plus simples...
» Vous feriez mal ce travail.... Je ne man-
» querai pas de gens qui s'en chargeront. »
— « J'en ai peur, » répondit Georges. La
colère du duc fut sur le point de se rallu-
mer; mais il s'apaisa de nouveau, reprit
son ton de bonté avec Georges, et lui donna
d'autres travaux administratifs qui, s'accor-
dant très-bien avec les principes de Geor-
ges, furent acceptés sans répugnance et
avec empressement. Ce duc, en grand ad-
ministrateur, avait pour système d'accueillir
tous les genres de mérite qui se présen-
taient. « Allons, » se dit-il, « je vois que
» je ne dois pas compter sur M. Georges
» Dercy pour tout ce que je lui comman-
» derai; mais il peut m'être utile dans les
» occasions où je n'aurai besoin que d'un

» homme honnête, instruit et laborieux. »

Tous les matins, Georges racontait fidèlement, naïvement, à son oncle, ce qui se passait entre le duc et lui, le point où il en était. Le plus souvent, le docteur, était enchanté de la docilité de son neveu à suivre ses conseils. « Allons, allons, » disait-il, « l'esprit lui vient : nous en ferons quelque chose. » Mais, combien il fut épouvanté, lorsque Georges lui conta qu'il avait refusé de faire un travail que le duc lui avait commandé. « Ah ! quelle école ! » s'écria Saint-Firmin, « voilà que tu retombes dans tes anciennes niaiseries. Est-ce que l'on doit réfléchir, souffler le mot, conserver une opinion, quand un ministre ordonne ? Est-ce à toi qu'il convient d'opposer la moindre résistance, d'avoir un avis, une conscience ? N'es-tu pas son employé, son subordonné ? Ne lui dois-tu pas une obéissance passive, aveugle, comme un colonel à son général, comme

» un soldat à son capitaine? » Georges ne jugea pas à propos d'exprimer à son oncle combien il différait avec lui de pensée; mais il essaya de le rassurer en lui disant que le duc ne lui gardait point de rancune. Malgré toutes les protestations de Georges, pendant trois ou quatre jours, M. Saint-Firmin trembla que son neveu n'éprouvât la colère du duc, et lui-même se voyait, par contre-coup, frappé dans ses espérances.

Quoi qu'en pussent dire ses parens, Georges ne s'était point du tout formé: il avait la bonhomie de se montrer aussi exact, aussi intègre dans les devoirs de sa nouvelle place qu'il l'avait été jadis dans ses fonctions à la sous-préfecture, où nous l'avons vu si inflexible, excepté quand il s'agissait des passe-ports. Toutefois il fut un moment sur le point de fléchir. Son ami Dharville vint avec beaucoup d'empressement lui demander un service auquel il attachait, disait-il, la plus grande impor-

tance. Nous croyons qu'il était question d'obtenir de l'avancement, une gratification pour un employé dans les départemens, qui n'y avait aucun titre, et qu'on ne pouvait récompenser, sans faire tort à d'autres qui avaient bien plus de droits que lui. Dharville parlait de son protégé avec une très-grande chaleur : c'était le petit cousin d'une des danseuses du déjeuner. Georges, avec beaucoup de ménagement, répondit à Dharville, que son devoir ne lui permettait pas de s'intéresser à la personne qu'il lui recommandait. « Je ferai tout » pour toi, » disait-il, « tout... excepté une » injustice. » — « Où, diable ! vas-tu me » parler de devoir, quand il s'agit d'obliger un ami ! » Georges persista dans son refus : la colère de Dharville augmenta. « Allons, » dit-il, « j'en parlerai moi-même » au duc ; j'espère au moins que tu voudras » bien m'appuyer. » — « Non : mon devoir » ne me le permet pas. » — « Encore ce » mot de devoir ! » répondit Dharville, de

plus en plus piqué; « au moins tu ne me » seras pas contraire? » — « Si le ministre » m'interroge, ne lui dois-je pas la vérité? » Dharville ne mit plus de bornes à son emportement; il s'oublia jusqu'à dire des duretés à Georges, et le quitta en lui jurant de ne plus le revoir. Georges était consterné; il trouvait Dharville injuste, fort injuste: « Mais me brouiller avec mon ami! ne plus » le revoir!.... » Oh! pour cette fois, la sévérité de ses principes ne put tenir contre cette affreuse pensée; il sortit brusquement du cabinet où il travaillait, pour courir après Dharville et lui dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'il exigerait. Il n'alla pas bien loin; Dharville revenait sur ses pas; il avait aussi réfléchi; il se reprochait sa colère, ses duretés; il sentait que les scrupules de Georges étaient fondés; il ne voulait pas perdre de temps pour lui annoncer qu'il renonçait à son injuste demande. Avant de se communiquer leurs intentions mutuelles, les deux amis s'étaient précé-

pités dans les bras l'un de l'autre ; de nouveau ils s'étaient juré une amitié à toute épreuve : il y eut alors entre eux un généreux débat. Georges voulait obliger le protégé de Dharville ; Dharville voulait que Georges ne fît aucun sacrifice de conscience pour lui plaire. Entre deux jeunes gens animés d'une aussi pure amitié, c'était le parti de la probité qui devait l'emporter : le petit cousin de la danseuse vit passer à d'autres l'avancement et les gratifications. L'estime de Dharville pour Georges semblait avoir redoublé.

Lorsque le prudent et politique docteur apprit que Georges, toujours par motif de conscience, avait refusé de rendre un service à son ami M. le comte Dharville, il frémit : il se rassura lorsque Georges lui dit que, dans un beau transport d'amitié, il avait un moment oublié ses scrupules, et promis de rendre le service que lui demandait Dharville. « Ah ! voilà ce que » c'est, » dit l'oncle à son neveu ; « à la

» bonne heure, profite donc toujours ainsi
» de mes leçons ! On ne doit jamais refu-
» ser ce que nous demande un ami , sur-
» tout lorsque c'est un ami puissant qui
» nous a été utile , et qui peut nous l'être
» encore plus par la suite. » A peine écouta-
t-il ce que Georges ajouta sur le débat gé-
néreux qui s'était élevé entre Dharville et
lui ; le docteur continuait de féliciter son
neveu sur sa résolution de sacrifier le de-
voir à l'amitié. « C'est fort singulier, » di-
sait Georges ; » quand je fais bien , mon
» oncle me blâme ; quand je suis tenté de
» mal faire , il m'approuve. »

M. Saint-Firmin, qui fondait de si gran-
des espérances sur le crédit de Georges,
passait ainsi tour à tour de l'espoir à la
crainte. Dans son amour-propre, il se flat-
tait de dominer Georges, et il n'en était
pas moins livré à de perpétuelles frayeurs,
en pensant à la franchise imprudente, à la
délicatesse exagérée, aux scrupules si peu

communs dans le monde, de ce cher neveu qu'il continuait parfois de regarder comme un niais. Il eut bientôt à s'occuper de choses qui le touchaient plus directement.

CHAPITRE XIII.

TRIBULATIONS. GRAND BONHEUR DE LA FAMILLE.

LE médecin de Marseille avec qui le docteur Saint-Firmin avait trouvé le moyen d'entrer en correspondance, et qui lui donnait assez régulièrement des nouvelles de son oncle, M. Dercy, autrefois jésuite, et maintenant banquier, lui écrivit que cet intéressant personnage venait d'être attaqué d'une grave maladie pour laquelle il avait été appelé en consultation, qu'il ne désespérait pas précisément de la vie du vieillard; mais que son confrère devait sentir qu'une pareille attaque, à l'âge de soixante-onze ans, était un sinistre avertissement, et comme s'il eût voulu aug-

menter les espérances, les sujets de crainte, les inquiétudes de son confrère de Paris, le docteur provençal ajoutait que, suivant le bruit public, la fortune de M. Dercy de Marseille s'élevait à sept millions.

M. de Saint-Firmin était sur le point d'en perdre la tête. Il n'était pas tellement ambitieux, qu'il ne fût en même temps très-avide; ou plutôt l'amour des honneurs, l'amour de la fortune se balançaient dans son cœur, et il regardait une grande fortune comme le meilleur moyen d'arriver aux honneurs. Il crut enfin devoir se confier à sa femme. « Sept millions ! » s'écria madame Saint-Firmin, « Quel trésor ! » quelle somme ! » Et soudain, il lui échappa la même exclamation que celle qui était échappée à son mari, lors de la première nouvelle du retour de l'oncle jésuite en France. « Ah ! si elle pouvait nous » revenir tout entière ! Moi qui souffre » tant de vous voir exercer ce métier de » médecin, d'être réduite à faire les hon-

» neurs d'une maison de santé..... Sept
» millions.... ! Est-ce qu'il est absolument
» nécessaire que vous donniez connaissance
» de tout ceci à vos neveux? » — « Eh!
» laissez donc, madame, « reprit Saint-
Firmin tout agité; « qui sait, si mes ne-
» veux et moi, nous aurons un sou de ce
» superbe héritage? Qui sait s'il n'y a pas
» un testament, quelque mariage clandestin,
» quelque vieille gouvernante ou quel-
» que jeune maîtresse, quelque ami intime
» ou quelque bâtard, là, tout prêt à s'em-
» parer de la succession de mon cher on-
» cle..... et à nous voler? Vous voyez, il
» ne veut recevoir ni lettres ni visites de ses
» héritiers, de ses héritiers naturels, légi-
» times. Quoiqu'il ait jeté le froc de jésuite
» et qu'il ait fait le commerce, qui sait s'il
» n'est pas resté affilié à la congrégation
» qui semble renaître de ses cendres? et si
» déjà il n'a pas tout légué aux révérends
» pères de la foi... où de la compagnie de

» Jésus..., qu'importe comment on les ap-
» pelle...? Allons, vite! une chaise de poste;
» des chevaux !.. Il faut que je parte, que
» je parte sur-le-champ! » — « Oui, mon-
» sieur, partez : au fait votre oncle est ma-
» lade, vous êtes médecin ; ne lui devez-
» vous pas tous vos soins ? » — « Oui, sans
» doute ; tous ces médecins de province...,
» ce sont des ignorans... ; celui même qui
» m'écrit..., je n'en ai pas très-grande idée.
» Mais cependant, quand je songe à cette me-
» nace de déshériter celui de ses neveux ou
» petits-neveux qui se présentera devant
» lui? » — « Vous avez raison : que les vieil-
» lards sont quelquefois bizarres... ! Cela me
» fait frémir... Il y a de quoi nous perdre.
» Mais, ne pourriez-vous pas vous tenir
» dans une auberge, dans un hôtel garni,
» ou même chez ce médecin qui vous écrit,
» dont vous n'avez pas une très-grande idée
» comme docteur, mais qui me paraît un
» fort honnête homme, et de là guetter les

» événemens, sans vous montrer aux yeux
» du vieillard respectable.... » — « Si je
» pars, c'est bien ce que jé compte faire.
» Mais si, malgré mes précautions, le vieil-
» lard respectable venait à découvrir... » —
« Dans ce cas ne vaudrait-il pas mieux
» faire partir un de vos neveux, et lui lais-
» ser courir le danger ? » — « Eh ! eh ! l'idée
» n'est peut-être pas si mauvaise ;... mais
» non, non ; voilà un autre danger : La
» Morinière et Dupré sont des intrigans,
» des hommes cupides, capables de ne tra-
» vailler que pour eux... Il y a bien Geor-
» ges. » — « Oh ! celui-là, il est trop hon-
» nête, trop simple, trop bon parent pour
» songer à dépouiller les autres. » — « Oui !
» c'est un brave garçon ; mais qui sait si
» mon original d'oncle ne va pas se prendre
» d'une amitié injuste pour mon original
» de neveu ? Ah ! quel embarras ! quelle
» perplexité ! Quel parti prendre ? j'en ai la
» fièvre. » Tout en se tâtant le pouls, il ré-
pétait : « Sept millions ! » — « Sept mil-

» lions! » répétait madame Saint-Firmin.
— « Trois cent cinquante mille francs de
» rente, quand on ne placerait qu'à cinq
» pour cent! » Il réfléchit quelques instans :
« Allons, » dit-il ensuite, « je ne peux pas
» me dispenser d'en parler à mes neveux.
» Oui! ma probité..., ma tendresse pour ma
» famille..., mon esprit de justice..., et
» d'ailleurs il faut de la modération... Eh
» bien! quand vous n'auriez pas trois cent
» cinquante mille francs de rente, ma-
» dame Saint-Firmin..., ne seriez-vous pas
» encore assez riche avec le quart?... Per-
» sonne ne peut me contester le quart... Et
» d'ailleurs, s'il se trouve un testament à
» faire casser, le ministère de Dupré l'an-
» cien avoué, ne nous devient-il pas indis-
» pensable? » — « Oui, oui; c'est juste... Il
» est de notre devoir de les instruire. Cet
» intrigant de Dupré serait homme à nous
» faire mille chicanes, s'il vous voyait favo-
» risé. » — « Mais nous n'avons pas de
» temps à perdre. » — « Pas une minute à

» perdre! » A l'instant le docteur envoya un billet à Dupré, un autre pour La Morinière au passage des Panoramas, si bien connu sous le nom de la coulisse de la bourse, un troisième pour Georges, au cabinet de M. le duc de ***. Les lettres étaient pressantes; le docteur leur mandait que l'affaire la plus importante exigeait la réunion immédiate de toute la famille; ils accoururent.

Lorsque le docteur leur eut appris l'existence et le retour de leur grand-oncle le jésuite, lorsqu'il leur eut donné connaissance de la lettre de son correspondant, La Morinière et Dupré parurent saisis d'une espèce de vertige. Quel trouble! quelle agitation d'esprit! il y avait de la joie, des transports de joie; il y avait de l'humeur contre leur oncle le docteur qui les avertissait si tard. On voulut délibérer sur ce qu'il y avait à faire; ils parlaient tous à la fois; chacun proposait un avis et contrariait l'avis des autres. Georges seul restait pen-

sif et silencieux : « Eh bien, » lui dit La Morinière , « tu ne nous dis rien, toi? J'admire ta tranquillité, ton insensibilité, quand il s'agit d'un aussi grand intérêt pour la famille. Il me semble pourtant que cela doit te toucher autant que nous. » — « Moi, » répondit Georges ; « j'avoue que je n'ai pu apprendre sans émotion l'existence d'un frère de notre aïeul, et la maladie qui menace de nous l'enlever au moment même où nous le retrouvons. Quant à sa fortune, elle est à lui; n'est-il pas le maître d'en disposer comme il lui plaira. » — « Qu'est-ce que c'est? vas-tu nous faire de la morale? » — « Oui, vraiment! c'est bien le cas. » — « Mes chers parens, » dit le ci-devant avoué, « c'est moi qui dois partir; c'est moi qui, par les lumières que j'ai acquises dans mon ancien état, suis le plus capable de conseiller à notre grand oncle le jésuite quelles dispositions il peut et il doit faire. » — « Point du tout, » reprit La Morinière ;

« tu ne ferais que rembrunir et obscurcir les
» idées de notre respectable parent : c'est
» à moi de partir ; je le consolerais , je l'en-
» couragerais , ce cher homme : ouï , je pars
» avec mon fils qui semble être arrivé tout
» exprès , hier soir , de sa garnison ; et s'il
» se trouve là-bas quelque coureur d'héri-
» tages , un brave comme mon fils qui a
» déjà eu trois ou quatre duels à son régi-
» ment , saura bien le mettre à la raison. »
— « Quelle pitié ! » dit le docteur ; « l'un
» veut aller affliger mon oncle , en lui par-
» lant de dispositions testamentaires ; l'au-
» tre veut aller faire du scandale chez lui ;
» en vérité , chacune de vos paroles n'est
» propre qu'à redoubler mon embarras. »
— « Et cependant il faut prendre un parti , »
dit madame Saint-Firmin. — « Oui , sans
» doute , il en faut prendre un. » — « Mais
» lequel ? » Après beaucoup de discussions ,
de réflexions , de querelles , la journée étant
déjà fort avancée , ils convinrent de se réu-
nir le lendemain de bonne heure. « La nuit

» porte conseil , » disaient-ils ; « dans tous
» les cas , voilà une bien bonne nouvelle ! »
— « Oh ! oui , une bien bonne nouvelle , »
répétaient-ils en se frottant les mains , et
jamais ils n'avaient été si inquiets , si agi-
tés , si tourmentés.

La Morinière alla chercher son fils dans un café où il était sûr de le trouver ; le père et le fils se promenèrent long-temps sur les boulevards , en causant avec beaucoup de vivacité ; ils marchaient , s'arrêtaient , gesticulaient , et La Morinière oublia plusieurs rendez-vous chez Tortoni et aux Variétés , pour des affaires qu'il avait conclues à la bourse du jour. L'ex-avoué brusqua encore plus que de coutume ses commis et même ses cliens. Le docteur , au chevet de ses malades , pensait aux millions de son oncle le jésuite , et fit dans ses ordonnances plusieurs quiproquos qui , dit-on , ne furent pas tous malheureux. Madame Saint-Firmin , dans son imagination , acquérait des terres , des châteaux , se don-

nait des équipages et des diamans. Georges passa une grande partie de la nuit à terminer un long travail que sa conférence avec ses parens lui avait fait interrompre.

Le lendemain , long-temps avant l'heure convenue , Dupré et La Morinière étaient chez leur oncle le docteur ; celui-ci était absent. Madame Saint-Firmin apprit à ses neveux que son mari était allé à la poste , afin de saisir, s'il était possible , dès l'arrivée du courrier de Marseille, les lettres à son adresse. Dupré paraissait encore très-intrigué , très-préoccupé ; La Morinière avait l'air triomphant. Dupré dit qu'il n'avait pas dormi de la nuit , et que , pendant son insomnie , il lui était survenu une idée qui sans doute était la meilleure. « Je parie qu'elle ne vaut pas la mienne , » dit joyusement La Morinière , « et j'ai déjà pris mes mesures en conséquence. » — « Oh oh ! qu'as-tu donc fait ? Parle. » — « Non , parle , toi ; que te proposes-tu de faire ? » Tous deux déclarèrent qu'ils ne s'explique-

raient qu'en présence de toute la famille. Les querelles, les criailleries allaient recommencer lorsque Georges parut, et bientôt après, le docteur Saint-Firmin qui, d'un ton composé, apprit à la famille réunie que son oncle le jésuite était mort.

« Mort ! » s'écrièrent-ils tous à la fois. — « Eh bien ! » dit Dupré en fureur, « si vous n'aviez perdu votre temps à délibérer....., si nous avions été instruits plus tôt.....; mais M. le docteur veut mener toute la famille : il fallait me laisser partir hier. » — « Réfléchis donc, » lui dit Georges, « que si tu étais parti hier, tu aurais croisé le courrier qui nous apporte la triste nouvelle. » — « C'est vrai ; je ne sais ce que je dis ; ma tête est perdue. » — « Et mon fils, » dit La Morinière, « qui a retenu sa place à la diligence ! pourvu qu'elle ne soit pas partie ! » — « Comment ! » reprit Dupré ; « tu voulais faire partir ton fils à notre insu ? c'est mal, c'est très-mal. » — « Voyage bien inu-

» tile, » dit le docteur, « vous en serez
» pour vos frais. » — « Est-ce qu'il y a un
» testament? » — « Sommes-nous déshé-
» rités? » — « Ah! ces anciens moines! » —
« Ces jésuites! » — « Quels égoïstes! » —
« J'aime à me flatter encore, » répliqua
Saint-Firmin, « que tel n'était point le
» caractère du parent que nous venons de
» perdre. Mon correspondant se borne à
» m'annoncer que toutes les précautions
» judiciaires ont été prises, que les scellés
» ont été apposés; donc il n'y a lieu à au-
» cune détermination urgente, et l'on ne
» peut rien faire sans le consentement de
» tous les intéressés. » — « C'est, juste, »
dit Dupré; « La Morinière, je te conseille
» de faire revenir ton fils. » La Morinière
courut au bureau des messageries; il était
temps, son fils était déjà dans la voiture.
Le reste de la journée se passa en disputes.

Dupré; La Morinière et son fils ne man-
quaient jamais de se trouver chez le docteur
au moment de l'arrivée du courrier. Trois

jours après la grande nouvelle, ils étaient réunis, lorsqu'on apporta une dépêche que M. Saint-Firmin se hâta d'ouvrir : son confrère de Marseille lui mandait qu'il recevrait incessamment une lettre fort détaillée de M. Dubreton, notaire et seul ami du défunt; qu'en attendant, il pouvait l'assurer, d'après la déclaration très-positive de ce notaire, qu'il n'y avait pas de testament, et que, par conséquent, les biens de M. Dercy le banquier appartenaient à ses neveux ou à leurs ayans-cause.

Pendant la lecture de cette lettre, tous les auditeurs, à l'exception de Georges, écoutaient la bouche entr'ouverte, le regard fixe, le cou tendu et n'osant respirer; lorsqu'ils entendirent cette dernière phrase, il y eut un soupir général, comme une dilatation de tous les poumons à la fois. Le docteur restait les yeux attachés sur la lettre qu'il tenait d'une main tremblante; il ne voyait, il n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le ci-devant

avoué, comme en délire, se mit à danser d'une manière grotesque, en fredonnant un air de walse et en faisant claquer ses doigts. « Une, deux! » criait le jeune La Morinière, le bras gauche levé, le bras droit tendu, poussant des bottes à son père, que celui-ci cherchait à parer de son mieux, en laissant échapper de gros éclats de rire. Georges s'empressait de donner des soins à madame Saint-Firmin qui s'évanouissait tout de bon, et non pas comme les petites-mâitresses, qui feignent des maux de nerfs. Fatigué de danser et de chanter, Dupré se laissa tomber dans un fauteuil, et revenant à lui : « Sept millions! » s'écria-t-il tout essoufflé; « quel dommage qu'il n'y en ait » pas huit, cela ferait un compte rond, » deux millions pour chaque part. » — « Que tu es avide! » dit La Morinière; « moi, je suis content! très-content! » — « Oh! comme je vais jouir de la vie! » dit le sous-lieutenant; « j'avais tant de peine » à emprunter : je ferai des dettes tant

» que je voudrai. » — « Mauvais sujet ! » lui dit son père en continuant ses gros éclats de rire. M. Saint-Firmin, en sortant de ses réflexions, fit une phrase pompeuse et sentimentale qui tendait à exprimer à ses neveux qu'il y avait une espèce d'inconvenance dans l'exaltation de leur joie; puis il entreprit l'éloge du parent qu'on venait de perdre, et qui, suivant les traditions de la famille, avait annoncé dès sa plus tendre enfance un excellent cœur, un esprit judicieux, et surtout une éminente piété. « Quelle recon-
» naissance ne devons-nous pas à sa mémoi-
» re ! Aucun de nous n'en l'a connu, pas
» même moi, et le voilà notre bienfaiteur
» à tous. » Aussitôt il y eut une effusion générale de beaux sentimens. « Ce cher
» oncle ! » — « Ah ! quel parent incompa-
» rable ! » — « Quel homme vertueux que
» notre oncle le jésuite. »

La missive du notaire confirma la grande nouvelle, donna tous les détails que pouvait

désirer la famille; les affaires de la succession ne pouvaient être ni longues, ni embarrassées. Quelques mois avant sa mort, M. Dercy avait quitté le commerce et tout liquidé. La lettre finissait par ces mots :

« Je peux vous attester que la fortune s'é-
» lève à un peu plus de quatre millions. »

« Quatre millions ! » — « Quatre, au lieu
» de sept ! » — « Rien que quatre millions ! »

Ils semblaient aussi consternés que si l'oncle eût fait un testament à leur préjudice.

Georges avait eu peine jusqu'alors à se persuader que toute cette histoire d'héritage

fût réelle : il ne pouvait plus en douter ; il éprouvait de la surprise, et n'était point

insensible à cette faveur du sort. « Je suis
» riche, » disait-il ; « j'étais loin de m'y at-

» tendre et de le désirer. Je serai plus d'une
» fois embarrassé pour régir cette grande

» fortune. » — « Je t'offre mes services, »
dit le cousin Dupré ; « je serai ton homme

» d'affaires : si c'est toi qui t'en mêles, tu
» seras dupe. Moi, je soignerai ta fortune

» comme la mienne. » — « Ma foi, tu me
» feras plaisir, » répondit ingénument Georges. — « La Morinière, » continua Dupré,
« tu devrais suivre l'exemple de Georges ;
» si tu ne mets pas à couvert entre mes
» mains ton petit million, la hausse ou
» la baisse, les dames et le jeu y feront
» plus d'une brèche. » — « Non pas, non
» pas ! » s'écria La Morinière, « je n'ai
» pas besoin d'intendant. » — « Je suis là
» pour aider mon père à dépenser son ar-
» gent, » dit le sous-lieutenant. Dupré, pre-
nant un air grave, déclara qu'il allait se
mettre en route pour Marseille, et il of-
frit à ses parens de se charger de leurs pro-
curations. Le docteur et La Morinière ré-
pondirent aussitôt qu'ils étaient également
dans l'intention de faire ce voyage. Ma-
dame Saint-Firmin dit qu'elle avait tou-
jours désiré voir le midi de la France, et
que d'ailleurs elle ne pouvait se décider à
se séparer de son mari. « Quel aimable
» voyage ! » s'écria le docteur ; « une fa-

» mille toute entière, bien unie, bien d'accord...., » — « Et allant recueillir un immense héritage, » s'écria La Morinière !
« Comme c'est touchant ! »

Georges, retenu à Paris par sa place, donna sa procuration à Dupré ; les autres précipitèrent leurs préparatifs, et se mirent en route pour Marseille. Avant de partir, ils avaient cru devoir faire célébrer un grand office des morts à Saint-Roch, pour le repos de l'âme du cher oncle jésuite.

FIN DU TOME PREMIER.

PQ
2381
H6
1825
t.1

Picard, Louis Benoit
L'honnête homme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

